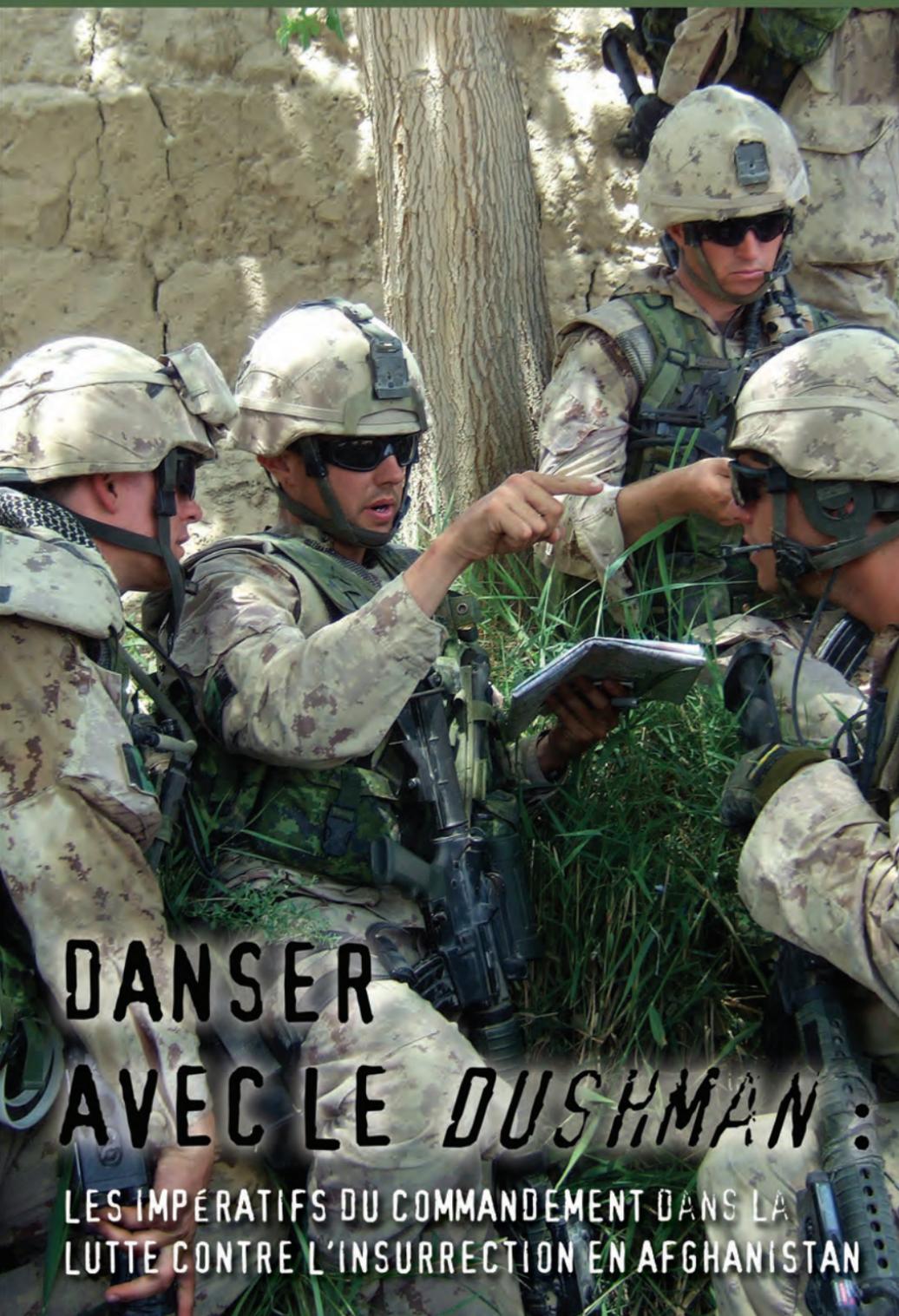


PAR LE LIEUTENANT-COLONEL IAN HOPE



# DANSER AVEC LE *DUSHMAN* :

LES IMPÉRATIFS DU COMMANDEMENT DANS LA  
LUTTE CONTRE L'INSURRECTION EN AFGHANISTAN



PROVINCIAL BOUNDARIES / FRONTIÈRES PROVINCIALES



DANSER  
AVEC LE *DUSHMAN*



**Danser avec le *Dushman* :**  
Les impératifs du commandement  
dans la lutte contre l'insurrection  
en Afghanistan

**par**  
**le Lieutenant-colonel Ian Hope, csm, cd**  
commandant de la Force opérationnelle Orion  
de février à août 2006



PRESSE DE L'ACADÉMIE  
CANADIENNE DE LA DÉFENSE

Droit d'auteur © 2021 Sa Majesté la Reine du chef du Canada, représentée par le ministre de la Défense nationale.



Presse de l'Académie canadienne de la Défense  
C.P. 17000, Succursale Forces  
Kingston (Ontario) K7K 7B4

Produit pour la Presse de l'Académie canadienne de la Défense  
par le Bureau de publications de la 17<sup>e</sup> Escadre  
WPO32062

Photo de la page couverture : Gracieuseté du Capitaine Jay Adair, 2 PPCLI.  
La photo montre le commandant Adair donnant rapidement des ordres d'attaque à son peloton.  
Commandants : David Ferris, Conrad von Finklestein et Sean Ivanko à Pashmoul, en mai 2006.

Cartes des plats recto et verso : Gracieuseté du Service de cartographie

## **Bibliothèque et Archives Canada – Données de catalogage avant publication**

Bibliothèque et Archives Canada – Données de catalogage avant

publication Hope, Ian

Danser avec le *Dushman* : Les impératifs du commandement dans la lutte contre l'insurrection en Afghanistan / par Ian Hope.

Publication de l'Académie canadienne de la Défense.

ISBN 978-0-660-38541-9 (PDF)

Cat. no.: D2-221/1-2-2021F-PDF

1. Guerre d'Afghanistan, 2001---Participation du Canada. 2. Guerre d'Afghanistan, 2001  
---Récits personnels canadiens. 3. Canada---Forces armées --Afghanistan. 4. Commandement  
des troupes. 5. Afghanistan. I. Académie canadienne de la Défense. Titre II. Titre : Les impératifs  
du commandement dans la lutte contre l'insurrection en Afghanistan.

FC543.H66 2008

958.104'7

C2008-980094-X

Imprimé au Canada.

1 3 5 7 9 10 8 6 4 2

# Table des matières

Avant-propos .....	i
Prologue .....	1
Introduction .....	21
La situation : le terrain .....	29
La situation : l'ennemi .....	37
La situation : les forces amies .....	47
La mission.....	55
Le concept d'opérations .....	63
Conclusion – Les impératifs du commandement.....	165
Epilogue.....	181
Abréviations et acronymes .....	183



## Avant-propos

Je suis enchanté de présenter le tout dernier livre qu'a produit l'Académie canadienne de la Défense (ACD) et qui s'intitule *Danser avec le Dushman : Les impératifs du commandement dans la lutte contre l'insurrection en Afghanistan*. Il s'agit plus précisément du 41<sup>e</sup> ouvrage publié par la Presse de l'ACD depuis son ouverture en 2005. La Presse est donc bien en voie de rendre par écrit l'expérience opérationnelle que nos établissements de perfectionnement professionnel pourront mettre à profit. Après tout, ce livre, ceux qui ont paru avant lui et ceux qui sont encore sous presse constituent un volet intégrant du Projet de rédaction sur le leadership stratégique, dont les objectifs sont a) de créer une littérature et un fonds de connaissances canadiens distincts et uniques sur le leadership canadien qui aideront les chefs des Forces canadiennes, à tous les niveaux, à se préparer à mener des opérations dans un environnement de sécurité complexe, et b) d'informer la population sur la contribution que les membres des Forces canadiennes apportent à la société canadienne et à la collectivité internationale.

Le livre *Danser avec le Dushman* est à bien des égards le modèle même du genre d'ouvrages que la Presse s'efforce de publier. Sous la plume du Lieutenant-colonel (Lcol) Ian Hope, commandant de la Force opérationnelle (FO) Orion, premier groupement tactique du Canada déployé dans la province de Kandahar en Afghanistan, il rend bien compte des défis, des épreuves et des tribulations avec lesquels un commandant doit composer dans une zone de guerre. Les expériences dramatiques relatées par l'auteur, les points de vue éclairés de ce dernier et son récit passionnant procurent une mine de connaissances à ceux et celles qui pratiquent

ou étudient la profession des armes. Le livre expose clairement les difficultés auxquelles se heurtent ceux qui commandent des troupes au combat, qui luttent contre une insurrection et qui doivent s'adapter à une culture étrangère dans une coalition multinationale. Les leçons qu'il renferme procurent aux militaires de tous grades et aux civils une expérience indirecte qui les aidera à mieux comprendre le leadership, le commandement et la nature de la guerre.

En terminant, je tiens à répéter que le livre *Danser avec le Dushman* constitue un ajout important à la liste des ouvrages parus à la Presse de l'ACD. Il enrichit le fonds peu garni d'ouvrages canadiens sur le leadership opérationnel militaire. Je crois donc qu'il éclairera avantageusement tous ceux et celles qui exercent ou qui côtoient la profession des armes au Canada.

Le Colonel Bernd Horn  
président de la Presse de l'ACD

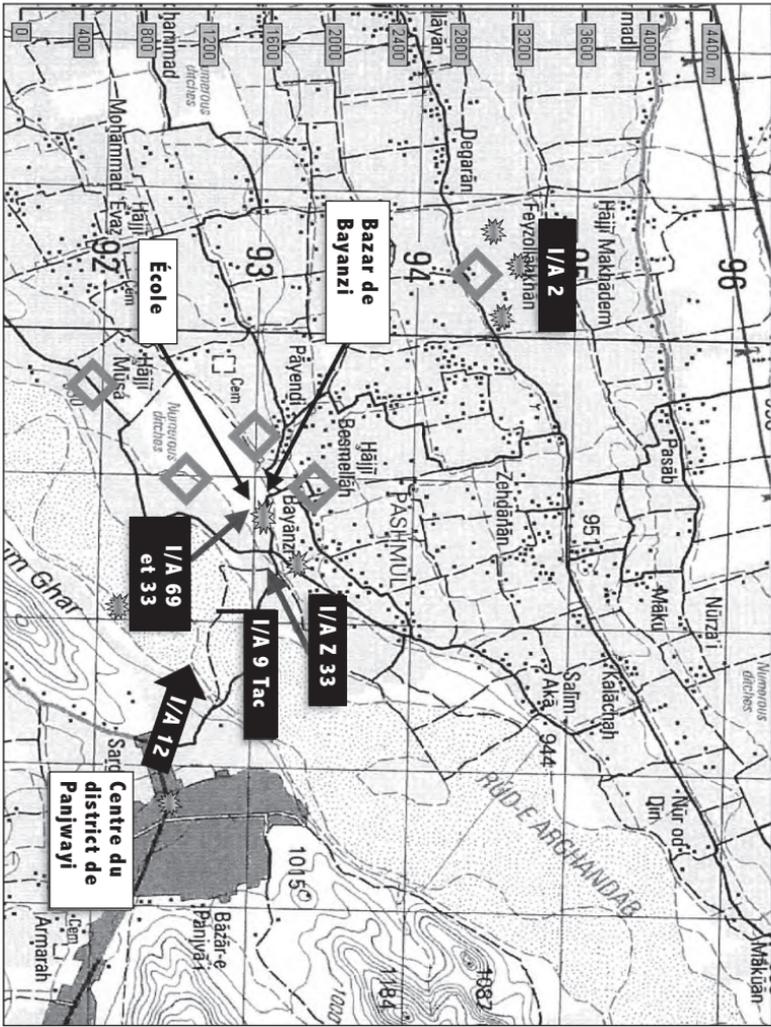
## Prologue

### Le 3 août 2006

Je ne sais pas exactement combien de combats intenses ont été livrés pendant nos sept mois de déploiement. Je dirais plus de 50, aussi bien dans des endroits lointains comme Maruf, Garmser et Musa Qala que juste à l'extérieur de notre base de patrouille à Zhelay. Je ne peux pas vous dire combien de décisions j'ai prises au cours de tous ces jours-là, ni à telle ou telle date en particulier. Cependant, je peux affirmer sans équivoque que c'est le 3 août 2006, tard en après-midi, que j'ai pris la décision la plus difficile que j'aie eu à prendre pendant tout notre déploiement. Cela s'est produit tandis que je me tenais sous un soleil brûlant dans le lit (le *wadi*) caillouteux, large et peu profond de la rivière Arghandab, debout près des véhicules blindés légers (VBL), des véhicules utilitaires légers (les « G-Wagon ») et des Nyala (véhicules légers de patrouille RG-31) qui étaient encore intacts; je fumais un cigare et j'observais avec haine les bâtiments se dressant à 600 mètres plus loin dans le bazar de Bayanzi, où les talibans s'étaient regroupés et d'où ils combattaient. À trois kilomètres au nord, la compagnie B martelait avec succès un groupe de talibans qu'elle avait pris au piège dans un complexe dans la partie nord du Pashmoul. Travaillant de concert avec 100 membres de la Police nationale afghane (PNA), la compagnie avait obligé entre 60 et 70 combattants ennemis à se réfugier dans un long immeuble bas et elle les neutralisait un à un *avec* ses tirs. Toutefois, nos efforts n'étaient pas aussi fructueux dans le sud. Quatre des nôtres avaient été tués et onze autres, blessés. Nous avons perdu deux VBL et vu des dizaines de civils afghans se faire tuer ou blesser par un puissant VBSIED<sup>1</sup>

---

1 Dispositif explosif de circonstance (IED) suicide placé dans un véhicule.



**CARTE 1 : Pashmoul, le 3 août**

qui avait éclaté dans le centre du district de Panjwayi. Pourtant, à l'heure qu'il était, cet attentat appartenait déjà au passé : on s'affairait à récupérer les VBL, on avait évacué les morts et les blessés, on était en train de nettoyer les rues du centre de Panjwayi, et trois pelotons de troupes fraîches étaient arrivés. C'était des unités de

vétérans, chacune étant munie de quatre VBL et comptant 40 soldats. Le 2<sup>e</sup> peloton de la compagnie A (indicatif d'appel Un-Deux, ou I/A 12) était avec nous depuis plusieurs heures et connaissait bien le terrain et l'ennemi. Le 3<sup>e</sup> peloton de cette même compagnie (I/A 13) s'était joint à nous et était frais et dispos. Ces troupes avaient traversé ce terrain dans le passé, pendant la deuxième bataille de Pashmoul, et elles étaient aguerries. En outre, le 7<sup>e</sup> peloton de la compagnie C (I/A 31) – je l'appelais « le fougueux Trois-Un ») était là, lui aussi; c'était une machine qui frappait dur et qui avait hâte de combattre. Nous avions encore avec nous le gros du peloton de reconnaissance (I/A 6) et le 9<sup>e</sup> peloton de la compagnie C (I/A 33) qui avaient tous deux été décimés pendant la journée, mais qui s'étaient reconstitués et qui étaient capables de poursuivre le combat. Je voulais vraiment avancer avec cette force et détruire l'ennemi dans le bazar de Bayanzi. Avec ces soldats compétents et endurcis et avec l'appui de notre artillerie, nous pouvions réussir. D'autres soldats seraient tués ou blessés, mais nous l'emporterions et, encore une fois, nous chasserions le *Dushman* de l'endroit. Je désirais vivement passer à l'action. Je me trouvais dans le *wadi* de la rivière Arghandab depuis 12 heures et j'étais prêt à finir ce que nous avons commencé plus tôt ce matin-là.

Douze heures auparavant, le tableau était différent. Au même endroit, dans le *wadi*, comme le soleil allait poindre au-delà de la crête acérée de 4 000 pieds juste à l'est de notre position; le sergent-major régimentaire (SMR) et moi avons regardé les Caporaux (Cpl) Nic Lewis et Jason Lamont s'efforcer calmement de redonner vie au Cpl Chris Reid, étendu, inanimé, sur une civière. Pour la centième fois au cours de cette période de déploiement, je jurais dans mon for intérieur tout en scrutant l'horizon vers le sud et en tendant l'oreille avec une vive attention pour repérer l'hélicoptère d'évacuation

sanitaire (EVASAN) qui devait paraître d'un moment à l'autre. Une fois de plus, j'éprouvais la profonde tristesse connue seulement des commandants qui, sur le champ de bataille, voient de leurs yeux ce que coûtent les décisions tactiques qu'ils ont prises. Cette tristesse est devenue une compagne indésirable. Tandis que j'aidais à transporter les corps inertes de l'Adjudant (Adj) Shaun Peterson et du Cpl Reid jusqu'à l'hélicoptère, tout en leur faisant en silence mes adieux de soldat, je sentais monter en moi la rage désormais familière de tuer l'ennemi responsable de ces pertes, et je me suis donc attaqué à cette tâche.

Le sang du Cpl Reid n'avait pas été le premier à couler ce matin-là. Après une soirée sans sommeil passée à la base de patrouille Wilson, notre convoi formé du 9<sup>e</sup> peloton de la compagnie C, du peloton de reconnaissance et de mon groupe de commandement tactique (I/A 9er Tac – prononcer « Niner-Tack ») a parcouru les 40 kilomètres menant au centre du district de Panjwayi pour y arriver à 4 h. J'ai circulé dans le véhicule de tête jusqu'au centre du district, puis, avant les premières lueurs du jour, le 9<sup>e</sup> peloton a pris la tête pour se porter à l'assaut depuis le sud-est vers le nord-ouest en franchissant l'Arghandab et en pénétrant dans la zone de l'objectif (un bazar composé de huit à 12 bâtiments juste au nord-ouest de l'école blanche incendiée de Bayanzi, dans le Pashmoul). Vers 4 h 15, tandis que les quatre VBL du 9<sup>e</sup> peloton sortaient en douce et tous feux éteints du *wadi* et qu'ils roulaient lentement et en silence vers l'objectif, les équipages ont repéré, grâce à leurs viseurs thermiques, un groupe de talibans qui occupaient des positions d'alerte avancée, à califourchon sur notre axe de progression, à environ 150 mètres. Le 9<sup>e</sup> peloton a demandé la permission d'ouvrir le feu, et je l'ai accordée; il a ensuite dirigé des tirs nourris sur un nombre inconnu d'ennemis. Depuis ma position, à 100 mètres derrière,

j'ai observé les balles traçantes créer un arc de feu pointillé et les gros projectiles exploser en atteignant leur cible, le BOUM-BOUM-BOUM tonitruant des canons de 25 mm déchirant par ailleurs la nuit tranquille.

C'est en manœuvrant vers ces positions ennemies, après ce premier contact, que le VBL du Cpl Reid a été frappé par un IED déclenché par plateau de pression (PPIED) qui l'a blessé fatalement et a fait perdre conscience à l'Adj Peterson. Une fois les victimes évacuées, je me suis rendu à l'avant, après le lever du jour, pour inspecter les positions initiales de l'ennemi que le 9<sup>e</sup> peloton avait neutralisées. Les combattants talibans s'étaient retirés à la hâte en laissant là des vivres, des armes, des munitions et des IED intacts ainsi que de nombreuses pistes ensanglantées. Le fait qu'ils avaient abandonné autant de matériel donnait une idée de la gravité de leurs pertes humaines et trahissait leur incapacité de tout emporter. Le *Dushman* nettoyait toujours le champ de bataille immédiatement, emportant ses blessés, ses morts et tout son équipement avant que les tirs cessent et nous donnant rarement le plaisir de trouver des morts ou des blessés. Je soupçonne que c'est là quelque chose qu'ils ont appris il y a longtemps, peut-être en étudiant les tactiques du Viêt-cong. C'était une méthode universelle et très efficace, car elle frustrait nos soldats en les privant du plaisir de constater les résultats de leurs tirs.

L'ennemi avait enfoui cinq IED le long d'un tronçon de route de 100 mètres menant du *wadi* à un pont court qui enjambait un petit canal. Un de nos VBL avait réussi à franchir le pont avant l'explosion de l'IED qui a tué le Cpl Reid (qui conduisait le troisième VBL). Tout portait à croire que d'autres IED nous attendaient directement en avant, de l'autre côté du pont, sur la route qui menait au bazar

de Bayanzi et qui constituait notre seul axe de progression. De nombreux canaux sillonnaient le secteur. Des meurtrières avaient été pratiquées dans les murs de boue épais qui bordaient les chemins étroits des deux côtés, de sorte que l'ennemi pouvait tirer sur nous depuis de multiples directions sans s'exposer. Les nombreux fossés d'irrigation (de quatre à six pieds de profondeur et souvent couverts d'herbages) serpentaient, comme des tranchées de la Première Guerre mondiale, entre les enceintes murées et les champs. Notre objectif se trouvait de l'autre côté de deux fossés de ce genre; c'était donc deux obstacles à notre progression et ils étaient dominés par des enceintes murées à portée du tir des armes portatives. Trois semaines s'étaient écoulées depuis notre dernier combat à cet endroit. Nous avons chassé l'ennemi de là au début de juillet, mais il y était revenu et s'était bien préparé à livrer cette prochaine bataille. L'épais feuillage des vergers fruitiers, des champs de raisin et des hautes cultures luxuriantes de hachisch nous bloquait la vue en grande partie du côté de l'objectif et directement vers le nord. Cependant, d'après les observations faites aux premières positions ennemies neutralisées, nous savions que les talibans avaient aménagé des défenses en profondeur, dans le secteur de l'objectif. Le nombre d'IED repérés dans un espace aussi restreint était sans précédent.

Tandis que nous manœuvrions pour occuper une position d'où nous pourrions couvrir l'objectif et assurer la protection des troupes qui récupéreraient notre VBL immobilisé, un autre VBL (E15C) commandé par le Sergent (Sgt) sapeur Vachon a frappé un IED et s'est arrêté. Nous avons dû demander de nouveau une EVASAN, cette fois, celle de trois sapeurs qui avaient subi des blessures légères. La situation nous a amenés à modifier la mission. Nous nous rendions à Bayanzi pour une exploitation de site vulnérable (ESV), là où, selon les habitants de l'endroit, les talibans avaient aménagé un

poste de transit. Ce qui devait être le dégagement d'un présumé lieu de rencontre taliban s'était transformé en une vaste opération de récupération dans un secteur dominé par des positions de combat ennemies. Conscient de cette réalité, je me suis entretenu avec le commandant du peloton de reconnaissance, le Capitaine (Capt) Jon Hamilton, et avec le Sgt Vaughn Ingram, désormais commandant intérimaire du 9<sup>e</sup> peloton de la compagnie C, deux des chefs d'unité de combat les plus combattifs et compétents de la Force opérationnelle. Ensemble, nous avons examiné les positions de combat abandonnées par l'ennemi et nous avons analysé nos options. Je les ai chargés d'exécuter une opération de dégagement à pied dans le secteur situé au nord de nos VBL endommagés et de se tenir prêts à accompagner la PNA qui irait nettoyer l'école, à 400 m à l'ouest de notre position, pour empêcher que des tireurs s'y installent pour gêner notre opération de récupération. Il faudrait également exécuter cette opération à pied, sans l'appui rapproché des VBL, car il était quasi certain que l'étroite route s'étirant devant notre véhicule de tête était truffée d'IED et vulnérable aux tirs des combattants embusqués dans les multiples enceintes murées. Nous ne souhaitons aucunement risquer des vies et la destruction d'autres VBL ou G-Wagon. J'ai renoncé à dégager le bazar de Bayanzi pour me concentrer plutôt sur les exigences de l'opération de récupération.

Dans cette guerre, il fallait constamment changer la nature de la mission tactique. Tout en Afghanistan s'avère incroyablement volatil. Tous les plans changent si un véhicule tombe en panne ou si un soldat est blessé. Nonobstant les prescriptions de l'instruction et de la doctrine, j'avais pris l'habitude au combat d'arrêter les manœuvres tactiques des sous-unités afin de récupérer les victimes. Au lieu de suivre la procédure qui consiste à laisser ce rôle aux échelons arrière pendant que les commandants poursuivent l'attaque et leur lancée,

mes commandants de compagnie et moi avons commencé à participer personnellement aux évacuations des blessés et des morts en mobilisant toutes les ressources possibles pour maintenir les soldats en vie et assurer leur évacuation médicale. De même, j'étais résolu à ne jamais laisser un véhicule de combat endommagé sur le champ de bataille, même s'il était complètement brûlé, de manière à ne procurer aucun motif de jubilation au *Dushman*. Ainsi donc, la récupération des véhicules, tout comme l'évacuation des victimes, est souvent devenue la mission pendant les opérations. D'aucuns pourraient pointer du doigt l'inévitable ralentissement de la cadence inhérent à une telle décision. Je leur répondrais que l'évacuation réussie d'un seul soldat canadien (ou afghan) l'emportait sur l'élimination de n'importe quel nombre de talibans et qu'aucun bilan de pertes infligées aux talibans, si reluisant soit-il, ne saurait rivaliser avec la propagande dont l'ennemi aurait bénéficié advenant l'abandon d'un de nos VBL sur le champ de bataille et la diffusion d'images en attestant aux nouvelles diffusées par le réseau CNN en soirée. La conscience des blessures et de la mort a modifié notre perception de la nécessité de conserver la cadence tactique pendant un combat. Les commandants se sont mis à contribuer personnellement aux évacuations. Celles-ci sont devenues la préoccupation primordiale au combat, et cela a eu des effets positifs. Les soldats ont compris que, s'ils étaient blessés ou tués, leurs supérieurs s'efforceraient en priorité ultime de les extraire de cet enfer, même si cela devait leur coûter une « victoire » sur les talibans. Il n'a pas été nécessaire d'expliquer cela; tout naturellement, de part et d'autre, on le comprenait et l'on se faisait confiance, je crois. Ainsi donc, à 9 h 30, le matin du 3 août, notre attaque s'est transformée en des EVASAN et en une opération de récupération de deux VBL brisés.

À ce moment-là, nous avons de nouveau commencé à essayer les tirs de harcèlement d'armes portatives. Je suis retourné au poste de commandement (PC) tactique pour orchestrer l'arrivée des remorques à plate-forme surbaissée venues récupérer les VBL et le soutien fourni par le Détachement des explosifs et munitions (Dét EM), pour ordonner au peloton de réserve (I/A 12) resté à l'aérodrome de Kandahar de monter à l'avant, pour demander à mon officier de liaison avec la PNA d'instruire celle-ci de faire passer des forces plus nombreuses à l'avant et pour réclamer d'autres hélicoptères d'attaque (HA), un appui aérien rapproché (AAR) et, enfin, l'appui des tirs d'artillerie. En outre, j'ai commencé à suivre et à soutenir le combat que menait la compagnie B au nord de Pashmoul, dont l'étau se resserrait de plus en plus autour de plusieurs dizaines de talibans.

Nous avons mis jusqu'à midi pour terminer le mouvement des forces vers l'avant et mettre en place les appuis nécessaires. Le Dét EM a commencé à balayer les emplacements des VBL endommagés, car on attendait son feu vert avant d'entreprendre la récupération de ces derniers, mais les tirs ennemis gênaient de plus en plus ce travail. La situation s'est compliquée quand les données du renseignement nous ont appris que notre manœuvre nocturne silencieuse avait surpris les talibans dans le secteur et qu'un commandant taliban était dès lors coincé dans l'école juste à l'ouest de notre position. J'ai donné l'ordre au commandant du peloton de reconnaissance (I/A 69), au 9<sup>e</sup> peloton de la compagnie C (I/A 33) et à la PNA d'avancer et de dégager l'école blanche. Peu après s'être rapprochée du bâtiment, la PNA a été prise à partie par les talibans et s'est enfuie immédiatement. Comme les tirs s'intensifiaient autour des emplacements des véhicules à récupérer, j'ai ordonné au peloton de reconnaissance de poursuivre son opération de dégagement à l'avant. À ce moment-là, les talibans ont commencé à lancer des

obus de mortier sur les positions de la PNA, à 1 800 mètres au sud-ouest de notre position.

À 12 h 30, le commandant du peloton de reconnaissance (I/A 69) a dirigé une attaque audacieuse et résolue contre l'école, même en étant conscient de la supériorité numérique écrasante des talibans. Le Capt Jon Hamilton a fait savoir par radio qu'il était parvenu à l'extrémité nord de l'école blanche, mais que sa force essayait le tir intensif d'armes portatives et de grenades propulsées par fusée (RPG) venant de plusieurs directions. Le capitaine et ses hommes étaient à découvert et n'avaient pour seul abri que quelques murs bas. J'ai ordonné à des renforts de se porter vers l'avant, à pied. Le 2<sup>e</sup> peloton de la compagnie A (I/A 12), qui venait d'arriver de l'aérodrome de Kandahar, est descendu de ses véhicules et s'est déplacé vers l'avant avec des civières. Avant de pouvoir amorcer sa progression, le peloton de reconnaissance (I/A 69) est devenu la cible de tirs encore plus intenses et a notamment été frappé directement par une RPG. Le commandant a signalé qu'il y avait des blessés dans son unité, y compris de nombreux soldats ayant succombé à la chaleur. Il faisait 50°C! Il a ensuite fait état de multiples cas d'ASV (absence de signes vitaux) et de nombreux blessés, dont lui-même. Sa transmission a été interrompue, car sa radio a été touchée par le feu ennemi. Le Sgt MacDonald s'est précipité dans une allée à découvert battue par les tirs talibans, afin de se porter à l'aide de son commandant de peloton blessé et d'organiser le reste de l'unité pour poursuivre le combat. Il a ordonné à chaque homme de se munir d'un chargeur plein, car il voyait l'ennemi se rapprocher de leur position. Les talibans souhaitaient vivement s'emparer de soldats canadiens, morts ou vifs. Même les soldats grièvement blessés faisaient feu de leur arme dans une bataille désespérée pour sauver leur vie. Il y eut une dernière transmission au cours de

laquelle le Capt Hamilton a dit d'une voix haletante que tous ses hommes mourraient si des VBL n'intervenaient pas immédiatement à ses côtés. Tous les soldats qui étaient à portée d'écoute d'une radio ont entendu ces transmissions. Je n'avais pas besoin de la radio pour savoir que la situation était grave. Je pouvais observer, depuis ma position à 500 mètres de là, l'intensité des tirs ennemis, tandis que nos soldats luttaienent pour survivre derrière des murs trop bas pour bien les protéger. Coincés en plein enfer, ils avaient besoin d'aide sur-le-champ.

J'avais déjà débattu les conséquences qu'il y aurait à perdre d'autres VBL et d'autres soldats à cause des IED sans doute dissimulés entre le VBL de tête et l'école. Toutefois, vu l'intensité manifeste des tirs juste en avant de moi et le vif désespoir qui pointait dans cette dernière transmission, je n'avais plus le choix. Attirant leur attention sur la menace des IED, j'ai demandé aux Caporaux-chefs (Cplc) Parsons et Perry qui commandaient les VBL du 9<sup>e</sup> peloton de la compagnie C (I/A 33) s'ils estimaient pouvoir se rendre jusqu'aux soldats cloués au sol par l'ennemi. Ils ont répondu que oui. Après une pause chargée de tristesse, je ne suis parvenu qu'à leur souhaiter un timide bonne chance. Ils s'étaient déjà mis en marche, me faisant ainsi savoir qu'ils étaient résolus à passer à l'action, quelle que fût ma décision. Une force plus puissante que mon autorité les appelait vers l'avant : le pur engagement fraternel pris envers leurs camarades en détresse. La nécessité était devenue mère de courage, à tous les niveaux. Ces deux chefs et les membres de leur équipage ont manifesté un courage dont on n'a pas fait l'éloge en bonne et due forme. Le Sgt Tower avait lui aussi avancé à pied pour participer au combat. Quand il a compris que le commandant intérimaire de son peloton, qui était aussi son ami (le Sgt Ingram), était immobilisé avec les membres du peloton, il a couru sous les balles et, accompagné

de deux autres soldats, a franchi courageusement le meurtrier terrain à découvert pour prendre le commandement du reste de la force d'attaque et en organiser l'exfiltration à l'arrivée des VBL.

J'ai ordonné au 2<sup>e</sup> peloton de la compagnie A (I/A 12) de remonter dans ses véhicules et de se lancer dans la bataille et j'ai attendu avec angoisse de savoir si les VBL du 9<sup>e</sup> peloton de la compagnie C avaient atteint leur objectif. Ils avaient essuyé un tir nourri, mais ils étaient arrivés à l'endroit désigné sans faire sauter d'IED. Ils se sont placés de part et d'autre des fantassins cloués au sol et ont tiré plus de 400 balles chacun sur les positions ennemies munies de mitrailleuses et de RPG. Cela n'a pas suffi pour gagner la bataille (plus de 50 RPG ont été lancées contre eux), mais leur intervention a permis d'atténuer suffisamment l'action du *Dushman* pour amorcer l'évacuation des blessés. Le 2<sup>e</sup> peloton de la compagnie A s'est ensuite avancé dans le secteur de l'école et a entrepris des tirs de suppression contre l'ennemi, tandis que d'autres soldats de la compagnie A commençaient à prendre en charge le reste des blessés de la compagnie C, puis les hommes bien portants et les morts. Il fallait regrouper et soigner les blessés jusqu'à l'arrivée des hélicoptères d'évacuation. Dans tout le secteur, la seule ombre était celle que fournissaient deux morceaux de tentes modulaires tendus à l'arrière d'un véhicule Bison qui me servait de poste de commandement tactique. Le véhicule était bien placé, près de la zone de combat, tout en protégeant le site d'atterrissage des hélicoptères d'évacuation, dans le *wadi*. À cet endroit, nous étions pris à partie par des tirs sporadiques d'armes portatives et nous étions vulnérables au tir des mortiers ennemis. J'ai ordonné de réunir les blessés au PC et j'en ai informé le SMR. Il faisait 52°C dans la tente, et bon nombre des blessés souffraient d'épuisement par la chaleur : ils étaient physiquement incapables de bouger les bras ou les jambes. À 12 h 45, le tableau

au poste de commandement tactique brûlé par le soleil était irréal. Je travaillais avec trois radios pour essayer de coordonner l'appui fourni par les HA, l'appui-feu rapproché et l'appui de l'artillerie, tout en dirigeant les hélicoptères devant évacuer un nombre massif de blessés, et pour faire débiter la NEM (sous le feu ennemi) et la récupération des VBL endommagés. La principale liaison radio avec le centre des opérations tactiques de la Force opérationnelle à l'aérodrome de Kandahar ne fonctionnait pas. La principale radio par satellite tactique (TACSAT) fonctionnait partiellement : je pouvais transmettre des messages, mais non en recevoir. Juste à l'extérieur du rabat de la tente, sur ma gauche, les corps de trois Canadiens morts reposaient. Je ne le savais pas encore, mais l'un d'eux était celui du Sgt Ingram, que la mort avait rendu méconnaissable. Dans la tente, j'étais entouré de blessés si nombreux qu'il ne me restait plus qu'un coin. Le Capt Hamilton en faisait partie : il avait été gravement atteint par shrapnel, tout comme six autres soldats. Plusieurs étaient en état de choc : ils fixaient le vide devant eux, les yeux dénués de toute expression. Même les hommes qui s'occupaient des blessés souffraient. Le Cpl Felix avait pris part au combat et n'avait aucune blessure physique, mais après avoir amené ses camarades dans ce petit coin d'ombre, il se tenait là, tétanisé par l'image et les gémissements de ces soldats étendus au sol. Je lui ai tranquillement promis que je tirerais tout le monde de là et je lui ai dit que j'avais besoin de lui sur-le-champ.

Il s'est aussitôt ressaisi et a réintégré son rôle avec le professionnalisme et la compétence que je lui connaissais. Le Sgt Tower circulait parmi les blessés et me faisait des comptes rendus. Je lui ai demandé où était le Sgt Ingram. « Mort », m'a-t-il répondu, et j'ai compris qu'un des corps que j'avais vus auparavant était celui de mon vieux camarade du Régiment aéroporté. Il avait été grièvement blessé par

le souffle d'une RPG, et malgré tout, il s'était mis à prodiguer les premiers soins à un soldat blessé. Puis, il a simplement déclaré qu'il se sentait défaillir, sa tête a basculé vers l'arrière, et il est mort. À côté du Sgt Ingram gisaient le Soldat (Sdt) Kevin Dallaire et le Cpl Bryce Keller, tous deux morts en vrais soldats : l'un avait foncé malgré le feu ennemi, et l'autre s'était exposé aux tirs meurtriers afin de pouvoir décharger son arme sur les talibans, refusant de se laisser intimider ou interrompre par l'intensité des salves et la peur qui l'étreignait certainement. J'ai demandé au Sgt Tower de me dresser un tableau des effectifs complet; je voulais m'assurer que personne ni quoi que ce soit d'important ne serait laissé derrière, dans la zone ennemie funeste. Il m'est revenu dix minutes plus tard en me disant que personne ne manquait à l'appel, qu'il y avait trois VBL en état de fonctionnement et neuf fantassins débarqués dans le peloton, soit assez pour attaquer une ou deux enceintes. À quel ennemi voulez-vous que nous nous attaquions, m'a-t-il demandé? J'ai eu un sourire, tout en éprouvant une grande humilité et en me sentant inspiré par son dévouement et sa ténacité. J'avais devant moi un vrai combattant! Je lui ai dit d'occuper une position défensive jusqu'à ce je fasse le point sur les évacuations et la récupération des véhicules.

Toutes ces opérations progressaient, interrompues par les tirs qui passaient au-dessus des têtes, par les impacts d'obus de mortier frappant trop près de nous à mon goût, et par la plus grosse explosion que j'aie jamais vu, à 800 mètres derrière nous, dans le centre du district de Panjwayi. Un kamikaze à bord d'un véhicule avait attaqué notre convoi de récupération, mais il avait dû faire exploser sa bombe trop tôt, car il avait été pris à partie par le Lieutenant (Lt) Doug Thorlakson, qui, dirigeant le tir de sa mitrailleuse C6 sur l'attaquant alors que celui-ci essayait de foncer sur le convoi, avait évité le pire. La détonation a été colossale, mais grâce à Thorlakson, la

bombe a éclaté trop loin de nos véhicules pour les endommager ou blesser nos soldats. Malheureusement, des piétons afghans innocents ont été tués par l'explosion. Depuis notre position avancée battue par le tir ennemi, l'explosion et le silence qui a suivi ont paru sinistres et ont ajouté à la situation déjà surréelle qui existait dans le PC. Le SMR a plus tard décrit toutes ces circonstances en disant que c'était un peu comme subir en une seule heure tous les contrôles de rendement jamais vécus à l'entraînement en 20 ans.

L'explosion du VBSIED m'indiquait que nous étions entourés et que l'ennemi coordonnait ses efforts pour nous prendre au piège et nous anéantir. Nous n'avions pas l'initiative tactique à ce moment-là. Il fallait la reprendre, mais cela ne serait possible qu'une fois terminées l'évacuation des blessés et des morts et la récupération des véhicules, deux opérations qui étaient maintenant compromises par les tirs de plus en plus nourris de l'ennemi. Nous risquions d'être coincés dans ce *wadi*, incapables d'exécuter aucune des opérations d'évacuation et de récupération et sans abandonner quelque chose ou quelqu'un à l'ennemi. Nous avons déclenché des tirs d'artillerie « amis à proximité » pendant que je suppliais discrètement le commandement, à la radio silencieuse, de nous accorder un appui aérien immédiat. À mon étonnement et à ma grande joie, quelques minutes plus tard, toute la terre s'est mise à trembler alors qu'un bombardier B1 de la US Air Force, semblant venu soudainement de l'espace extra atmosphérique, a survolé notre position à 500 pieds d'altitude, exécutant une manœuvre dont je suis certain qu'elle n'était pas réglementaire pour ce genre d'avion. Les pilotes avaient entendu notre appel de détresse et avaient décidé d'ajouter une dimension psychologique à leur intervention. Je ne saurais décrire avec justesse ce que l'on ressent quand on bénéficie d'un appui aérien comme celui-là. C'est comme si, au milieu d'une lutte désespérée que l'on mène seul pour

sauver sa vie, la main d'un ange du ciel descendait vous apporter une aide décisive.

Avec le passage du B1, puis de chasseurs français Mirage, le feu ennemi s'est atténué. Il ne tenait qu'à nous de reprendre l'initiative, et nous avons exécuté les EVASAN et la récupération des véhicules. En rétrospective, cela a été la partie difficile du travail. Avant que le bombardier B1 rétablisse l'équilibre des choses, nous avons tenté à maintes reprises de coordonner l'action de tous nos éléments disloqués sur le champ de bataille, sous le feu ennemi. Après le passage du B1, j'ai rapidement délégué la responsabilité de toute l'EVASAN massive au SMR (même si, d'habitude, je m'impliquais personnellement dans cette tâche). J'ai confié la défense immédiate de nos troupes au Sgt Tower et au Sous-lieutenant (Slt) Ben Richards (I/A 12), j'ai exhorté l'artillerie (à bord de G19) à déclencher des tirs « amis à proximité » et j'ai délégué au superbe Capt Brian Fleming (commandant de la troupe de surveillance du 12 RBC) la tâche de s'occuper du VBSIED dans le centre du district de Panjwayi. Puis, j'ai ordonné à mon capitaine de bataille, le Capt Kevin Barry, d'avancer jusqu'à l'endroit où se trouvaient le Dét EM et les équipes de récupération (à 150 mètres de distance) et de relancer la progression de ces deux tâches essentielles (arrêtées depuis trois heures). Le Capt Barry était l'un des jeunes officiers les plus brillants que je connaissais; il avait été commissionné du rang, il était coriace et fiable et possédait un esprit pratique. Travaillant avec le 2<sup>e</sup> peloton de la compagnie A et avec les sous-officiers (s/off) chargés de la récupération et de la neutralisation des explosifs et munitions (NEM), il a rapidement fait sauter les IED dans des conditions contrôlées, puis il a arrimé les VBL de manière qu'on pût les remorquer jusqu'à l'aire en dur au centre du district de Panjwayi avec des chaînes doubles fixées à deux autres VBL. Les mesures prises par le Capt Barry ont confirmé un principe

bien connu dont j'ai réitéré la valeur pendant tout le déploiement de la FO : les s/off supérieurs expérimentés récupèrent les véhicules, et les jeunes officiers s'occupent de la sécurité. Le Capt Barry possédait des connaissances et des talents à ces deux égards, et il s'est donc acquitté avec brio de cette tâche dangereuse et complexe. Si l'Armée de terre ne l'a pas encore fait, elle aurait avantage à intégrer ce scénario à son entraînement, c'est-à-dire la récupération de multiples véhicules sous le feu ennemi (direct et indirect), en présence de la lourde menace des IED secondaires non exposés placés sous les véhicules. Les circonstances ne sauraient être plus angoissantes.

Maintenant que ces tâches essentielles étaient accomplies et que je disposais de pelotons frais, j'avais une décision difficile à prendre. Nous avions repris l'initiative et nous avions la liberté d'agir à notre guise. Jusqu'à ce stade de la période de déploiement, nous n'aurions même pas hésité : nous aurions attaqué. Nos émotions, notre désir de vengeance et notre volonté viscérale de vaincre le *Dushman* ce jour-là et chaque jour me poussaient à organiser une attaque sur-le-champ. Cependant, mâchonnant un autre cigare, j'ai dû admettre que mes impulsions personnelles voilaient la réalité dont un des aspects était que nous n'avions aucun commandant de compagnie pour diriger ce combat et que, si je remplissais ce rôle, personne ne pourrait coordonner la lutte et les efforts déployés par la compagnie B plus au nord, ou encore ceux des compagnies A et C dans leurs propres zones d'opérations (ZO) loin au nord et à l'est. Plus tôt cette journée-là, j'avais compris froidement l'erreur que j'avais commise en n'amenant pas avec moi à l'avant le Major (Maj) Kirk Gallagher ou le Maj Bill Fletcher. Ils se trouvaient tous deux très loin de nous, à Showali-Kot et à Spin Boldak, engagés eux aussi dans des escarmouches. Par ailleurs, aucun élément de l'Armée nationale afghane (ANA) n'était détaché auprès de notre force. À ce stade-ci

de la période de déploiement, les troupes de l'ANA se faisaient rares, et il semblait que nous travaillions le plus souvent sans elles qu'avec elles. L'absence de soutien de la part de l'ANA nous compliquait la tâche depuis quatre mois et, malgré les fréquentes promesses d'une dizaine de généraux bien intentionnés, rien ne changeait. Les seuls visages « afghans » que nous voyions constamment au cours de nos opérations étaient ceux des talibans.

Sans le concours de l'ANA, il était impossible de produire plus qu'un effet temporaire sur cet ennemi. Nous pouvions livrer bataille cette nuit et réussir une fois de plus à chasser l'ennemi de Bayanzi avant le matin. D'autres soldats canadiens seraient tués, mais nous l'emporterions. Mais à quelle fin? Nous devrions nous retirer le lendemain sans laisser sur place aucun élément de l'ANA ou de la PNA pour maintenir la sécurité. En trois jours, le *Dushman* serait de retour.

Enfin, nous ne faisons plus partie de l'opération *Enduring Freedom*; nous relevons plutôt de la Force internationale d'assistance à la sécurité (FIAS). Or, ce jour-là, la différence de culture attribuable à cette transition est devenue claire. Dans le cadre de l'opération *Enduring Freedom*, la philosophie dominante était celle du « commandement de mission », les échelons de commandement procurant des ressources au commandant qui dirigeait le combat, au fur et à mesure de ses besoins. Le contestation de la micro-gestion étaient exclues des combats menés par le bataillon. Au sein de la FIAS, on revenait à un contrôle serré exercé sur tout par des généraux situés à des centaines de kilomètres de distance. Le 3 août, les combats ont été livrés sans l'appui rapproché de l'Artillerie canadienne; c'était la première bataille de notre période de déploiement où des procédures de conduite du tir trop restrictives interdisaient les effets interarmes. Mon désir de tuer le *Dushman* cette nuit-là était considérablement

tempéré par ma hâte tout aussi émotive de retourner à l'aérodrome de Kandahar pour concevoir un meilleur système de combat et pour convaincre la Brigade qu'à Zharie et à Panjwayi, nous faisons face à un ennemi déterminé que l'on ne pourrait détruire qu'au moyen de vastes efforts concertés. Le concept de l'opération *Medusa* est né cette nuit-là, et le lendemain, nous entreprendrions la préparation très sérieuse d'une bataille d'envergure sur le terrain, une bataille qui incomberait en grande partie à notre force de remplacement (FO 3-06) à son arrivée et qui aurait un effet durable. La mission canadienne venait d'amorcer une nouvelle étape où nos troupes chercheraient délibérément à contenir les efforts que les talibans déployaient pour s'emparer de la ville de Kandahar.

Comment en étions-nous venus là, à un stade où la ville de Kandahar était si menacée? Quelles leçons pouvions-nous tirer de ce cheminement? J'essaierai de répondre à ces questions dans les pages qui suivent, où je décrirai aussi les efforts que la FO Orion a déployés pour vaincre le *Dushman* entre janvier et août 2006. Mon récit a pour objet de mettre en exergue les précieuses leçons que nous avons apprises au prix de grandes souffrances.



## Introduction

Entre janvier et août 2006, la FO Orion a travaillé dans tout le sud de l'Afghanistan et y a remporté du succès. Cette période d'opérations s'est distinguée de toutes les autres des 50 années antérieures par le fait que les soldats ont constamment été au combat. La FO Orion a eu plus de 100 contacts avec le *Dushman*, dont 50 ont comporté des combats intenses, des manœuvres complexes et l'emploi de tirs d'artillerie et d'aéronefs d'appui. Ces engagements ont eu lieu dans tout le territoire du Commandement régional du Sud (CR-S), dans trois provinces; la FO a parcouru 1 700 000 kilomètres sur terre; à l'occasion d'une opération, ses véhicules ont franchi 600 kilomètres dans le cadre d'une manœuvre interarmes. À un moment donné, elle livrait bataille à 240 kilomètres de son deuxième échelon situé à l'aérodrome de Kandahar. Pendant tout ce temps, le peloton d'entretien a réduit le taux des véhicules hors d'usage (VHU) à un seuil moyen étonnant de 10,5 p. 100, et les pelotons de transport et d'approvisionnement (et tous ces magnifiques militaires accomplissant des merveilles logistiques sur une pleine moitié du globe) ont fait en sorte que nous ne manquions jamais de véhicules ou encore des stocks nécessaires de pièces, de munitions, d'eau, de carburant ou de nourriture. Malgré les conditions extrêmement difficiles, le moral est demeuré élevé, les infractions au *Code de discipline* ont été rares, et, pendant tous ces combats, aucune perte civile n'a été enregistrée; une personne a subi une légère commotion cérébrale à cause de tirs amis. Ces opérations ont coûté à l'ennemi 500 de ses combattants, tandis que le Canada perdait 14 de ses braves militaires, hommes et femmes. Le sacrifice de ces derniers a aidé la FO à établir les conditions voulues pour que l'OTAN assume la responsabilité du commandement en Afghanistan et il a empêché que la ville de Kandahar tombe aux mains des talibans pendant l'été difficile

de 2006. La crédibilité du Canada et de ses forces armées s'en est trouvée rehaussée et a atteint un niveau jamais vu en plusieurs générations. Tous comptes faits, la mission a été couronnée de succès.

Ce qui suit est un compte rendu de cette mission du point de vue du commandant de la FO Orion. J'y raconte ce que je considère comme étant des événements et des actions présentant un intérêt historique. Ce faisant, j'espère inculquer au lectorat ce qui doit devenir un élément intégrant de l'histoire militaire canadienne, car les actes et les sacrifices de nos soldats leur ont valu d'y occuper une place d'honneur. En outre, aspect sans doute tout aussi intéressant, ce récit est une réflexion personnelle sur les défis que pose le commandement; j'y explique pourquoi j'ai pris certaines décisions et comment j'ai fait face au stress. Je vise ici un but simple : aider ceux et celles qui se préparent à poursuivre ce combat dans ce qui est véritablement « l'Interminable Guerre ».

Je reviens très souvent sur trois impératifs du commandement dans le présent compte rendu. Tout d'abord, *un commandant doit comprendre la nature de la guerre qu'il livre et éviter d'essayer de transformer la réalité en quelque chose d'autre*<sup>2</sup>. À Kandahar, nous luttons contre une insurrection; ce n'est ni une opération de maintien de la paix ni une campagne anti-terroriste (bien que ces dernières appartiennent aussi au domaine des opérations spéciales), et ce n'est pas non plus une bataille contre une armée ennemie dûment constituée. Le commandant doit comprendre que, dans cette lutte anti-insurrectionnelle, aucune victoire purement militaire n'est possible. Le nombre d'ennemis que nous tuons au cours de combats farouches et acharnés n'importe pas,

---

2 Bien sûr, cette affirmation repose sur l'ouvrage *De la guerre* de Carl von Clausewitz, traduit et publié (en anglais) sous la direction de Michael Howard et de Peter Paret, Princeton, Presses de l'Université Princeton, 1976, p. 88-89.

car il ne s'agit pas d'une guerre conventionnelle contre une armée ennemie. Le nombre d'objectifs de grande importance (OGI) éliminés n'importe pas non plus, car nos forces conventionnelles ne mènent pas une campagne anti-terroriste. On a tort de miser simplement sur la présence de patrouilles pour utiliser le drapeau comme un outil de dissuasion, car il ne s'agit pas de maintenir la paix. Nous devons plutôt mener continuellement des opérations offensives de combat et des opérations sans combat au niveau des compagnies et des bataillons pour constamment déséquilibrer l'ennemi. Ce que nous pouvons espérer de mieux, c'est que nos actions militaires tactiques renforcent continuellement la confiance des Afghans et qu'elles bouleversent toujours l'appareil ennemi, de manière que nous conservions l'initiative opérationnelle et que nous gagnions du temps pour permettre aux Forces de sécurité nationale afghanes (FSNA) de grandir et de s'aguerrir, et aux réformes du régime de gouvernance et aux efforts de reconstruction, de prendre racine. Gagner la confiance de la population et conserver l'initiative opérationnelle n'étaient pas des notions abstraites pour nous, membres de la FO Orion. Ces objectifs sont devenus des réalités, des valeurs tangibles que nous sentions évoluer, grandir ou fléchir en fonction de nos actions et des effets de nos opérations d'information et psychologiques. Nous avons tout fait – opérations de combat et sans combat – pour confondre l'ennemi et réduire sa gamme d'options. Nous avons réfléchi à fond aux façons de conserver un dynamisme total et d'innover constamment dans nos méthodes et nous avons fait l'impossible pour miner l'image de l'ennemi. Notre combat est devenu davantage une lutte intellectuelle dont l'objet était de nous montrer plus malins que l'ennemi et de conserver l'appui de la population locale, plutôt qu'un concours physique pour tuer ou capturer le *Dushman*. C'était une danse violente. Nous menions nos combats autant pour renforcer notre moral que pour produire un effet

physique. Du point de vue du commandement, il était impératif que je comprenne bien la lutte anti-insurrectionnelle et que je n'essaie pas de percevoir ce combat en fonction d'autres genres de conflits.

Le deuxième impératif a transpiré de notre expérience : *un commandant doit reconnaître qu'à la guerre, tout se résume à l'être humain et à sa personnalité.* Aujourd'hui comme à l'époque d'Agamemnon et Priam, guerre demeure un affrontement violent entre des volontés humaines indépendantes. Sous le soleil afghan cuisant, nous avons redécouvert que les tout premiers facteurs déterminants à la guerre sont humains. Au combat, le pouvoir de la personnalité, de l'intelligence et de l'intuition, de la détermination et de la confiance l'emporte sur celui de la technologie et de n'importe quel autre atout. Quand des volontés opposées se livrent un combat rapproché et quand la violence extrême, les pertes humaines, la chaleur, la soif, l'incertitude et la pression frappent, c'est du cœur et de l'esprit humains que naissent les solutions tactiques et la réussite. Parmi la troupe, il y a un petit groupe de combattants naturels qui, mus par leur ténacité et leur courage, cherchent à régler les problèmes et à vaincre l'adversaire, pendant que les autres les observent et les suivent parce qu'ils les respectent et ont confiance en eux. Autour de ces quelques combattants se forment de petits groupes de combat cimentés par un amour fraternel qui domine toute autre valeur au combat. Aucune technologie, aucun genre d'organisation ni aucun idéal politique ne supplantera cet engagement et les liens qu'il crée entre les membres de ce groupe primaire (de quatre à dix personnes). Par conséquent, avant le combat, le commandant doit essayer d'établir la cohésion au sein des groupes primaires et, au combat, il doit chercher à la protéger. Ce fondement, et non la technologie, est la clé de la réussite tactique.

Le troisième impératif est le suivant : *le commandant d'un groupe de combat doit poursuivre un objectif moral bien précis et non axer son leadership*

*sur le carriérisme et des habitudes de gestionnaire.* Le soldat canadien est un combattant; il attend des sous-officiers et des officiers un leadership au combat, et non des techniques de gestion de garnison. Aller au combat est une expérience très personnelle au cours de laquelle la prédisposition culturelle du soldat se traduit dans l'action. Le combat donne aussi au soldat l'occasion de laisser de côté les bonnes manières de la civilisation et d'écouter temporairement ses instincts primitifs. Au combat, un commandant doit observer les prédispositions sous-culturelles des sous-unités et se méfier des excès fondés sur les impulsions primitives. Grâce à une action et à un raisonnement moraux constants, il doit incarner l'essence du mieux-être moral dans l'unité. S'il est bien dirigé, le soldat canadien peut participer à un combat brutal et bien remplir son rôle, sans être dominé par ses instincts primitifs, et accomplir plutôt ses missions sans récrimination. Nos soldats se distinguent de leurs homologues européens par le fait qu'ils combattent plus spontanément et avec une ténacité et une agressivité plus grandes que celles de la plupart de leurs compagnons d'armes de l'OTAN; pourtant, ils demeurent plus disciplinés que des soldats moins professionnels. C'est le patrimoine dont le soldat canadien moderne a hérité d'innombrables officiers, adjudants et sous-officiers anonymes qui, au cours des deux dernières générations, se sont efforcés de préserver l'éthos de combat et les normes de discipline dans nos forces armées. Par ailleurs, la FO Orion était grandement redevable à tous ces nombreux militaires des efforts passés inaperçus qu'ils ont déployés pour entretenir le professionnalisme et tenir le carriérisme à l'écart. Nos soldats ont surtout besoin de chefs qui comprennent ce inaperçus qu'ils ont déployés pour entretenir le professionnalisme et tenir le carriérisme à l'écart. Nos soldats ont surtout besoin de chefs qui comprennent ce patrimoine, de chefs personnels, confiants et dotés d'un sens pratique, de chefs qui demeurent sur place face au danger, qui

comprennent les besoins psychologiques des soldats, partagent les risques avec eux et résolvent pour eux les problèmes qu'ils ne sont pas à même de régler seuls. Nos soldats combattants ont besoin de chefs spécialistes du combat. C'est là une nécessité pour établir la cohésion verticale dans les Forces canadiennes, depuis le Chef d'état-major de la Défense (CEMD) jusqu'au simple soldat. Ainsi, on met à profit la confiance naturelle existant dans les groupes sociaux primaires et l'on fait fond sur elle pour relier ces groupes à des sous-officiers, des adjudants et des officiers déterminés et professionnels qui demeurent au sein de ces groupes afin que la discipline l'emporte sur l'émotion, dans les situations où la peur, la colère et le remords sont naturels, et que la crédibilité des Forces canadiennes dans leur ensemble soit ainsi maintenue. Les soldats pris dans des situations qui dépassent leurs compétences et transcendent leur expérience se tournent vers le commandant en posant, par leur attitude, la question suivante « Qu'est-ce qu'on fait maintenant, monsieur l'officier? » Afin de satisfaire aux exigences d'un tel moment, nos chefs doivent avoir acquis un système de valeurs axé sur les plus hautes normes de compétence professionnelle, sur le raisonnement moral et sur le jugement (plutôt que sur les impulsions carriéristes omniprésentes à l'heure actuelle), sur le courage, sur la détermination farouche et sur la maîtrise des émotions. Ce dernier trait de caractère est primordial. À la guerre, les Forces canadiennes ont besoin de chefs doués d'une force morale peu commune dans d'autres professions.

J'ai appris le sens de ces impératifs pendant que je commandais la FO Orion, nom donné au groupement tactique (GT) 1<sup>er</sup> Bataillon, Princess Patricia's Canadian Light Infantry (1 PPCLI) et à ses attachements. Le GT comprenait ce qui suit : trois compagnies de carabiniers ou « sous-unités de manœuvre » (les compagnies A et C du 1 PPCLI et la compagnie B du 2 PPCLI), chacune comptant plus de 120 fantassins disposant de VBL, de G-Wagon et de camions

Nyala; une batterie d'artillerie (la batterie A du 1<sup>er</sup> Régiment, Royal Canadian Horse Artillery), munie d'obusiers M777 de 155 mm nouvellement acquis; un escadron du génie (le 11<sup>e</sup> Escadron de campagne du 1<sup>er</sup> Régiment du génie de combat); une compagnie de commandement formée d'un peloton de reconnaissance, d'un groupe de tireurs d'élite du 1 PPCLI, d'une troupe de surveillance du 12<sup>e</sup> Régiment blindé du Canada, basé à Valcartier, au Québec (la troupe est munie de véhicules de surveillance Coyote), et d'un peloton de la police militaire fourni par la 1<sup>re</sup> Compagnie de police militaire (PM), basée à Edmonton; une troupe de véhicules aériens tactiques sans pilote (TUAV), une compagnie de soutien des services de santé (SSS) comprenant 60 membres du personnel médical; un groupe de soutien avancé (GSA) formé de spécialistes de l'entretien, de la logistique et du transport; l'Équipe de reconstruction provinciale (ERP) à Kandahar, comprenant des militaires et des représentants du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international (MAECI), de l'Agence canadienne de développement international (ACDI), de la Gendarmerie royale du Canada (GRC) et d'autres organismes de police, de Service correctionnel du Canada (SCC) et de la United States Agency for International Development (US AID).

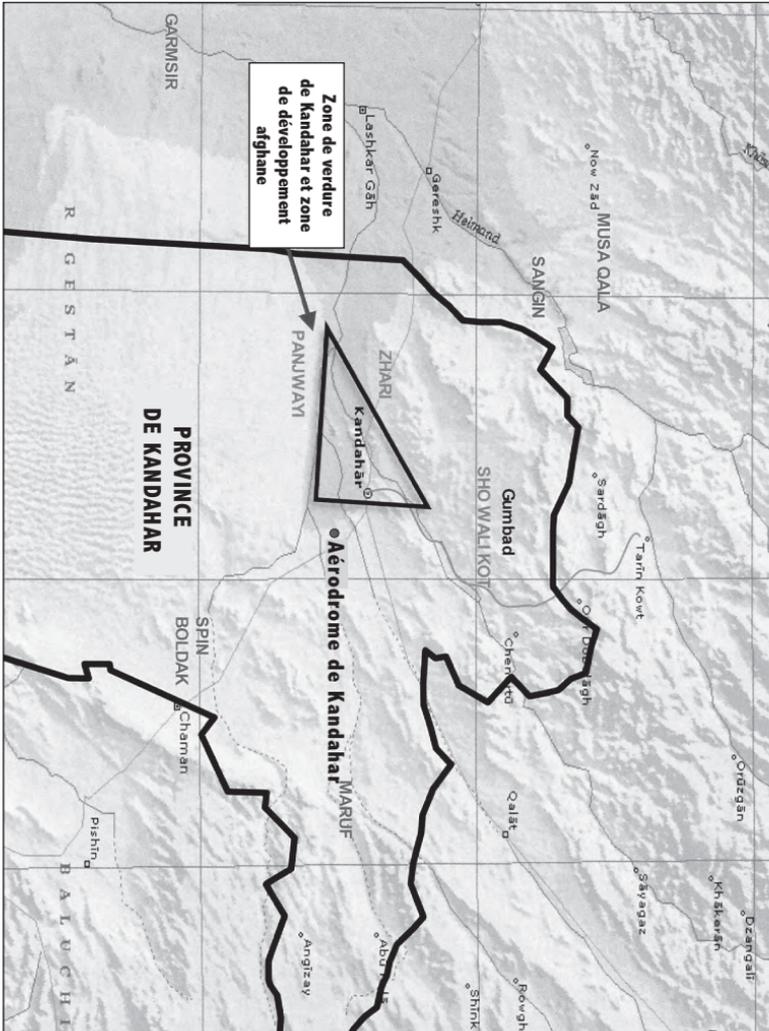
J'ai choisi le nom « Orion » pour donner à tous les membres de ce groupement peu commun de soldats, de marins et d'aviateurs une identité commune, un élément qui pourrait les aider à créer plus facilement des liens entre eux. La FO Orion a été créée en septembre 2005 à Wainwright, au début de l'instruction préalable au déploiement en vue de notre mission en Afghanistan. Je commandais le 1 PPCLI depuis 12 mois. On nous avait annoncé notre mission en octobre 2004; le Général (Gén) Rick Hillier nous avait dit en mars 2005 que nous irions à Kandahar pour participer à l'opération *Enduring Freedom* (OEF), dirigée par les États-Unis. En septembre,

donc, le SMR, l'Adjudant-chef (Adjuc) Randy Northrup, et moi avons créé au bataillon une équipe relativement cohésive qui se concentrait désormais sur sa mission prochaine. Il nous fallait élargir les cadres de l'équipe pour y intégrer notre GT et les éléments lui étant rattachés. Pour cela, nous avons installé tous nos gens dans un seul bivouac, nous avons décentralisé nos éléments d'appui tactique et nous les avons intégrés dans les sous-unités de combat, nous avons fourni des scénarios d'instruction qui mettaient l'accent sur la création d'une confiance générale dans tous les armes et corps représentés dans la Force opérationnelle (pour cela, nous avons surtout eu recours à un entraînement poussé avec tirs réels), et nous avons obligé les membres du GT à abandonner les éléments d'identification de leur sous-unité (drapeaux et fanions) pour embrasser plutôt le symbole d'identification commun et neutre de la FO. J'ai choisi le nom de la constellation Orion qui représente le chasseur grec mythique qui poursuit les bêtes des montagnes. Comme la constellation brille dans le ciel afghan, nos soldats pourraient la voir en levant les yeux et sentir qu'ils faisaient partie d'une entité plus grande, durable et significative. J'ai utilisé ce symbole délibérément pour aider à créer la cohésion dans ce groupement peu commun. C'est par la création et le maintien de la cohésion que la confiance prend tout son sens au-delà des limites personnelles de chaque soldat et qu'elle relie les petits groupes à un tout plus grand. Cette confiance s'est accentuée pendant les combats rapprochés intensifs qui ont caractérisé notre expérience collective, des combats tels que celui que nous avons livré le 3 août au sud de Pashmoul. Cependant, il y a eu bien d'autres engagements avant ce combat, dans tous les coins de la province de Kandahar. Je veux raconter ici les plus importants d'entre eux et en dire davantage sur les impératifs du commandement décrits plus haut, mais tout d'abord, je dois vous exposer la situation qui existait à Kandahar et vous présenter notre mission.

## La situation : le terrain

Le désert du Reg s'étend dans la moitié sud de la province de Kandahar, et l'on y voit de grandes dunes de sable formées par le vent qui couvrent une croûte dure et desséchée de sable et de roc compactés. Au nord, le désert s'arrête abruptement à la rivière Dowrey qui serpente d'est en ouest en traversant la province, avant de se joindre aux rivières Tarnak et Arghandab, à Panjwayi. La confluence de ces rivières dans le centre de la province explique pourquoi de multiples groupes tribaux se sont établis là au cours des siècles. À l'est se trouvent l'Arghistan et le Maruf où se mêlent crêtes, vallées, montagnes et wadis, tous poussiéreux et d'un brun uniforme. Au nord de la ville s'étire, sur une profondeur de 15 à 20 kilomètres, une ceinture de roche et de sédiments volcaniques dénudés et noirs; cette caractéristique révèle une élévation constante du relief vers les montagnes de bonne taille de Ghorak, Shah Wali Kot et Miya Nishin. Ce sont des montagnes à l'air menaçant, entourées par un dédale de crêtes et de vallées profondes en V, complètement couvertes d'innombrables rochers de toutes les tailles (il n'y a aucun boisé ici) éparpillés dans des piles sans fin sur chaque pente et arête. Souvent, on aperçoit des arbres isolés qui poussent au sommet des crêtes et dont la silhouette se détache sur le ciel de la montagne, donnant ainsi aux soldats des points de repère qui portent des noms tels que « Arbre solitaire » ou « Arbre de Josué ». Des vergers et des champs verts remplissent les vallées, même si le sol est, encore là, desséché et brun. Quand la FO Orion a commencé ses opérations en février, le Renseignement nous a dit que le *Dushman* serait fidèle à sa vieille habitude consistant à masser des forces dans les montagnes de Shah Wali Kot et qu'il essaierait d'y dresser des embuscades et d'y exécuter des attaques au moyen d'IED, en direction de la ville de Kandahar. Cependant, quand nous l'avons finalement repéré, c'était

au centre de la province de Kandahar qu'il massait des troupes, dans le labyrinthe de verdure et de murs de Panjwayi et dans le sud du Zhari, où nous avons combattu le 3 août.



CARTE 2 : Le nord de la province de Kandahar

La carte montre qu'ici, il y a un grand triangle rectangle de terres vertes et cultivées, dont le côté est mesure 40 kilomètres de longueur (on y trouve l'Arghandab, la ville de Kandahar, l'aérodrome de Kandahar et Tarnak); le côté sud mesure 50 kilomètres et se termine à un point situé à l'ouest de la confluence des rivières Arghandab et Dowrey, où la ceinture verte se réduit à une zone cultivée de quelques kilomètres. Cette zone verte triangulaire est sillonnée par un véritable dédale de fossés et de murs qui encerclent champs, fermes et villages.

Les villages se composent d'enceintes familiales comptant chacune de trois à cinq structures et ceinturées d'un mur de boue dense et de brique de huit pieds de hauteur (impénétrable à la plupart de nos armes). Des murs semblables relient les enceintes les unes aux autres, et les espaces intermédiaires sont occupés par des cultures ou un verger. Les « rues » qui parcourent les villages ne sont ni plus ni moins que des sentiers élargis ou, dans le meilleur des cas, des routes étroites encadrées de part et d'autre par des murs épais et haut, interrompus uniquement par des portes ou des entrées donnant accès aux enceintes. Il y a dans chaque village une ou deux artères principales qui y serpentent, mais on y trouve aussi d'innombrables ruelles circulant au hasard entre les murs des enceintes et les champs et donnant aux soldats l'impression d'être des rats de laboratoire pris dans un dédale. Les rues principales ne sont pas droites; elles décrivent des détours, et leur largeur et direction varient de telle sorte qu'il est impossible, sans des photographies aériennes précises (les cartes ne suffisent pas), de savoir où sera le prochain virage et dans quelle direction telle ou telle rue sortira du village. Il arrive souvent que les chemins franchissent des canaux ou des fossés que nos véhicules larges et lourds ont du mal à traverser. À de nombreux endroits, des ponceaux ou des ponts de bétons ont été construits; ils sont juste

assez larges pour nous, mais souvent, les ponceaux sont faits de simples perches de bois (des branches, à dire vrai) recouvertes de chaume, renforcées de boue et soutenues par des roches ingénieusement placées. Assez souvent également, les chemins sont presque complètement dissimulés sous le feuillage d'arbres luxuriants. Celui qui nous cause le plus d'ennuis est le mûrier, car, quand les tourelles de nos VBL touchent ses branches épaisses, elles endommagent certains de nos équipements; pire encore, des centaines de mûres tombent alors dans la cabine des véhicules et font partout des taches d'un rouge brunâtre qui s'apparentent grandement à des taches de sang séché.

Chaque village est relié aux autres par des routes étroites; entre chacun d'eux, il y a de vastes vergers et des champs de céréales (ou de pavot, selon qu'il s'agit de la première ou de la deuxième récolte), de haschich, de melons ou de raisins. Les céréales et le pavot n'atteignent que quelques pieds de hauteur au printemps, tandis que les plants de hasch, à l'automne, deviennent incroyablement denses et peuvent mesurer huit pieds de hauteur, ce qui fait de chaque champ une véritable forêt, idéale pour se dissimuler. Les champs de haschich étaient certes imposants, mais les cultures de raisins étaient les plus étonnantes. Chacun comportait des dizaines de rangées de longs monticules faits de glaise séchée et mesurant deux pieds et demi de hauteur; les vignes poussaient du haut de ces monticules, épaisses et grandes, de sorte que les sillons, entre les monticules, étaient couverts par elles, ce qui en faisait de magnifiques endroits où l'on pouvait cacher hommes et armes. Les vergers étaient tout aussi verdoyants et ombragés. D'épais murs séchés et bruns et des fossés sinueux délimitaient tous ces champs et vergers. L'irrigation était essentielle à la vie dans ces endroits. Les fossés mesuraient de quatre à six pieds de profondeur et étaient assez larges pour que des hommes fortement armés pussent y marcher en file indienne. Il était souvent



**PHOTO 1 : Photo aérienne de Pashmoul**

impossible de les voir du haut des airs, en raison des arbres ou des longues herbes qui les couvraient et en faisaient des passages favoris du *Dushman*. De nombreux fossés étaient reliés à des puits profonds, qui étaient des trous sombres creusés dans le sol sans qu'une clôture ou un mur les entoure, de sorte que les soldats en patrouille à pied la nuit risquaient soudainement (et c'est arrivé) de faire une chute

d'une dizaine de pieds dans une eau froide et boueuse. Quelques fermes isolées avaient été établies entre les villages; c'était souvent des enceintes complexes abritant les maisons des propriétaires fonciers qui s'étaient enrichis grâce au pavot. Dans bien des champs, on voyait des huttes de séchage des raisins; c'était des bâtiments de 60 pieds de longueur sur 15 pieds de largeur et 20 pieds de hauteur, une porte ayant été aménagée à une extrémité. Les murs de ces « huttes » étaient épais de quatre pieds à la base et contenaient trois rangées de trous de ventilation (des fentes, en fait) qui mesuraient six pouces de largeur et un pied de hauteur et qui permettaient à la hutte de respirer. Le toit de chaque hutte était formé d'une très mince couche de chaume que nos obus de mortier de 60 mm pénétraient facilement. Ces huttes servaient à suspendre le raisin et l'y faire sécher et à abriter des groupes de talibans pendant la forte chaleur du midi.

Les habitants de la plupart des villages appartenaient à une seule tribu ou à un ensemble de tribus alliées. Un village pouvait ne compter que quatre groupes familiaux, ou, au contraire, dans les 400. Quelle que fût la taille du village, un « ancien », qui était d'habitude le premier villageois à s'approcher de nos patrouilles après notre arrivée, parlait au nom de chaque village. Dans les villages plus grands, plusieurs anciens pouvaient se manifester, ce qui montrait qu'un conseil d'anciens gouvernait l'endroit. Dans de nombreux villages, nous nous asseyions avec un ancien pour amorcer une « shura » (réunion) impromptue; bientôt, une dizaine d'autres hommes ou plus se joignaient à nous. L'ordre de leur arrivée et la place qu'ils prenaient (par rapport au premier ancien) indiquaient leur statut dans la collectivité. Les femmes n'y assistaient jamais.

De fait, les occasions d'apercevoir des femmes en dehors des enceintes se faisaient très rares. Le VBL présentait un avantage à

cet égard, en ce sens qu'il nous permettait de regarder par-dessus les murs et d'apercevoir brièvement la vie qui avait cours derrière les murs. La population afghane compte beaucoup de femmes, ce qu'ignorent les voyageurs qui circulent en voiture ou à pied. Ces femmes vivent derrière des murs et quittent rarement l'enceinte à moins d'être accompagnées par un homme et vêtues de la burqa. Quand nous passions près de leur enceinte et que nous pouvions voir à l'intérieur et y apercevoir des femmes sans foulard ni voile, leur réaction variait. Certaines (les vieilles femmes) rentraient promptement. Beaucoup s'arrêtaient et nous regardaient directement, sans voile et sans peur. D'autres (de toute évidence, quand les hommes étaient absents) souriaient ouvertement et nous envoyaient même la main. Il était difficile de ne pas éprouver une profonde tristesse en les voyant, un peu comme quelqu'un qui va au zoo et observe un tigre en cage faire les cent pas, sauf que la tristesse était dix fois plus grande. Chaque village était assujéti à un code de pratique ancien qui régissait tous les aspects de la vie sociale : en vertu de ce code, les femmes (surtout les jeunes filles pubères) étaient des objets, une denrée que l'on échangeait pour renforcer des liens tribaux et payer une dette d'honneur et qui garantissait la croissance de l'unité familiale.

Les anciens exerçaient le contrôle sur la société et décidaient de tout : quelle fillette recevrait une nouvelle robe, combien d'eau chaque fermier pourrait puiser, etc. La quantité d'eau qui coulait dans chaque fossé d'irrigation était contrôlée, et chaque fermier en recevait en fonction de ses besoins et de son statut. Ainsi donc, on pouvait voir, 24 heures sur 24, des hommes dans les champs en train de fermer une digue dans un fossé ou d'en ouvrir une pour obtenir sa ration d'eau mesurée en heures ou en minutes d'écoulement. La mosquée faisait le chronométrage. Parfois, le haut-parleur branché au toit de la mosquée révélait la présence de la seule électricité

existant dans le village. Cinq fois par jour, la tranquillité du village était rompue par le craquement électrique caractéristique produit quand le haut-parleur était branché; c'était le signal annonçant le début prochain d'une prière. Ces haut-parleurs rendaient les mosquées évidentes, mais les écoles et les cliniques étaient aussi visibles; c'était des bâtiments nouveaux de style occidental qui avaient été brûlés et pillés, signe manifeste de la présence et de l'influence continues des talibans.

L'ennemi a décidé de livrer bataille à Panjwayi et dans le Zhari, dans la zone verte, au milieu du terrain merveilleusement défendable et couvert d'une végétation extrêmement dense qui y existe. Il disposait là d'un sanctuaire. Les talibans pouvaient y vivre de la terre, y trouver de la nourriture en abondance et avoir facilement accès aux marchés bien approvisionnés de la ville de Kandahar. Ils pouvaient se déplacer, exécuter des raids et tendre des embuscades, tout en étant bien dissimulés par la végétation. L'eau et l'ombre ne manquaient pas dans la région où vivait une masse critique de groupes tribaux qui avaient toujours soutenu certains chefs talibans (surtout d'anciens chefs moudjahidin). En outre, dans les villages où l'affiliation tribale n'était pas forte, le nombre d'hommes dans une seule tribu était rarement assez grand pour contester la présence d'un groupe de talibans armés. La zone verte bénéficiait de bonnes voies de communication avec les sanctuaires montagneux, au nord, et avec la frontière pakistanaise, à l'est et au sud (surtout grâce aux réseaux de wadis des rivières Dowrey et Tarnak, mais aussi aux pistes traversant le désert du Reg). La région était reliée aux sanctuaires talibans plus vastes et plus sûrs de la vallée de la rivière Helmand par le district de Maywand, à seulement 30 kilomètres à l'ouest. L'ennemi avait judicieusement choisi le terrain où il livrerait bataille.

## La situation : l'ennemi

En janvier 2006, on estimait qu'il y avait dans la province de Kandahar 200 combattants talibans d'origine locale. Je veux dire par là qu'il y avait 200 hommes armés et dévoués à leur cause qui vivaient en petits groupes dans la province et dont l'objectif de vie était le djihad contre le gouvernement afghan et les forces coalisées. À n'importe quel moment, des centaines d'autres combattants de deux catégories pouvaient se joindre à un petit groupe donné : des fermiers locaux qui, contre de l'argent ou parce qu'on les y forçait, lutteraient aux côtés de groupes talibans entrés dans leur territoire pour une raison commode ou pour une autre, d'habitude pour protéger les récoltes de pavot et de haschisch, pour payer une dette familiale envers un chef taliban ou pour honorer une affiliation tribale avec un tel chef; en deuxième lieu, ce pouvait être des groupes venant du Pakistan et comprenant divers « combattants étrangers » endurcis (insurgés tchétones, ouzbeks, arabes ou cachemiriens) et des combattants du djihad partiellement entraînés issus des camps de réfugiés et des *madrassas* qui avaient été envoyés dans des parties de l'Afghanistan pour étoffer les rangs des forces talibanes locales. En mai 2006, nous pouvions percevoir un accroissement du nombre de combattants dans le Zhari et le Panjwayi par suite de l'arrivée de combattants des trois catégories : les talibans locaux, les fermiers conscrits et les groupes étrangers de combattants et de disciples du djihad. En juin, une estimation modérée faite dans le seul secteur du Zhari et de Panjwayi fixait à 400 le nombre de combattants prêts à entreprendre leurs activités dans la ville de Kandahar.

Peu importait leur composition, les groupes d'insurgés sont de plus en plus tombés sous la coupe de commandants talibans de niveau supérieur. Pendant les échanges de feu, nous avons traité tous ces

combattants de la même manière : pour nous, ils représentaient le *Dushman*, et nous avons essayé de les tuer ou de les capturer sans discrimination. Cependant, dans nos opérations d'information (avec le détachement des opérations psychologiques [OPSPSY] sur le champ de bataille, avec les chefs de compagnie participant à des shuras avec les habitants, ou dans nos produits OPSPSY et nos activités médiatiques), nous avons visé à susciter des divisions entre les diverses composantes des groupes de combattants. Nous avons peu à peu cherché explicitement à engendrer la discorde entre les combattants conscrits locaux et les étrangers endurcis et à persuader les premiers de déposer les armes, tout en encourageant les autres à accepter le programme d'amnistie du gouvernement, faute de quoi nous les traquerions sans répit.

Le groupe primaire d'insurgés comprenait cinq combattants, soit un lanceur de RPG, un mitrailleur muni d'une PKM, un assistant pour chacun de ces hommes, et un commandant. Ce groupe constituait l'unité de tir et de manœuvre de base sur le champ de bataille; il avait la taille idéale pour se déplacer d'un endroit à un autre, sans attirer l'attention, avec un seul véhicule ou plusieurs motocyclettes. Il était rare qu'un groupe combattît seul. Trois ou quatre groupes se réunissaient plutôt à un endroit désigné d'avance, ils récupéraient des armes et des ravitaillements cachés et, sous la direction d'un seul commandant dominant, ils planifiaient et exécutaient des raids et des embuscades. Des émetteurs ICOM et des téléphones cellulaires constituaient les principaux moyens de communications employés pour coordonner le mouvement de ces troupes, leur ravitaillement, leurs manœuvres et leurs tirs sur le champ de bataille et l'évacuation de leurs blessés et tués. Chaque groupe de cinq à dix hommes disposait d'un ICOM, et il y avait un téléphone cellulaire par équipe de 20 à 40 combattants. Les combattants étaient munis des armes

portatives habituelles des insurgés, soit des AK-47 et AK-74, des mitrailleuses PKM, des RPG et parfois des mortiers de 82 mm, des fusils antichars légers sans recul et un approvisionnement apparemment inépuisable de matériel pour fabriquer des IED (en réalité, cependant, ce matériel se faisait plus rare).

Les combattants talibans endurcis étaient en bonne condition physique, irréductibles, expérimentés et enclins, du point de vue idéologique, à appliquer la discipline au combat. Ils étaient extrêmement loyaux à leur commandant et résolus à lutter avec vigueur pour garantir sa sécurité. Les combattants conscrits du djihad étaient moins enclins à respecter la discipline dans les échanges de feu; ils suivaient docilement l'exemple des combattants chevronnés, mais la précision et l'efficacité de leur tir étaient limitées. Les combattants recrutés sur place étaient ceux qui affichaient le moins de discipline sur le champ de bataille, et il leur arrivait souvent d'abandonner la lutte après le premier échange de feu; ils semblaient combattre assez longtemps pour montrer qu'ils avaient fourni aux talibans le degré de soutien convenu, mais pas assez longtemps pour s'exposer au péril.

Tous ces combattants appliquaient tactiques, techniques et procédures (TTP) semblables. La planification importait pour tous les groupes ennemis, quelle que fût leur mission. Ils ne se contentaient pas d'aller reconnaître le terrain où ils allaient livrer bataille : ils l'étudiaient pour se familiariser avec chaque voie d'infiltration et de sortie possible, avec tous les fossés et toutes les positions de combat, avec les endroits où ils pouvaient poser des IED, etc. En cela, ils bénéficiaient de l'aide de l'histoire. De nombreux endroits où nous avons combattu étaient exactement les mêmes que ceux où ils avaient lutté pendant la guerre soviéto-afghane. En effet, certains des combattants talibans plus âgés avaient, 20 ans plus tôt, utilisé personnellement les

positions d'embuscade le long de la Route 1, entre Howz-e-Madad et Ashoqah, pour attaquer des convois des troupes soviétiques et du gouvernement afghan.



**PHOTO 2 : Des combattants talibans**

**Extraite de l'exposé d'information sur la menace fait par l'Armée américaine à l'auteur, en août 2005**

Une fois le plan dressé, l'exécution en était rapide; les combattants se rendaient de nuit à pied, en automobile et à motocyclette, jusqu'au lieu de l'embuscade ou du raid. L'occupation de l'endroit se faisait avec une discipline extrême pour que la surprise soit complète. Toutes les interventions du *Dushman* commençaient avec des tirs d'armes portatives et de RPG aussi intenses que possible. La nuit, les PKM utilisaient tout d'abord des balles traçantes pour donner une cible aux combattants munis de RPG. Autrement, pendant la planification, le *Dushman* allait reconnaître les lieux de jour et placer deux bâtons de visée devant les positions de tir; ainsi, au moment

de l'occupation, la nuit venue, les lanceurs de RPG n'avaient qu'à aligner leur tube entre les deux bâtons en le maintenant à la même hauteur que celle du bout supérieur de ces derniers pour garantir l'exactitude de la hausse. Certains talibans se sont servis d'équipement de vision nocturne et de télémètres laser. Les tirs commençaient quand les combattants entendaient le feu des PKM et recevaient un message par émetteur ICOM. Quand le *Dushman* tendait une embuscade, il aménageait toujours de multiples postes d'alerte avancée le long des axes d'approche du lieu choisi; il ne confondait jamais nos colonnes avec la circulation civile qui précédait et qui suivait nos véhicules.

Les tirs ennemis étaient intenses pendant plusieurs minutes, mais presque toujours imprécis et ils avaient peu d'effet. Si les combattants ennemis étaient plus nombreux que nous, ils essayaient de nous clouer sur place dans leurs zones de destruction, puis de nous déborder et d'attaquer nos flancs. Ils n'essayaient de se ruer en masse sur nos positions pour tuer ou capturer un Canadien, prix très convoité, que s'ils étaient certains d'avoir divisé nos forces et de les dominer en nombre. Autrement, le *Dushman* demeurait à une distance de 100 mètres ou plus et continuait à tirer dans l'espoir de faire des victimes dans nos rangs. Quand il sentait que nous allions faire entrer en jeu l'artillerie, des HA ou un AAR, il se repliait sur une autre position d'embuscade située de part et d'autre de ce qu'il croyait être notre axe de progression, et il attendait là patiemment et cessait de tirer jusqu'à ce que nous soyons de nouveau en vue. S'il continuait à combattre après le début de nos tirs d'appui, nous savions qu'il avait du mal à récupérer ses tués et blessés ou qu'il essayait de gagner du temps pour favoriser l'évacuation d'un chef supérieur ou le retrait de son argent ou de son opium. Si ces aspects n'étaient pas en jeu, le *Dushman* se retirait complètement de l'endroit, une fois que le combat l'avait épuisé.

Le *Dushman* a bien étudié nos méthodes et s'est adapté rapidement pour essayer de nous surprendre. Il observait le commencement de nos opérations (d'habitude, l'encercllement et la fouille de villages bien précis) et tentait de prévoir nos axes de progression et la vitesse de nos mouvements. L'ennemi passait souvent la journée à préparer une embuscade dans une position dont nous nous rapprocherions juste avant le crépuscule; il nous attaquait alors et nous frappait toujours de deux côtés (sinon trois) en même temps<sup>3</sup>.

Le *Dushman* essayait toujours d'utiliser des positions de tir qui comportaient des obstacles (canaux, murs, monticules pour la culture des raisins, champs de haschisch) entre lui et ses cibles, de manière à nous empêcher de nous rapprocher de lui rapidement. Cela lui faisait gagner du temps. Chaque fois que nous parvenions jusqu'à ses positions de tir, souvent en quelques minutes après la fin d'un échange de feu, nous les trouvions tout à fait vides; il n'y restait pas grand signe qu'il y avait eu un combat, sauf des douilles de cartouche et des traces de sang. Cela s'est répété tellement de fois que nous avons fini par nous y attendre; nous devions nous contenter de trouver des parties de corps humain ou des traces de sang et nous étions surpris quand nous voyions en fait des morts ou des blessés abandonnés sur place. La nécessité d'évacuer les morts était renforcée par la culture pachtoune selon laquelle il fallait enterrer les morts au plus tard à la tombée de la nuit le jour où la personne était décédée. Avant de commencer le combat, l'ennemi planifiait toujours

---

3 Vu la nature complex et dense du terrain dans le secteur de Zhari et de Panjwayi (et le long fleuve Helmand) et le fait que l'effectif de nos pelotons et de nos companies était terriblement insuffisant (le programme de congé officiels [IRD] l'avait réduit au tiers), il nous était impossible d'empêcher l'ennemi de recourir à cette tactique, à moins de masser toute la force opérationnelle dans un petit secteur, comme nous l'avions fait en juillet 2006.

la voie par laquelle il se retirerait et emporterait ses morts et blessés et il se repliait très rapidement. Des communications interceptées et des informateurs locaux nous avaient appris que l'ennemi avait des points de collecte désignés d'avance où des véhicules venaient et des aires secrètes de rassemblement des blessés et des morts, ainsi que des hôpitaux de campagne rudimentaires dans des enceintes particulières dans le Panjwayi et le Zhari. L'ennemi nous déconcertait par sa capacité de nettoyer son champ de bataille, car nous voulions voir les effets concrets de nos tirs.

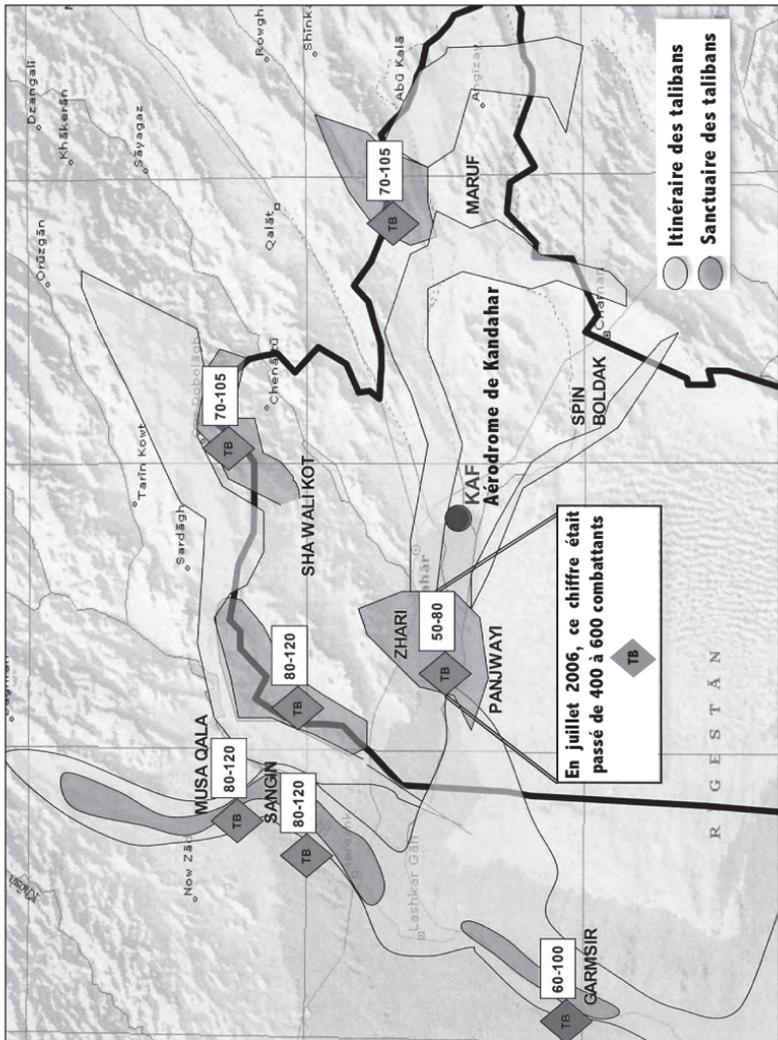
La structure de commandement de l'ennemi était assez rigide au sommet, le conseil suprême des talibans (dont quatre membres venaient du Panjwayi) assumant incontestablement la direction des choses. Sous ce niveau, les rouages politiques étaient beaucoup plus dynamiques. Plusieurs commandants de campagne supérieurs (qui pouvaient compter sur au moins 100 hommes) étaient bien établis dans leur district et exerçaient leur leadership sans qu'on le remette en question. Cependant, s'ils ne répondaient pas aux attentes du conseil suprême, celui-ci les réprimandait, et un autre chef supérieur pouvait être envoyé dans le district pour relancer les attaques contre nous. De même, les commandants subalternes qui avaient fait leurs preuves à la tête de leur groupe de cinq à 20 hommes étaient déplacés fréquemment et apportaient leur appui aux commandants locaux qui avaient manifesté la volonté de combattre et avaient eu du succès.

Les 200 combattants qui avaient affronté la FO Orion en janvier 2006 avaient triplé leur effectif en juin et ils s'étaient massés dans la zone verte du Zhari et du Panjwayi. Dans la vallée du fleuve Helmand à l'ouest, il y avait de 400 à 600 autres combattants disséminés dans une région allant du sud de Lashkar Gah vers le nord

et traversant Gereshk, Heyderabad, Sangin et Musa Qala jusqu'au barrage de Kajaki. D'autres combattants étaient venus du Pakistan en empruntant le passage de Bahram Cha, étaient entrés dans la partie sud de l'Helmand et étaient remontés vers le nord en longeant le fleuve jusqu'aux sanctuaires de Sangin ou à l'est, au Panjwayi. D'autres itinéraires les menaient dans le désert du Reg et suivaient des routes mouvantes que des véhicules légers (autos et camionnettes) pouvaient emprunter. Il n'était pas difficile de déplacer les combattants pendant cette période. La saison des récoltes donnait lieu à la migration d'une main-d'œuvre nombreuse qui allait de ferme en ferme et créait ainsi des conditions favorables à la dissimulation des combattants parmi les nombreux ouvriers agricoles en déplacement. En juillet, il était devenu évident qu'il y avait dans l'Helmand et la province de Kandahar des milliers d'insurgés et de combattants locaux.

Après des semaines de combat en mai et en juin et parce que de multiples comptes rendus d'Afghans locaux le confirmaient, nous étions convaincus que les talibans massaient des forces dans le Panjwaji en vue d'y établir une base d'opérations permanente et d'attaquer la ville de Kandahar. En mai 2006, surgit l'hypothèse d'une vraisemblable attaque « spectaculaire » de grande envergure contre la ville; si l'attaque avait lieu, elle entraînerait là un carnage et une perte irréversible de confiance dans la détermination locale, nationale et internationale à lutter. Nous avons vu comment la situation était décrite dans la presse et nous comprenions l'efficacité de la propagande talibane. Il n'était pas exclu que les talibans envisagent de susciter des effets semblables à ceux de l'Offensive du Tet déclenchée en 1968; l'objectif serait alors de briser la volonté nationale au Canada et en Europe et d'enrayer l'effort de mainmise de l'OTAN sur le sud de l'Afghanistan. Quand cette idée a été présentée aux commandants et

aux états-majors supérieurs de la Coalition, ceux-ci l'ont écartée en disant qu'elle était réactionnaire, de sorte que les districts du Zhari et du Panjwaji ont peu retenu l'attention de nos services du renseignement. Cependant, la FO Orion a continué de s'en préoccuper au premier chef.



CARTE 3 : Modèle illustrant la menace talibane – De janvier à juillet 2006



## La situation : les forces amies

L'ANA, la PNA, le gouverneur nommé par le président et les conseils provinciaux élus représentaient la contrepartie des talibans dans le pays. En 2006, il existait une grave pénurie de soldats de l'ANA dans le sud de l'Afghanistan. Ceux qui étaient en poste dans le sud avaient été jumelés aux forces spéciales (FS) de la Coalition; ils gardaient les bases d'opérations avancées (BOA) de ces dernières et en soutenaient les opérations. Les autres souffraient d'une cadence opérationnelle élevée, car ils étaient divisés en petits groupes (de 15 à 40 hommes) pour donner « un visage afghan » aux opérations de la Coalition dans tout le CR-S. En raison des changements constants et de l'ameusement de leurs effectifs, ces forces avaient beaucoup de mal à constituer autre chose que des pelotons. Pendant les opérations, ces hommes manifestaient une grande bravoure au combat; ils étaient loyaux envers ceux qui étaient disposés à souffrir à leurs côtés, ils étaient rapides, mais leurs tactiques étaient simples. Au combat, nous avons dû leur enseigner à ne pas foncer sur l'ennemi dès le premier contact et à attendre que nos VBL et notre artillerie « remportent d'abord l'échange de feu ». Chaque détachement de l'ANA comportait une équipe d'entraînement intégrée (EEI) de la Coalition, soit une dizaine d'officiers et de soldats coalisés qui vivaient avec l'unité afghane, s'entraînaient avec elle et l'administraient. Nous avions la chance d'être associés à de très bonnes EEI, les plus dignes de mention étant une équipe des forces spéciales des fusiliers marins français, très expérimentée et dotée d'une grande sagesse, et une équipe de la Réserve de l'Armée américaine commandée par le Maj Blake Settle, dont le courage physique et la compassion pour ses hommes ont suscité une grande cohésion. Nous (les Canadiens, l'ANA et les EEI) aimions travailler ensemble, et l'on voyait couramment au cours des échanges de feu des soldats portant trois uniformes distincts combattre et se déplacer côte à côte vers l'ennemi.

Afin de renforcer leur confiance, nous avons fait participer les commandants de l'ANA à notre planification et nous avons mis sur pied un poste de commandement tactique interallié du GT où les commandants et les états-majors de l'ANA et de la PNA pouvaient vivre et travailler pendant les opérations. En outre, j'ai personnellement fait trois promesses à l'ANA : nos VBL escorteraient toujours ses camionnettes fragiles chaque fois que nous mènerions des opérations ensemble; l'artillerie canadienne protégerait tous ses mouvements tactiques, et elle bénéficierait des mêmes traitements médicaux et services d'évacuation sanitaire que les Canadiens. Nous avons aussi promis à l'ANA de soutenir son système logistique fatigué, en lui donnant souvent des rations et de l'argent pour acheter des vivres frais (auprès de sources locales). En échange, l'ANA nous a promis que ses soldats iraient jusqu'à la mort pour nous, et cinq d'entre eux ont malheureusement tenu cette promesse. J'adorais travailler avec ces troupes. Je détestais le fait que la Force opérationnelle Orion n'a jamais pu bénéficier d'un partenariat permanent et officiel avec une unité particulière de l'ANA. Nous étions plutôt obligés de toujours fonctionner au cas par cas, en composant avec les changements imposés presque sans avis et avec des missions reçues à la dernière minute; tout cela compliquait inutilement la tâche aux soldats canadiens, afghans, américains et français. Très souvent, nous devions travailler sans l'ANA, et il nous était alors difficile de trouver l'ennemi, car les soldats de l'ANA savaient merveilleusement communiquer avec la population locale (qui, partout, les respectait) et cueillir des données de renseignement.

Le respect que la population locale éprouvait pour l'ANA était contraire aux sentiments qu'elle nourrissait pour la PNA. Celle-ci était certes composée d'Afghans, mais le mot « nationale » ne convenait guère pour la décrire; en outre, on ne pouvait pas

vraiment l'identifier de près ou de loin à une force de « police ». On y trouvait des groupes de combattants endurcis et loyaux aussi bien que des brutes en uniforme corrompus à l'extrême dont le seul titre de compétence était leur affiliation à un chef de district ou de province; en faisaient aussi partie des jeunes armés qui étaient parents de ces hommes et qui n'étaient ni entraînés ni bienveillants. Ils s'en prenaient souvent à des villageois, surtout à ceux de tribus différentes. Certains membres de la PNA pouvaient combattre pendant de courtes périodes, mais nous avons rapidement appris (le 14 avril, quand bon nombre d'entre eux sont morts dans des attaques stupides contre les talibans) qu'ils excellaient plutôt aux barrages routiers et aux postes de contrôle de la circulation. Il y avait une exception, celle du Capitaine Massoud, homme unique en son genre. Le Capitaine Massoud commandait la police d'intervention rapide du Gouverneur, composée en grande partie de combattants loyaux à ce dernier (il avait lui-même été au service du Gouverneur pendant 17 ans). Il était dans la trentaine avancée et il avait appartenu autrefois à l'Alliance du Nord; il parlait exceptionnellement bien l'anglais, était très intelligent et nourrissait une haine viscérale pour les talibans. Il prenait tout en note, ce qui était rare dans la culture afghane, et il pouvait organiser des tâches complexes. Je demandais toujours son appui et j'ai passé d'innombrables jours en campagne, vivant et combattant aux côtés de cet homme inspirant. Je faisais confiance à très peu d'autres agents de la PNA et j'étais fermement convaincu que certains des autres avaient joué un rôle quand mon véhicule de commandement avait été pris à partie dans des attaques suicides en juin. Je faisais preuve de circonspection quand j'échangeais des renseignements avec eux et, bien que nous informions la PNA d'avance de nos opérations, nous ne lui disions jamais exactement quand, où et comment nous nous apprêtions à lancer nos attaques. Je me suis parfois servi de la PNA dans des opérations de

déception, en communiquant à certains agents suspects de mauvaises dates et cibles, convaincu que ces renseignements seraient rapidement transmis aux talibans de l'endroit.

Photo fournie par l'auteur



**PHOTO 3 : Le Capitaine Massoud (PNA)**

**Massoud était la plus importante source de données de renseignement.**

Je respectais le gouverneur de Kandahar parce que c'était un homme solide qui avait un énorme potentiel. Il parlait l'anglais et c'était un homme intelligent qui exerçait une influence sur la famille Karzai et qui lui était loyal. Il avait été gouverneur de Ghazni auparavant, mais il s'intéressait naturellement à la sécurité nationale et il se voyait devenir prochain ministre de l'Intérieur. C'est pourquoi il était porté à négliger le travail de développement, de sorte que nous avons dû le persuader de présider aux initiatives de reconstruction et de développement. Il aurait préféré jouer au super-policier. Il n'aimait pas l'ANA, car elle ne répondait pas à ses ordres (c'était une force nationale qui relevait du ministre de la Défense), et il estimait que toute la police dans la province travaillait directement pour lui, même si, selon la Constitution, elle relevait du ministre de l'Intérieur. On l'a

à la fois loué et réprimandé pour avoir mené une charge à Sangin, en janvier, quand il y a eu là des échauffourées entre les talibans et la PNA de Helmand. Il aimait se rendre au combat en portant une arme à feu et en entraînant les médias à sa suite. C'était l'image qu'il voulait projeter : l'homme fort, le gouverneur combattant.

Le 14 avril, nous avons terni cette image à tout jamais. Une attaque ratée et une débâcle de tirs amis sur la PNA, qui avaient tué plusieurs de ses meilleurs combattants, ont rendu le gouverneur furieux. Je l'ai vu, debout avec son fusil dans la lumière pâlisante de Howz-e-Madad, après l'attaque ratée. Il a blâmé les forces de la Coalition en les accusant d'avoir mis trop de temps à arriver et d'avoir fait preuve de trop de prudence au moment d'entrer dans le combat. Il a déclaré qu'à partir de ce moment-là, il commanderait tous les combats dans la province de Kandahar. Je venais d'arriver d'un village du secteur est de Sangsar où mon équipage et moi avions trouvé et pansé personnellement un certain nombre de membres blessés de la PNA et réclamé des EVASAN vers l'aérodrome de Kandahar. Quatre d'entre nous avions utilisé tout notre matériel personnel de premiers soins (y compris sept tourniquets) pour aider ces blessés et nous avons transporté leurs corps légers et sanglants jusqu'aux hélicoptères. Un des blessés était un unijambiste bien connu, un héros autrefois moudjahidin appelé Kater Jan, avec qui j'avais parfois pris le thé; parmi les blessés, il y avait aussi son neveu de 14 ans qui se trouvait avec son oncle pour faire son entraînement au combat. J'ai été grandement troublé en voyant que le garçon portait l'uniforme de la PNA. Pendant que nous accomplissions ce travail horrible, j'en suis venu à reconstituer ce qui s'était passé ce jour-là. La colère et la tristesse m'étreignaient, car les Afghans avaient perdu de nombreux hommes tout simplement parce qu'ils n'avaient pas voulu attendre notre arrivée. Ils ne connaissaient

qu'une tactique : charger tout ce qui faisait feu sur eux, en pensant que leur courage personnel était plus puissant que les balles tirées sur eux. Ils n'avaient pas voulu nous attendre pour coordonner leur attaque avec les tirs de nos VBL et de nos éléments d'appui, et cette impatience leur a coûté cher. Le gouverneur et moi avons eu un entretien tumultueux au sujet de la complexité de la guerre moderne, de l'autorité du commandement militaire et du rôle civil des gouverneurs. Par la suite, nous avons adopté un système en vertu duquel je planifiais les opérations avec les représentants de l'ANA et de la PNA; je faisais ensuite un briefing de suivi au gouverneur, avant de commencer. Afin de nous aider tous, j'ai renforcé, dans l'enceinte du gouverneur, le centre provincial de coordination qui était un centre des opérations interalliées menées par les Canadiens, l'ANA et la PNA; c'est là qu'avait lieu la planification interalliée, et le gouverneur pouvait accéder aux officiers de liaison n'importe quand, jour et nuit. En outre, au début de chaque bataille, nous avons établi le poste de commandement interallié susmentionné qui constituait le centre officiel où l'ANA, la PNA et nos forces prenaient toutes les décisions tactiques interalliées. Le gouverneur n'y a jamais été invité.

La FO Orion a assumé la responsabilité de Kandahar et a ainsi relevé la Force opérationnelle Gun Devil de l'Armée américaine, constituée d'un bataillon mixte comprenant un quartier général d'unité d'artillerie et des sous-unités d'infanterie, de lutte antichars et d'artillerie. Bien que non conforme à la doctrine, ce groupement est devenu très efficace sous le magnifique leadership de son équipe de commandement formée du Lieutenant-colonel Bertram Ges et du Sergent-major Willey. La remise des pouvoirs s'est déroulée à merveille (nous avons notamment vécu plusieurs escarmouches avec les talibans, avant d'assumer le contrôle total de la région, le 19 février). Au cours des deux semaines suivantes, nous avons

travaillé sous le commandement de la FO Bayonet (le quartier général [QG] de la brigade américaine); c'était une organisation extrêmement efficace qui avait à sa tête un commandant remarquable en la personne du Colonel (Col) Owens. Cependant, ce guerrier voulait ardemment que les Canadiens lui montrent leur volonté et leur capacité de combattre, et à la mi-février, il n'a pas cessé de me presser avec insistance de me charger de plusieurs missions tactiques que nous n'étions pas prêts à accomplir, selon moi. Il a fallu une semaine de discussions avec le Col Owens pour qu'il comprenne l'importance stratégique de nos premières missions et à quel point il était essentiel que nos premières missions fussent couronnées de succès, tant pour la Force opérationnelle que pour le pays. J'ai alors compris que l'Armée américaine ne connaissait pas encore bien la doctrine de la guerre de coalition et sa dynamique politique.

Au début de mars, la FO Bayonet a été remplacée par la FO Aegis, le quartier général de brigade multinational dirigé par des Canadiens et comprenant surtout des officiers d'état-major canadiens, américains, britanniques et hollandais dont le rôle consistait à préparer le CR-S à passer sous la coupe de la FIAS de l'OTAN le 1<sup>er</sup> août (après avoir été sous le contrôle de la coalition dirigée par les États-Unis).



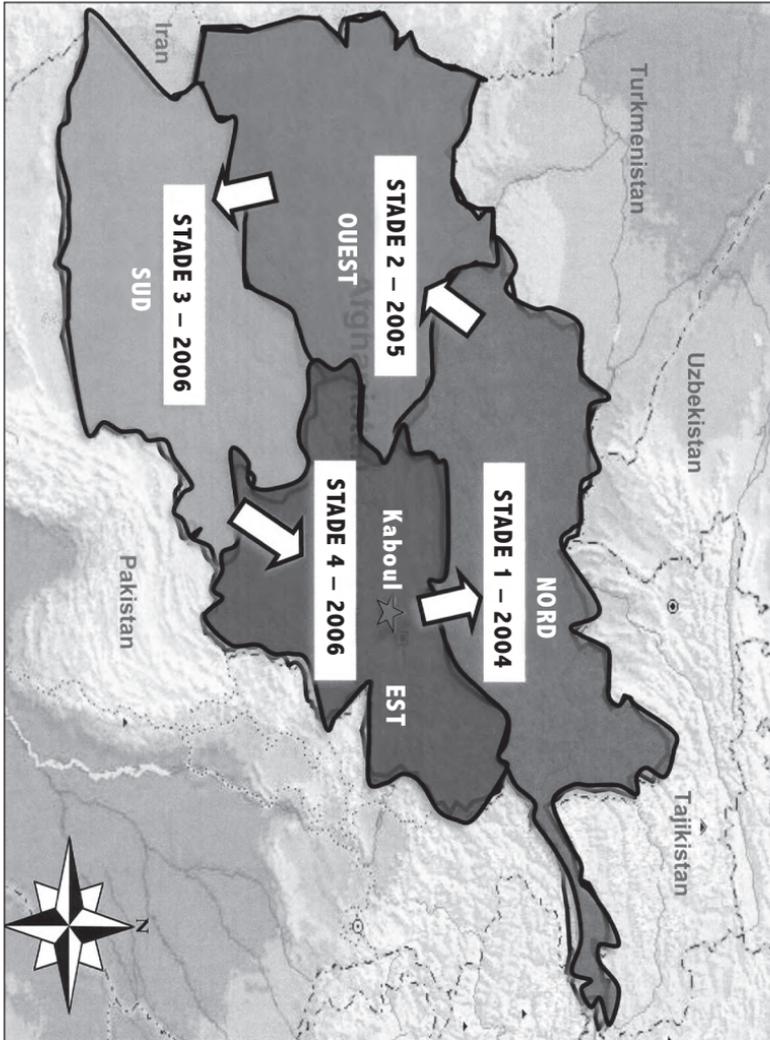
## La mission

L'énoncé de notre mission se lisait comme suit (traduction libre) :  
« La FO Orion doit aider les Afghans à établir une saine gouvernance, à instaurer un climat de sécurité et de stabilité et à reconstruire la province de Kandahar dans le cadre de l'opération *Archer* (Rotation 1), afin d'aider à renforcer la légitimité et la crédibilité du gouvernement de l'Afghanistan dans toute la République islamique d'Afghanistan, tout en contribuant à établir les conditions nécessaires au Stade 3 du plan de l'OTAN. »

Nous avons donc une mission de transition à remplir. Le Canada avait accepté de diriger le Commandement régional-Sud (CR-S) pour la période de transformation où l'on passerait du mandat de l'OEF à celui de la FIAS dirigée par l'OTAN. D'abord circonscrite à Kaboul, la FIAS avait pris en charge le nord de l'Afghanistan en 2004 (Stade 1), puis l'ouest du pays en 2005 (Stade 2). Au cours du Stade 3, elle allait assumer également le contrôle du sud de l'Afghanistan; ce serait la transition la plus difficile, étant donné le caractère volatil de la région.

Les États-Unis avaient exigé que la FIAS et l'OTAN démontrent leur capacité de combat dans la région du CR-S, avant d'en céder le contrôle à la FIAS. Cela faisait problème, car la grande majorité des pays de l'OTAN refusaient d'assumer la responsabilité de zones où des combats éclataient régulièrement, ou du moins hésitaient à le faire. Cependant, si cette condition préalable (démonstration de l'efficacité au combat) était remplie et que le Stade 3 pouvait se concrétiser, on pensait que le Stade 4 (le contrôle de l'est de l'Afghanistan par la FIAS) pourrait avoir lieu rapidement, et tout le pays serait dès lors unifié sous un seul quartier général militaire.

Aucun autre pays ne s'était porté volontaire pour exécuter la transition du Stade 3. Il était impossible que les États-Unis le fassent efficacement. Les Britanniques estimaient que des facteurs politiques intérieurs les empêchaient de prendre la tête du CR-S si tôt après avoir été perçus comme emboîtant docilement le pas en Iraq.

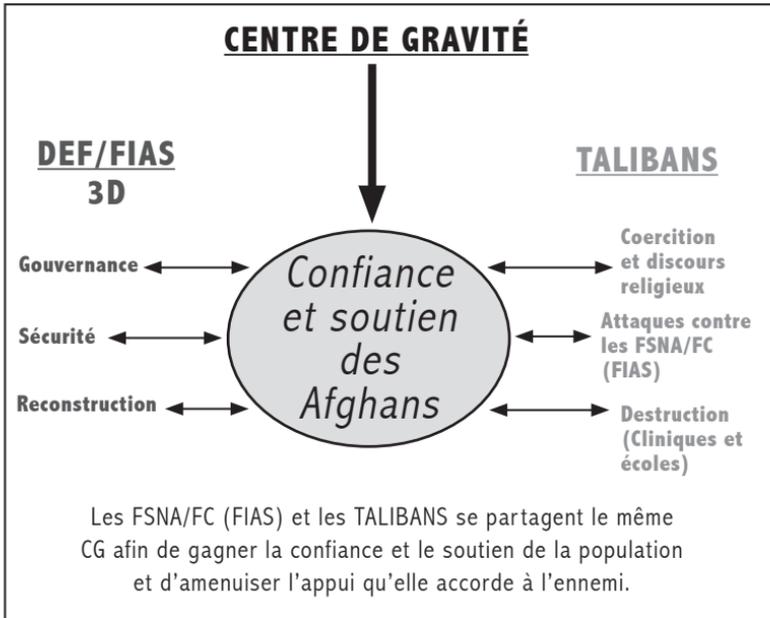


**DIAGRAMME 1 : Transition au contrôle exercé par l'OTAN**

Les Hollandais avaient refusé de participer à l'OEF. L'idée rebutait d'autres pays de l'Europe continentale. Le Canada a donc accepté d'assumer le rôle de chef, tant pour l'OEF que pour l'OTAN, à ce moment crucial. La transition passerait par un quartier général d'une brigade multinationale dirigé par le Brigadier-général (Bgén) canadien Fraser et par la FO Orion, apte au combat.

La FO Orion assumait des tâches multiples, réparties en trois grandes catégories – la gouvernance, la sécurité et la reconstruction – qui sont devenues les grands axes de nos opérations (de grandes gammes de tâches et d'objectifs interdépendants dont l'exécution contribuait à éliminer les principaux problèmes ou obstacles à notre mission). À mes yeux, le principal défi consistait à gagner et à conserver la confiance de la population (qui était en même temps assujettie à de fortes pressions de la part des talibans qui cherchaient à la rallier à leur cause). En ce sens, la lutte pour Kandahar était essentiellement un affrontement entre des volontés humaines, entre les forces loyales au gouvernement afghan et celles qui s'y opposaient, la population de la province étant coincée au milieu, sollicitée de part et d'autre et contrainte à choisir un camp. Dans la tradition afghane, la population prend parti pour le camp qui, selon elle, l'emportera. Nous devons donc paraître comme étant les vainqueurs éventuels. La confiance et le soutien de la population étaient essentiels, aussi bien aux talibans qu'à nous, pour obtenir la liberté de mouvement et d'action. Les deux camps misaient sur la même source pour mériter cette liberté et ce soutien. La population constituait un « centre de gravité » commun que les talibans et nous nous disputions. Quand on en vient à comprendre le conflit en ces termes, on peut facilement voir l'importance de la confiance. Il était essentiel d'établir des relations de confiance avec les autorités locales et avec les habitants pour faire basculer le « centre de gravité » en notre faveur. Ce modèle

est devenu fondamental pour ce qui était de comprendre la nature des opérations anti-insurrectionnelles dans la province de Kandahar. Nous avons commencé à évaluer nos interventions tactiques par rapport à la mesure dans laquelle elles renforceraient ou réduiraient la confiance. Je vois dans ce modèle une illustration du premier impératif du commandement; avec lui, nous avons clairement exprimé une mentalité anti-insurrectionnelle n'ayant rien à voir avec la guerre classique ou la lutte contre le terrorisme, deux formes de conflit qui ne font pas de la population l'objet central du combat. Dans toutes les décisions que je prendrais par la suite, il importerait que je comprenne nos interventions tactiques en fonction de cet objectif déterminant (gagner et conserver la confiance de la population locale) et que j'en mesure l'efficacité à la lumière de ce paramètre décisif. Occuper le terrain et empiler les cadavres ennemis, voilà deux objectifs qui étaient désormais dénués de sens.



**DIAGRAMME 2 : Centre de gravité**

En ce qui a trait au concept opérationnel, j'envisageais que le GT 1 PPCLI devienne un prolongement de l'ERP, de manière à pouvoir coordonner et synchroniser toutes les tâches de la FO dans un effort concerté, sous une seule chaîne de commandement. Ce contrôle centralisé s'exercerait d'une manière qui prendrait en compte les souhaits des autorités afghanes et de leurs représentants. Nous avons utilisé le centre de coordination provincial regroupant les autorités afghanes et les dirigeants de la Coalition, au palais du gouverneur, pour aider à renforcer la capacité de la police civile provinciale et des chefs de l'armée de gérer la sécurité. De même, je voulais que l'ERP soit présente dans le centre-ville pour travailler avec le personnel provincial à la coordination des efforts de reconstruction des agences internationales et aider à faire fonctionner le comité de développement provincial (CDP). Cela procurerait aux dirigeants provinciaux de puissantes organisations centralisées qui seraient à même de les aider à exercer leur autorité, tout en renforçant leur capacité de gouverner avec efficacité. Tous nos efforts viseraient à créer et à développer une zone de développement afghane (ZDA) qui comprendrait le secteur triangulaire entourant la ville de Kandahar et où seraient lancées de vastes initiatives coordonnées pour en renforcer la sécurité, la gouvernance et le développement; ainsi serait créé un « exemple éloquent » de la réussite politique, économique et sociale que d'autres districts voudraient reproduire rapidement en chassant les forces talibanes et en délaissant la culture du pavot pour passer à une économie fondée sur des cultures légitimes.

C'est dans le quartier général de la FIAS, quand le Gén Hillier commandait cette dernière en 2004, que le concept de la zone de développement afghane a pris forme. C'était le résultat d'une évaluation stratégique sur laquelle le Lieutenant-général (Lgén) Richards et son état-major se sont ensuite appuyés pour amorcer la mise en œuvre

du concept, pendant qu'il commandait la FIAS, en 2006. Le concept a été confié à un groupe d'officiers d'état-major canadiens qui l'ont développé à fond; ceux-ci étaient en poste dans divers quartiers généraux (mentionnons notamment le Lieutenant-colonel (Lcol) Paul Duff, au Quartier général du Corps de réaction rapide du Commandement allié en Europe (CAE), et le Colonel (Col) Mike Capstick, commandant de l'équipe consultative stratégique du Canada à Kaboul, en 2005 et en 2006) et ont assuré la continuité de cette méthode de lutte contre l'insurrection pendant les périodes où l'on changeait de commandant. J'ai participé personnellement à la formulation du concept initial de ZDA en 2004 et en 2005. C'était merveilleux que d'être un commandant chargé des premières étapes de la mise en application de ce concept stratégique, ce qui montrait bien à quel point le Canada faisait des progrès dans le cadre de sa mission en Afghanistan.

Le commandement de la FO Orion (GT et ERP) était centralisé et répondait aux besoins des autorités provinciales, mais l'exécution des tâches liées à la gouvernance, à la sécurité et à la reconstruction était très décentralisée. Nous envoyions des éléments des sous-unités de manœuvre dans des zones d'opérations (ZO) indépendantes où ils avaient l'occasion de travailler tous les jours avec les FSNA et avec les chefs de district pour améliorer la gouvernance, la sécurité et les conditions socio-économiques dans les principaux districts de la province. Nous nous sommes organisés pour mener des opérations décentralisées, et notre structure a évolué au point que de multiples éléments (ingénieurs, personnel médical, équipe de coopération civilo-militaire [COCIM]) pouvaient être intégrés dans un peloton. Les « groupes-pelotons » ainsi constitués sont devenus les instruments multifonctionnels mobiles de la lutte contre les insurgés.

Afin d'étayer la gouvernance de la province et des districts, les éléments de la FO devaient s'entretenir avec les chefs des villages, des districts et de la province pour les convaincre de mettre en œuvre les initiatives du gouvernement de l'Afghanistan (GdA). Je voulais que chaque groupe-peloton en patrouille s'arrête dans les villages et y tienne des « shuras » (réunions) afin d'écouter la population et d'encourager les aînés à mobiliser les chefs de district. Les patrouilles communiquaient leurs résultats aux commandants de sous-unité, qui exhortaient ensuite les chefs de district à bien faire valoir les opinions des villages auprès de leurs chefs provinciaux. Le commandant de l'ERP et moi avons encouragé le gouverneur, son personnel et le conseil provincial à écouter les revendications des chefs de district. Les patrouilles de la FO ont aussi été chargées de signaler à l'ERP les besoins des villages et des districts en matière de reconstruction et de contrôler la progression des projets de reconstruction dans les régions rurales. L'ERP a montré la voie pour ce qui était d'aider les chefs provinciaux à définir les priorités de la reconstruction et à renforcer ainsi leur capacité de gérer légitimement des projets de reconstruction. Parallèlement, des éléments de la FO devaient travailler et s'entraîner avec les FSNA dans toute la province, pour créer chez l'ANA la capacité d'exécuter des opérations indépendantes de lutte contre l'insurrection et pour renforcer celle de la PNA d'appliquer et de faire respecter la loi.

Nous étions résolus à suivre cette démarche tridimensionnelle (3D – diplomatie, défense et développement) mais deux facteurs nous ont obligés à concentrer nos efforts sur la sécurité. Tout d'abord, l'activité de l'ERP a ralenti après la mort tragique du diplomate Glynn Barry en janvier et le long examen que le MAECI et l'ACDI ont ensuite fait sur l'ERP, dont le financement a alors été interrompu pendant six mois. Ensuite, les talibans ont de plus en plus intensifié leurs

activités jusqu'en juin, moment où il est devenu évident qu'une offensive talibane généralisée avait commencé dans le sud de l'Afghanistan, offensive qui menaçait d'empêcher la réalisation du Stade 3 du plan de l'OTAN et la création de la ZDA. Nous nous sommes dès lors préoccupés de plus en plus de faire face à cette menace en exécutant une longue série d'opérations aux niveaux des sous-unités et du GT afin de repérer, de fixer et de détruire l'ennemi.

## Le concept d'opérations

### Trouver l'ennemi

Dans les scénarios d'entraînement préalable au déploiement, on a signifié aux chefs de la FO Orion qu'ils auraient accès à des renseignements qui leur permettraient d'exécuter des plans délibérés contre des objectifs bien précis, en s'exposant à des risques réduits. Les hypothèses qui fondaient cette affirmation étaient formulées à la lumière des expériences vécues par les Canadiens dans les Balkans et à Kaboul. Or, il ne s'agissait dans aucun de ces deux contextes d'une lutte anti-insurrectionnelle menée dans un vaste champ de bataille. Les hypothèses étaient vraies dans le cas d'opérations antiterroristes exécutées dans des secteurs restreints (à Kaboul, par exemple), mais non dans la situation où nous nous sommes retrouvés. La FO Orion faisait face à une toute autre réalité : les ressources RSR (renseignement, surveillance et reconnaissance) fournies par les formations supérieures étaient très limitées, et aucune ne l'était directement. Les capacités de nos propres ressources intégrées étaient très limitées également. Dans le meilleur des cas, on nous donnait des coordonnées de quadrillage délimitant un secteur où l'on soupçonnait la présence d'un chef ennemi, mais nous savions rarement de qui il s'agissait au juste et de quoi il s'agissait. Ce manque de renseignements détaillés et les capacités sommaires dont nos VBL étaient dotés rendaient impossibles la planification et l'exécution d'opérations de précision rapides et délibérées depuis l'aérodrome de Kandahar. Après plusieurs tentatives, j'ai même commencé à m'interroger sur l'objet de ces attaques. Une frappe temporaire contre un chef taliban ne faisait pas grand-chose pour nous valoir la confiance de la population locale.

En raison de la nature anti-insurrectionnelle du combat à Kandahar, il nous fallait un concept opérationnel beaucoup plus dynamique, souple et adapté aux circonstances. Nous avons donc commencé à nous déployer vers l'avant, dans des zones d'opérations de compagnie et de peloton et nous vivions parmi la population locale, malgré l'ennemi, au pied des VBL. Cela nous a rapprochés de l'ennemi de sorte que, si nous recevions des renseignements nécessitant une intervention, notre délai d'arrivée à pied d'œuvre était réduit et nous avions de meilleures chances de profiter de l'effet de surprise. Cette méthode nous donnait aussi accès à des données de renseignement d'origine locale. Comme des policiers en patrouille, nous sommes devenus conscients de l'environnement et nous avons appris à évaluer le degré de confiance des habitants et à sentir les variations de la dynamique opérationnelle.

Offerte gracieusement par le Major Steve Gallagher



**PHOTO 4 : La vie à l'extérieur du périmètre de sécurité.**

**(L'auteur monte la garde, avec café et cigarette, pendant que l'équipage dort.)**

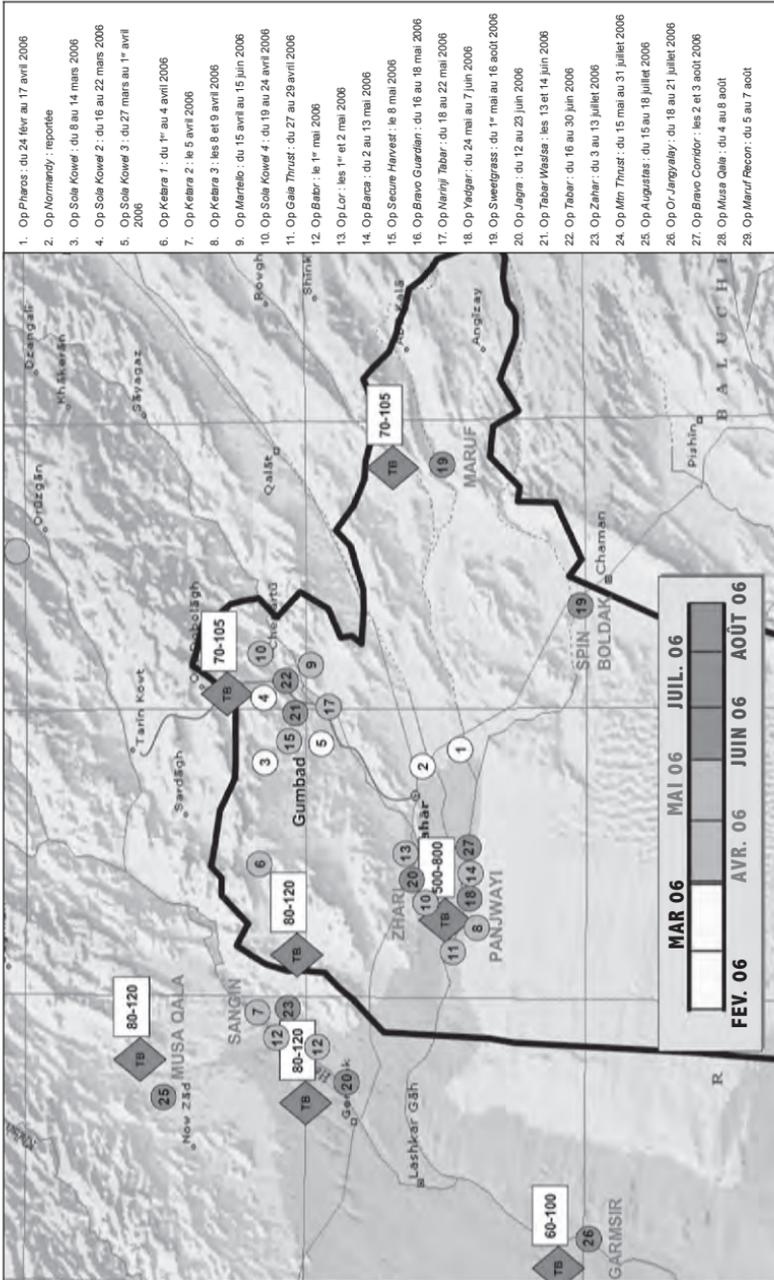
L'intuition et la confiance sont devenues des atouts essentiels dans nos efforts pour trouver les forces talibanes. Avec le temps, nous en sommes venus à connaître les sources d'information afghanes fiables (et celles qui ne l'étaient pas) et à suivre notre intuition, peu importe que les services supérieurs de renseignement en aient confirmé ou non l'authenticité. J'ai commencé à autoriser les commandants subalternes à agir (ou non) sur la foi du renseignement humain local (HUMINT) local.

Étant donné le manque de données de renseignement sur l'ennemi, la brigade a confié peu de missions précises à la FO Orion pendant les quatre premiers mois de son déploiement; il nous appartenait donc d'établir la cadence et de choisir les tâches, deux aspects qui ont en fin de compte dépendu presque entièrement de la personnalité des commandants, et c'est ici que je peux évoquer le deuxième impératif du commandement : le pouvoir de la personnalité à la guerre. Tous les chefs de la FO Orion auraient très facilement pu se cantonner dans des routines locales dans des zones relativement sûres, en suivant un programme de « patrouilles bien définies », et paraître « occupés » de la sorte; en fait, cela ne nous aurait pas permis d'accomplir grand-chose (sauf céder l'initiative et nous exposer à des attaques à l'IED). Je me suis plutôt forcé à pourchasser activement et perpétuellement l'ennemi et j'ai encouragé les commandants de compagnie à m'emboîter le pas, en comptant qu'ils le fassent; j'ai obligé tout le monde à vivre « à l'extérieur du périmètre de sécurité », à être en manœuvres constamment et à dialoguer avec la population locale. Cela était dur pour tous, surtout quand nous subissions des pertes, vu la tendance naturelle, toujours présente, à se cantonner dans la prudence et à réduire la cadence. C'était surtout dans ces circonstances que je comptais sur les commandants subalternes pour manifester un esprit combatif et

conserver l'initiative opérationnelle en passant à l'offensive. Tous ne sont pas égaux à cet égard, et l'Armée de terre doit apprendre que la vaillance et la détermination ne sont pas des qualités souhaitables chez les commandants de manœuvre, mais bien des qualités essentielles. Nous devons chercher ardemment à sélectionner les rares hommes qui ont la ténacité voulue pour conserver une résolution farouche face au danger.

En vivant à l'extérieur du périmètre de sécurité, la FO Orion a pu passer d'opération en opération pour tenter de trouver le *Dushman* : elle a ainsi exécuté 27 opérations entre mars et août.

Le GT a commencé ses opérations au début de mars, et c'est au cours de ce mois que nous avons subi nos premières pertes graves. Le 3 mars, je revenais de Shah Wali Kot quand j'ai appris, en écoutant la radio, qu'un terrible accident de la route avait emporté le Cpl James Davis et (plus tard) le Cplc Timothy Wilson. Ils avaient tenté d'éviter un véhicule afghan qui leur avait coupé le chemin dans la ville de Kandahar, et leur véhicule avait capoté. Nous avions à peine fait nos adieux à ces hommes quand mon propre véhicule a fait l'objet d'une attaque suicide à l'IED, le 4 mars; le Cplc Mike Loewen, chef d'équipage de relève, a alors été blessé gravement. La réaction de l'équipage a été magnifique. L'attaque avait eu lieu à sept kilomètres de l'aérodrome de Kandahar, et le Cplc Loewen a reçu les premiers soins et a été placé dans un véhicule Bison pour être ramené à l'aérodrome. Cependant, le Bison a pris feu en route, et il a fallu extirper sans cérémonie le Cplc Loewen par la trappe supérieure du Bison et l'installer sur le toit d'un G-Wagon en vue de le transporter ainsi jusqu'à l'hôpital; des soldats l'ont retenu de chaque côté tandis que le G-Wagon filait aussi vite que possible, de manière que Loewen pût arriver au bloc opératoire à temps pour qu'on sauve



CARTE 4 : Résumé des opérations

son bras blessé. Le lendemain, à Shah Wali Kot, le Capt Trevor Greene a été gravement blessé pendant un attentat à la hache, au cours d'une *shura* de village bien ordinaire (et, en apparence, sans danger). C'était un superbe officier de la COCIM qui cherchait toujours à aider la population de cette région éloignée. J'étais à l'hôpital quand on a apporté son corps sanglant à bord d'un hélicoptère de l'Armée américaine et j'ai alors dû durcir mes sentiments à la suite de cette attaque brutale et sans précédent. Nous commençons à avoir des contacts avec l'ennemi le long de la route 4, entre l'aérodrome et la ville de Kandahar, où il tendait ses embuscades, et à Shah Wahi Kot, où nous avons occupé la maison du peloton Gumbad. Ces premières pertes ont endurci notre âme, mais elles ont aussi accru notre confiance dans les capacités de nos véhicules et dans le système d'évacuation des blessés.

Le système d'évacuation des blessés, les ressources médicales de la Force opérationnelle (60 magnifiques auxiliaires médicaux dans la cie SSS), les aéronefs d'EVASAN des FO Storm et Nighthawk, l'hôpital de rôle 3 de classe mondiale installé à l'aérodrome de Kandahar, les vols d'EVASAN sans pareil assurés à bord de C17 entre cet aérodrome et le Centre médical régional de Landstuhl (Allemagne) et les remarquables voies d'EVASAN canadiennes à destination de notre pays procuraient au soldat de la FO Orion le meilleur système de soutien médical jamais mis sur pied pour une opération de combat. À titre de commandant, j'ai pris le temps de me familiariser à fond avec chaque composante de ce système, de présenter des comptes rendus de situation médicale sur nos blessés évacués vers l'aérodrome de Kandahar et l'Allemagne et de renseigner tous les commandants sur les processus d'EVASAN, de sorte qu'au moment d'y recourir pour la première fois, nous l'avons fait avec assurance. Un commandant ne doit jamais sous-estimer l'effet

positif qu'a sur les soldats le fait de connaître le système d'EVASAN. Les soldats blessés au combat ne veulent pas laisser leurs camarades et partir pour l'inconnu. Les soldats qui voient leurs compagnons disparaître du champ de bataille aspirent à avoir des nouvelles sur leur état de santé. Il incombe au commandement de faire prévaloir le savoir sur la peur et de tenir tout le monde informé. Dans mon cas, j'ai essayé d'amener les soldats à voir dans les aéronefs d'EVASAN, dans l'hôpital de rôle 3 et dans celui de Landstuhl des prolongements directs de la FO Orion et non des intervenants indifférents « quelconques ».

Au début de mars, la compagnie B et le peloton de reconnaissance se sont concentrés sur la menace existant le long de la route 4, tandis que les compagnies A et C ont mis l'accent sur les districts de Shah Wali Kot et de Miya Nishin. C'étaient des régions vitales. La route 4 assurait une liaison clé entre l'ERP et l'aérodrome de Kandahar. Les districts de Shah Wali Kot et de Miya Nishin chevauchaient la toute nouvelle route reliant Kandahar à Tarin Kot, qui devait aussi assurer un lien vital aux forces hollandaises dont l'arrivée était prévue en juin et juillet dans la province d'Ourozgan. Afin de pacifier ce secteur, nous avons poursuivi l'occupation de la « forteresse » de Gumbad dans la pittoresque vallée de Gumbad, à environ huit kilomètres à l'ouest du chemin de Tarin Kot. La FO Gun Devil avait établi ce poste et constaté qu'il avait considérablement perturbé l'activité des talibans dans le secteur. Il était situé au milieu d'une série de villages que les talibans avaient utilisés comme aires de transit et, périodiquement, pour y concentrer des forces. Une partie de la population favorisait les talibans, et le reste ne pouvait offrir aucune résistance. En mars 2005, les soldats de la FO Gun Devil avaient observé des groupes de 40 à 60 talibans armés en train de marcher en plein jour dans ce secteur et d'exercer des pressions sur

la population locale; ils s'y sentaient en sécurité grâce à la protection que leur procurait l'isolement de ce district montagneux. La FO Gun Devil a combattu avec ardeur pour changer les choses de sorte que, quand nous avons pris la relève en février 2006, les talibans ne pouvaient plus circuler impunément le jour. Ils ont dès lors eu recours à des opérations cachées : les mouvements de groupe n'ont eu lieu qu'une fois la nuit tombée, et leur principal moyen de contrainte a été l'envoi de lettres de nuit; le jour, seuls des individus non armés circulaient (sauf dans les lointaines montagnes de Miya Nishin, où le peloton de reconnaissance se heurtait parfois à de petits groupes armés, le jour).

Afin de nuire à notre présence continue dans le nord, les talibans ont employé des IED le long des quelques pistes qui nous donnaient accès à Gumbad. Pour faire échec à cette tactique, tous les pelotons de la compagnie A ont exécuté des patrouilles agressives et, à trois occasions, ils ont pu enrayer des attaques aux IED en capturant et en blessant plusieurs membres de la cellule posant ces engins. La compagnie A a aussi mené de multiples opérations pour encercler et fouiller les enceintes de chefs talibans connus; une fois, elle a exécuté à pied une patrouille nocturne de 28 kilomètres pour essayer de capturer un commandant taliban de rang supérieur, mais sa tentative a échoué de peu. Pendant tout le mois de février et jusqu'en avril et mai, l'ennemi a menacé plusieurs fois d'attaquer la forteresse de Gumbad, mais il n'a fait qu'une seule tentative en ce sens : une petite attaque à la RPG qui a déclenché des tirs et des manœuvres d'envergure de la part du 2<sup>e</sup> peloton. Cela s'est produit au début de février, soit en même temps, par coïncidence, qu'un exercice canado-américain de tir d'artillerie exécuté à peine 10 kilomètres plus loin. Le Lcol Bert Ges et moi avons pu transformer les tirs d'exercice en une mission de tir interalliée à l'appui du 2<sup>e</sup> peloton.

Nos sources de renseignement ont révélé que les mesures prises alors par le 2<sup>e</sup> peloton (sous le commandement du Capt John Croucher) et l'attitude agressive adoptée par la suite par la compagnie A ont déséquilibré physiquement et moralement l'ennemi qui a été incapable de concentrer ses forces pour attaquer Gumbad<sup>4</sup>.

Nous sommes restés dans la forteresse de Gumbad en espérant naïvement voir à l'achèvement d'un immeuble gouvernemental de sous-district à Gumbad destiné aux autorités du district et à la PNA. La construction en soi avançait bien grâce à nos opérations de sécurité continues, mais dans nos négociations avec le gouvernement et la PNA, nous ne réussissions aucunement à trouver des agents assez braves pour s'engager à venir vivre et travailler à Gumbad. Malgré cette hésitation, plus la compagnie A restait à Gumbad, plus elle contribuait à gagner la confiance de la population locale. De plus en plus de renseignements nous étaient communiqués sur les mouvements et les intentions des talibans. De plus en plus de projets de reconstruction démarraient à l'échelle locale.

Cependant, c'était là un effort insoutenable. La forteresse de Gumbad était située au bout d'un trajet de cinq heures à travers un désert lointain et un terrain montagneux. Il était très difficile et dangereux d'acheminer personnel et approvisionnements jusqu'à Gumbad. Nous devions assurer la rotation du personnel tous les 14 à 20 jours, mais en raison des exigences du ravitaillement et de

---

4 En fait, en mars, j'ai reçu, une fois, l'essentiel d'une conversation entre deux chefs talibans. Le chef de grade supérieur réprimandait son subalterne parce ce qu'il ne nous attaquait pas. : « Où sont-ils? Dans quels villages? » - « Dans tous les villages! » - « À quelle fréquence? » - « Tous les jours. » - « Qu'en est-il des montagnes? » - « Oui, ils sont dans les montagnes aussi ... Je peux les voir sur un sommet devant moi, maintenant! », a conclu le subalterne frustré.

la nécessité de ramener les soldats partant en congé (IRD), nous devions faire le parcours jusqu'à Gumbad plusieurs fois par semaine. On nous a refusé l'utilisation d'un hélicoptère pour exécuter le ravitaillement et les rotations du personnel, ce qui ne laissait qu'une seule solution : la route. Cela nous a coûté cher. Dix des nôtres ont été gravement blessés (le Cplc Demopoulos, le Sgt Charette, le Cpl Hand, le Capt John Croucher, le Cpl Barker, le Cpl Williams, le Cpl Lindsey, le Cpl Levesque, le Capt Larose et le Cpl Elrick), et des attaques aux IED ont détruit cinq de nos véhicules; en outre, le 22 avril, quatre de nos valeureux soldats ont été tués quand leur G-Wagon est passé sur une quadruple pile de mines antichars (le Cpl Matthew Dinning, le Bombardier (Bdr) Myles Mansell, le Cpl Randy Payne et le Lt William Turner). L'évaluation de ces pertes par rapport à nos gains opérationnels ne fut pas une tâche facile. En fait, elle m'a fait passer des nuits blanches.

Même si nous ne pouvions conserver Gumbad sans l'appui d'hélicoptères, nous étions résolus à ne pas abandonner Shah Wali Kot. Par conséquent, très tôt au cours du déploiement, j'ai décidé de délaisser la lointaine vallée de Gumbad pour aller assurer une présence permanente près de la nouvelle route asphaltée de Tarin Kot. L'établissement d'une base à cet endroit nous a procuré l'avantage de pouvoir assurer le réapprovisionnement assez facilement en empruntant une route revêtue (ce qui atténuait la menace des IED), tout en assurant une sécurité accrue aux éventuels déplacements des forces hollandaises sur la seule artère reliant l'aérodrome de Kandahar à leur nouvelle base à Tarin Kot. Cette décision a aussi renforcé la confiance de la population locale qui pouvait voir les avantages socio- économiques évidents allant de pair avec la route, mais qui subissait encore l'influence des talibans. Cette base allait couper un corridor que les talibans empruntaient depuis toujours

pour exécuter leurs mouvements; c'était une bande montagneuse de dix kilomètres de largeur qui s'étirait d'est en ouest et que la route de Tarin Kot divisait en deux. Au milieu de ce corridor était situé le village d'Elbak, dont on connaissait depuis longtemps les affinités pour les talibans et qui abritait plusieurs de leurs principaux chefs. Nous avons décidé de construire la BOA sur les collines dominant Elbak, afin de perturber les mouvements talibans tout en bénéficiant de tous ces autres effets. Nous avons entrepris la construction en avril et, en juin, nous avons inauguré la grande et imposante BOA Martello. Cela a eu un effet marqué sur les Talibans qui, du coup, ont été privés d'un sanctuaire et d'un axe de déplacement sur lesquels ils comptaient depuis toujours. Leur incapacité d'arrêter les travaux de construction a suscité des querelles entre leurs chefs : en effet, plusieurs des chefs supérieurs ordonnaient sans cesse des attaques futiles contre la BOA, mais les commandants subalternes (qui étaient censés les exécuter) refusaient de bouger. Entre-temps, le renforcement de la sécurité dû à la BOA Martello a permis aux Hollandais de s'installer à Ourozgan sans subir aucune perte humaine, ce qui a largement contribué à la réalisation du Stade 3 du plan de l'OTAN, qui reposait sur l'occupation de bases dans les provinces d'Helmand et d'Ourozgan par des forces britanniques et hollandaises. En outre, la confiance a grandi parmi la population locale. Des marchés ont commencé à apparaître dans les villages, le long de la route, et les possibilités d'emploi se sont multipliées. Avec l'arrivée des services d'autobus et de taxi, les habitants ont peu à peu eu accès à des soins de santé pour la première fois, et l'on a pu envisager d'envoyer les enfants à l'école. Les talibans n'avaient pas abandonné cette partie de Shah Wali Kot et de Miya Nishin, mais ils prenaient bien garde de ne pas inciter la population à choisir entre eux et nous; ainsi, leur activité a beaucoup diminué, et leur influence a stagné.

Afin de nous assurer que l'ennemi ne s'emparerait pas de l'initiative et (avec l'arrivée du beau temps) qu'il ne masserait pas de forces contre nous, nous avons exécuté des manœuvres d'envergure dans le nord de la province de Kandahar. Nous avons d'abord lancé l'opération *Sola Kōwel* (qui signifie « apaiseur ») au cours de laquelle sept pelotons ont fait des manœuvres dans tout le réseau de Gumbad et de la vallée de Kundulen afin d'atteindre tous les villages et d'y introduire les notions de gouvernance renforcée et de reconstruction, tout en faisant la démonstration de notre force. Ces multiples mouvements de groupes-compagnies dans toute la région et les dizaines de *shuras* qui ont été organisées nous ont aidés à acquérir de bonnes connaissances sur le terrain et sur la démographie. Pendant toute l'opération qui a duré deux semaines, on nous transmettait souvent des données de renseignement sur des attaques ennemies imminentes dont l'importance grandissait sans cesse. Au cours d'une seule nuit à Gumbad, on m'a réveillé trois fois pour me dire que l'ennemi massait des troupes dans les montagnes au-dessus de nous, en se servant de réseaux de cavernes et en y préparant ses attaques tout d'abord avec 300 combattants, puis avec 500 et enfin avec 700. Le lendemain matin, j'ai donné l'ordre à six pelotons de se rendre à pied dans les montagnes dominant Gumbad, dans ce que nous appelions « le nombril », pour effectuer une reconnaissance détaillée de tous les sommets et de toutes les vallées et pour chercher les forces ennemies en train, disait-on, de se masser là. Nous avons entrepris l'ascension des montagnes le lendemain matin et avons passé 48 heures à fouiller les rochers et à chercher des cavernes. Nous n'en avons trouvé aucune. Il y avait dans « le nombril » plusieurs abris de grosses pierres et des karizs (canaux d'irrigation souterrains) où des groupes de talibans auraient pu se cacher brièvement, mais non vivre. Ces endroits n'étaient pas utilisés. Les habitants de l'endroit ne savaient rien au sujet de forces talibanes en train de se masser dans

les montagnes. Nous sommes donc retournés à nos véhicules en nous sentant plus en sécurité du fait que les rapports étaient faux. Nous étions plutôt convaincus que les combattants talibans vivaient et se déplaçaient dans les villages avec l'appui de sympathisants et qu'ils ne se cachaient pas dans les cavernes. Nous en sommes alors venus à constater que la dynamique était toujours la même. Un groupe de cinq à dix combattants arrivait dans un village pour séjourner chez un parent ou un ami. On ordonnait aux villageois de les nourrir. Leur présence servait à intimider la population locale qui n'essaierait pas ainsi de lutter contre eux ou de les affronter de peur de faire l'objet d'un châtement sévère. Nous n'avons trouvé que peu de villages dont les habitants étaient prêts à s'opposer aux talibans qui cherchaient à vivre parmi eux. C'étaient des endroits où n'existait aucune affiliation tribale avec des chefs talibans et où des chefs forts et des hommes armés constituaient un contrepoids armé éventuel à l'intrusion talibane. Le *Dushman* évitait ces villages. Cette opération nous a aussi appris que nous devions masser un nombre considérable de soldats pour encercler et fouiller convenablement un village afghan. Il ne suffisait pas de rassembler une compagnie de deux petits pelotons et quelques membres de l'ANA. Nous avons plutôt commencé à planifier et à exécuter des opérations en vertu desquelles deux ou trois forces de manœuvre se déplaçaient sous le couvert de la nuit pour s'approcher d'un village depuis des directions différentes afin de couper ainsi les voies de fuite. À l'aube, nous entrions dans le village et, en appliquant la méthode douce (nous cognions à la porte des gens en leur demandant poliment la permission de fouiller leur maison), nous tentions d'identifier les combattants talibans qui se cachaient parmi la population. Les habitants fournissaient rarement ce renseignement si des talibans ou leurs sympathisants étaient à portée de voix. Nous avons souvent constaté que les fermiers isolés dans les champs parlaient plus volontiers, tout

comme les enfants qui étaient tout à fait disposés à fournir à nos collègues de l'ANA tous les renseignements qu'ils demandaient.

Nos manœuvres à Sola Kowel ont montré à l'ennemi l'incroyable agilité de la FO Orion. Nos véhicules s'étaient introduits dans les villages les plus reculés, notre artillerie pouvait toucher n'importe quel district du nord de la province de Kandahar, et nos soldats pouvaient quitter les véhicules et gravir les montagnes à n'importe quelle altitude, sans restriction. À maintes reprises, l'artillerie a fait la démonstration de sa force en exécutant des tirs. Nous avons fait la même chose avec les VBL, qui ont fait feu de leur canon de 25 mm à flanc de montagne et exécuté ainsi des tirs plongeants sur les sommets, depuis des distances de quatre kilomètres. Pendant toutes ces démonstrations, nous écoutions continuellement les conversations ennemies interceptées et nous diffusions nos propres messages de nature psychologique, parfois en exhortant le *Dushman* au défi de venir se battre, en faisant preuve d'un bravado viril et en lançant des défis personnels (en nommant le chef taliban) pour susciter des réactions. Cela rendait les talibans furieux et multipliait leurs communications. Nos sources de renseignement nous ont informés que ces démonstrations de force, pendant les opérations offensives agressives, avaient complètement perturbé les plans talibans dans Shah Wali Kot. Par la suite, nous avons répété les manœuvres de ce genre dans le cadre des opérations *Jagra* et *Tabar* dans les districts de Khakrez et de Miya Nishin. Nous avons alors utilisé une combinaison efficace : manœuvres avec les VBL, patrouilles à pied dans les montagnes, insertion de troupes avec des hélicoptères, tirs d'artillerie et convois de soutien pour montrer à l'ennemi notre puissance de combat considérable. Chaque fois que nous amorcions ces opérations, nos mouvements suscitaient chez l'ennemi un échange intense de communications montrant qu'il était perplexe quant à

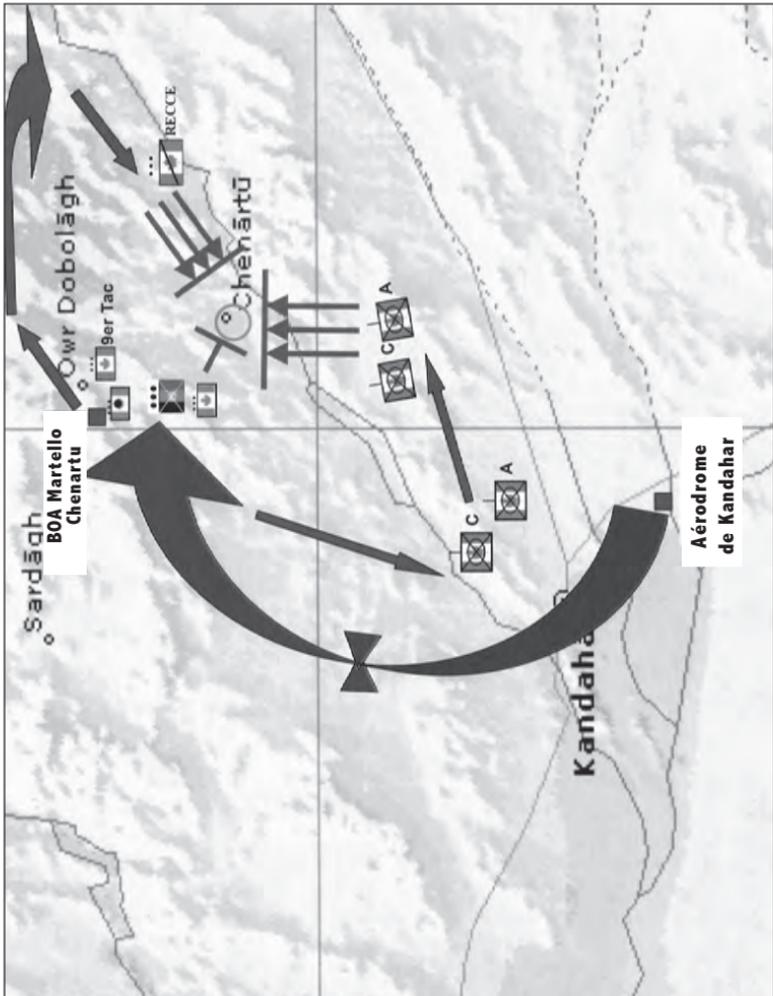
nos intentions, que notre puissance le rendait nerveux et qu'il était furieux de voir que nous réussissions à contrecarrer ses propres plans.

Nous avons fait une excellente démonstration de nos capacités lors d'une opération menée le 24 juin dans le village de Chenartu, dans le district de Miya Nishin. Des opérations spéciales contre Chenartu avaient échoué antérieurement, et un hélicoptère avait été perdu au cours de l'une d'elles. Notre opération a commencé quand le peloton de reconnaissance a exécuté une infiltration de loin (il a d'abord prétendu faire une patrouille dans le nord-est de Miya Nishin, puis, la nuit venue, il a rebroussé chemin pour s'approcher de Chenartu depuis le nord-est en empruntant de petites routes de montagne éloignées praticables seulement pour les VULR. Simultanément, cette nuit-là, deux compagnies de VBL et des sapeurs se sont infiltrés (tous feux éteints) pour bloquer la sortie de Chenartu au sud. Quand les compagnies de reconnaissance et de VBL ont été en position, nous avons scellé les axes de fuite au nord et à l'ouest en y insérant deux pelotons (y compris des mortiers et des membres de l'ANA) par hélicoptère à l'aube. Une batterie nous a fourni un appui-feu depuis une distance de 20 kilomètres. Un TUAV m'a procuré des détails sur les mouvements éventuels de l'ennemi pendant nos manœuvres d'infiltration. Notre troupe de surveillance a protégé les lignes de communications (L de C) des compagnies de VBL. L'ennemi a décidé de ne pas nous prendre à partie et il n'a jamais révélé la présence d'armes, mais nous avons terminé l'encercllement et les fouilles rapidement sans entrer en contact avec lui. À mes yeux, cette opération s'est distinguée des autres par la façon dont elle a montré la superbe gamme de capacités et la formidable agilité de la FO Orion. Ce fut une opération modèle à multiples facettes qui a fait voir l'incroyable agilité de la FO Orion et sa grande capacité d'adaptation. Aucune unité britannique ou américaine ne pouvait

à elle seule aligner une force légère aéromobile, une force de véhicules de patrouille et une force de VBL intégrées en un tout cohérent pour exercer un effet combiné sur le même objectif. Nous avons fait preuve d'une magnifique souplesse dans la planification et l'exécution des opérations avec cette gamme d'atouts. Je crois fermement que chaque force opérationnelle canadienne déployée dans l'avenir devrait disposer des mêmes moyens. Chaque bataillon d'infanterie canadien de garnison devrait posséder ce qui suit : deux compagnies de VBL (les équipages des VBL étant entraînés et gérés par la compagnie d'appui tactique); trois compagnies de carabiniers capables de se déplacer à bord de VBL, d'hélicoptères ou à pied; un grand peloton de reconnaissance muni de véhicules de patrouille légers et de mortiers. Voilà les éléments que nous avons utilisés avec un énorme succès en juin, juillet et août, et c'est là un exemple de solution efficace!

Les opérations n'ont donné lieu qu'à de petits accrochages, mais elles ont grandement contribué à créer les conditions voulues pour faire progresser l'établissement de la BOA Martello, à produire des changements le long de la route de Tarin Kot et à procurer aux forces hollandaises la sécurité dont elles avaient besoin pour s'établir à Ourozgan sans subir de revers. Ces opérations, conjuguées à la présence et au travail continu de la compagnie A dans les districts de Shah Wali Kot et de Miya Nishin, ont beaucoup aidé à créer les conditions favorables à la réalisation du Stade 3 du plan de l'OTAN.

Certains pourraient affirmer que les effets de ces opérations étaient ambigus et de courte durée; pareille critique serait sans doute vraie si nous menions une guerre conventionnelle en vue de gagner du terrain, ou une lutte antiterroriste pour tuer des criminels. Cependant, nous étions engagés dans un conflit d'un autre genre.



**CARTE 5 : Chenartu**

Les effets que nous avons produits ont été beaucoup plus profonds que nous ne pouvions le savoir à ce moment-là. Avec leurs activités dans ces districts du nord de la province de Kandahar, les Canadiens ont ravi l'initiative à l'ennemi et lui ont montré la puissance de leur force de combat et à quel point il était futile d'essayer de s'opposer à eux en terrain montagneux. L'effet ainsi produit n'est pas

passé inaperçu aux yeux de la population locale. Elle respectait notre puissance, mais aussi notre discipline et notre compassion. Quand nous entrions dans les villages en colonnes blindées, vêtus de nos uniformes à l'allure futuriste, les habitants avaient peur. Quand nous enlevions nos casques pour nous asseoir, prendre le thé et parler de gouvernance et de reconstruction, ils étaient surpris. Quand nous sommes restés des semaines à la périphérie de leur village, sans jamais leur faire aucun mal, ils ont été reconnaissants. Nous étions propres et disciplinés et, quand nous subissions des pertes, nous ne céditions pas à des impulsions extrêmes. Les villageois, qui avaient été victimisés pendant trois décennies par des brutes barbues (miliciens, PNA et talibans), en sont venus à respecter notre professionnalisme.

### **Trouver l'ennemi – Opération Ketara : Démontrer la portée opérationnelle**

En mars 2006, le 7<sup>e</sup> peloton de la compagnie C (I/A 31) a assumé le rôle de force de réaction rapide (FRR) du CR-S. Cette dernière était commandée par le Capt Graham Smith (le commandant de ma compagnie de commandement) qui disposait d'un petit élément C2 (CACOI, spécialistes des communications et personnel médical) chargé de coordonner l'appui-feu, le réapprovisionnement, l'évacuation des morts et des blessés et les communications, tandis que le 7<sup>e</sup> peloton, commandé par le Capt Hugh Atwell, livrerait les combats rapprochés. Cette FRR avait subi un entraînement poussé et s'était exercée plusieurs fois à se déployer dans la zone relevant du CR-S. Vers la fin de l'après-midi du 28 mars, elle avait reçu l'ordre de se déployer dans la BOA Wolf, juste au sud de Sangin, sur un haut plateau dominant la rive est du fleuve Helmand, entre le barrage de Kajakis et la ville de Gereshk. Quatre jours auparavant, l'équipe A des Forces spéciales américaines installée à la BOA Wolf avait

tenté d'attaquer l'enceinte d'un commandant taliban en vue, mais elle avait été matraquée par des dizaines de combattants talibans; tout comme l'ANA, elle avait eu des morts dans ses rangs. L'équipe avait réussi à se sortir du pétrin en recourant en masse à des munitions interarmes d'attaque directe (JDAM) et elle avait depuis tenu le coup dans la BOA Wolf. Le *Dushman* a alors planifié de déclencher une attaque générale contre la BOA, et nos renseignements indiquaient que cela se produirait vers la fin de mars. Des troupes de l'ANA avaient été envoyées en renfort à la BOA le 28 mars, mais au cours d'une embuscade en cours de route, elles avaient subi de lourdes pertes (huit morts et de nombreux blessés) avant de parvenir en clopinant à la BOA. Afin de prévenir une attaque talibane d'envergure, nous avons inséré le 7<sup>e</sup> peloton (I/A 31) par hélicoptère dans la BOA, après la tombée de la nuit.

À 3 h le lendemain matin, on m'a appris que la BOA Wolf avait été attaquée et qu'un Canadien avait été tué au combat et que trois autres avaient été blessés et étaient en route pour l'hôpital. Je me suis rendu au Centre des opérations tactiques (COT) et au PC de brigade, puis à l'hôpital, pour assister au déchargement de nos blessés. Les deux blessés graves, à savoir l'Adj Brodeur et le Cpl Wanvig, étaient transportés sur des civières et accompagnés par deux des sbires les plus féroces que j'aie jamais vus : deux ambulanciers paramédicaux de combat des forces américaines qui appartenaient, je crois, à leur force Delta. Ces hommes étaient des mastodontes au visage buriné, à la barbe en broussaille et aux cheveux longs et hirsutes qui me rappelaient ZZ-Top. D'après l'équipement qu'ils portaient et leur comportement professionnel, je pouvais voir qu'ils n'en étaient pas à leur première expérience. Je les ai remerciés d'avoir ramené mes soldats, et ils m'ont répondu qu'ils étaient fiers de la conduite des Canadiens.

Tandis qu'on amenait les deux civières dans la salle de l'hôpital, une silhouette seule a émergé de l'obscurité et a marché depuis l'hélicoptère en transportant des armes et un fourniment supplémentaires. C'était le Cpl Lynch, un soldat tranquille et calme avec qui je n'avais parlé qu'une fois auparavant. En le voyant, j'ai supposé qu'on l'avait envoyé pour accompagner les blessés placés sur les civières. Ce n'est que quand il s'est assis dans la salle de triage et qu'il s'est mis à retirer un pansement fixé à sa jambe que j'ai compris qu'il avait été blessé lui aussi. Il a ricané en haussant les épaules : c'était une éraflure de balle, et il s'est dit entièrement satisfait du pansement israélien qu'il avait appliqué. J'ai été très impressionné par son flegme et son désir de retourner immédiatement auprès de son peloton. En outre, j'ai été extrêmement reconnaissant de l'équipement médical que nous avons reçu au moment du déploiement : le pansement israélien, le garrot à une main (CAT) et la solution Quickclot (zéolithes). Ces articles, ajoutés au superbe personnel médical de notre compagnie de soutien des services de santé, à la présence indéfectible d'un hélicoptère américain d'EVASAN et à notre hôpital de rôle 3 de classe mondiale, ont sauvé de nombreuses vies et prévenu bien des amputations.

Le matin du 29 mars, je m'étais entretenu avec le PC de la brigade et j'avais exprimé mon désir de laisser le 7<sup>e</sup> peloton (I/A 31) à la BOA Wolf jusqu'à ce que la situation s'améliore; nous avons ensuite commencé à planifier le renfort de la base au moyen de VBL. Les précisions sur ce qui s'était passé la nuit précédente ont commencé à me parvenir. Après leur insertion, les commandants américain et canadien avaient eu très peu de temps pour coordonner les rôles et les responsabilités, ayant tôt fait de constater que de nombreux talibans (peut-être plus d'une centaine) encerclaient la BOA. Le 7<sup>e</sup> peloton (I/A 31) a commencé à renforcer des secteurs du périmètre et il a préparé une réserve qui se déplacerait vers les endroits menacés

à l'intérieur du périmètre. L'ennemi a alors déclenché des tirs furieux avec des mortiers, des RPG, des PKM et des AK depuis des dizaines de positions individuelles installées au nord et au nord-ouest de la BOA. Le 7<sup>e</sup> peloton a envoyé le groupe de réserve renforcer une position du périmètre dans le secteur nord de la base. Dans l'obscurité et la poussière, le bruit et la confusion, ce groupe de Canadiens a essayé des tirs intenses d'armes portatives qui ont tué le Sdt Robert Costall et blessé trois de ses compagnons. Le commandant du groupe a réussi à organiser les secours médicaux sous la direction du Major (Maj) Barry Ellis, médecin; les Capt Smith et Atwell ont assumé le contrôle intégral et ils ont réussi à ramener les blessés jusqu'au périmètre intérieur et à l'hélicoptère. Entre-temps, le reste de la garnison a continué à lutter contre l'ennemi. L'étape décisive de ce combat défensif a eu lieu quand l'Adj Cyr, chargé du CACOI (Canada), a coordonné une frappe avec des JDAM contre une enceinte abritant 30 talibans qui ont tous été tués; les autres, constatant qu'ils ne pouvaient gagner cette bataille, ont battu en retraite à l'aube.

Le lendemain, nos forces ont amélioré les défenses de la BOA et planifié le renfort assuré par les VBL. Cependant, un fait inquiétant s'est produit qui me trouble encore à ce jour. Il est devenu évident que nos pertes humaines avaient peut-être été causées par des tirs amis venus d'une position occupée par les Américains et l'ANA. Je n'ai jamais été informé qu'une enquête officielle sur cet incident s'était amorcée le jour même, mais j'étais conscient de la possibilité. Un hélicoptère a été envoyé à la BOA Wolf, depuis Kandahar, avec à son bord un colonel de l'Armée américaine et un aumônier (qui s'est rendu dans la BOA pour prodiguer un soutien pastoral aux troupes américaines et honorer la mémoire d'un de leurs soldats qui avait été tué). Je n'ai pas été informé de l'arrivée de cet hélicoptère et je n'ai pas été invité à rendre visite aux soldats accablés du 7<sup>e</sup> peloton

(I/A 31). On a plutôt envoyé un sous-officier de la police militaire canadienne qui a commencé l'enquête. Nos soldats ont vu le colonel et l'aumônier américains offrir leadership et soutien moral à leurs troupes pendant que le représentant canadien informait ces soldats épuisés et affligés que leurs pertes humaines avaient peut-être été dues à des tirs fratricides et qu'ils devaient coopérer avec lui. Cette insensibilité et ce manque de leadership ont mis nos soldats en colère. La culture investigatrice des Forces canadiennes et le leadership de garnison ont imprégné ce triste épisode et éclipsé le courage extraordinaire et les qualités de combattant manifestés par nos soldats dans le rôle de la FRR. Cela ne signifiait sans doute rien pour ceux qui n'appartenaient pas à la FO Orion, mais pour nous, c'était primordial. Une séparation s'est alors amorcée entre ceux d'entre nous qui combattaient et répandaient leur sang et ceux pour qui ces réalités demeuraient abstraites et sans conséquence pour ce qui était de l'observation des procédures en vigueur en garnison.

La FO Orion est demeurée cohésive face aux difficultés parce que la confiance y avait été établie bien avant le début des combats, grâce à une culture d'unité qui favorisait l'autocritique et l'auto-adaptation. J'évitais délibérément de céder à la tendance d'ordonner la tenue d'une enquête à la moindre occasion. Cette tendance était courante dans les garnisons au Canada; elle créait certes une impression de transparence, mais elle épuisait aussi les capacités d'enquête et devenait une porte de sortie facile pour les commandants qui cherchaient à se distancier de tout problème éventuel dans leur unité. J'en suis venu à voir dans cette tendance un outil nettement carriériste dont les commandants usaient pour se tenir carrément à l'écart de toute situation désagréable, diluant leur autorité morale et leur permettant de se soustraire à la pratique difficile que constitue la résolution des problèmes moraux. En se reportant automatiquement à une enquête

extérieure, on manifestait aussi de la méfiance à l'égard des commandants qui, pour la première fois en un demi-siècle, se heurtaient aux inconnues du combat. Ma réponse à la suggestion initiale de faire enquête sur chaque perte humaine subie au combat était simple : quand un homme est blessé ou tué sur le champ de bataille, le blâme est omniprésent. La guerre est laide, déconcertante et imprévisible. La prévisibilité et la certitude n'y existent jamais. Il est extrêmement difficile, voire carrément impossible, de cerner les causes et les effets. Si l'on essayait de parvenir à la certitude comme norme bureaucratique chaque fois qu'un soldat était tué, on minerait gravement la confiance.

Je n'insinue pas par ces déclarations que nous tolérions les infractions au *Code de discipline militaire* ou au droit des conflits armés. Si j'estimais que le *Code* ou le droit était compromis, il n'y avait pour moi qu'un seul recours : une intervention rapide et décisive. Un avocat militaire m'a dit un jour que je prononçais des sentences trop strictes à l'endroit des soldats qui comparaissaient devant moi dans le cadre de procès par voie sommaire. Pourtant, j'estimais que la discipline est la qualité la plus importante au combat et que des limites claires devaient être tracées, que les attentes devaient être bien formulées et connues, et qu'il me fallait traiter les transgressions avec fermeté. Cela valait aussi pour les détails en apparence anodins de la tenue. Je permettait aux soldats de porter les bottines, les gants et l'accessoire de transport de charge qu'ils voulaient, mais j'exigeais aussi qu'ils portent l'uniforme « Dessin de camouflage canadien » (DcamC)\*, le bon équipement de protection individuel (EPI) et les bons éléments d'identification ami/ennemi (IFF) et j'intervenais promptement quand ils ne le faisaient pas. Je ne tolérais

---

\* Le DcamC est propre aux FC.

pas la prolifération des écussons ou fanions de peloton ou de compagnie, car ils nuisaient à l'EPI et aux éléments IFF, tout en renforçant la cohésion des sous-unités aux dépens de celle de la Force opérationnelle.

Les choses sont devenues plus problématiques en dehors des limites des unités, surtout quand le sang s'est mis à couler. La culture investigatrice courante en garnison est incompatible avec les opérations de combat. Nous avons reçu l'ordre de confier à la police militaire TOUTES les enquêtes sur les cas de décharge accidentelle ou négligente d'une arme à feu. Les procès par voie sommaire s'en sont trouvés retardés, laissant inutilement les soldats se faire du souci. Pareille décision a en outre réduit l'autorité de la chaîne de commandement. À d'autres occasions, des enquêtes commandées par les FC ont porté sur les affaires des unités sans que j'en sois informé, ce qui équivalait à un vote de non-confiance. Voilà qui portait atteinte aux principes du commandement de mission et à l'établissement d'un climat de confiance au sein du commandement. Afin d'aider à réduire les effets négatifs et de renforcer le rôle et la confiance des commandants, j'ai ordonné que, chaque fois que se produirait une décharge d'arme à feu en dehors des échanges de feu (par suite d'un acte de négligence ou d'une escalade des tensions), le commandant de compagnie concerné devrait me communiquer par écrit, dans les 24 heures qui suivraient l'incident, tous les détails de ce dernier en m'indiquant s'il estimait qu'une enquête s'imposait pour établir s'il y avait eu infraction aux règles d'engagement (RE). J'examinerais ensuite son compte rendu et prendrais les mesures appropriées. Comme cet ordre exigeait une réaction automatique et l'intervention directe des commandants de compagnie, il a contribué à renforcer leur rôle et nous a obligés à nous tenir au courant des actions de nos subalternes et à promouvoir la discipline sur le champ de bataille. Le

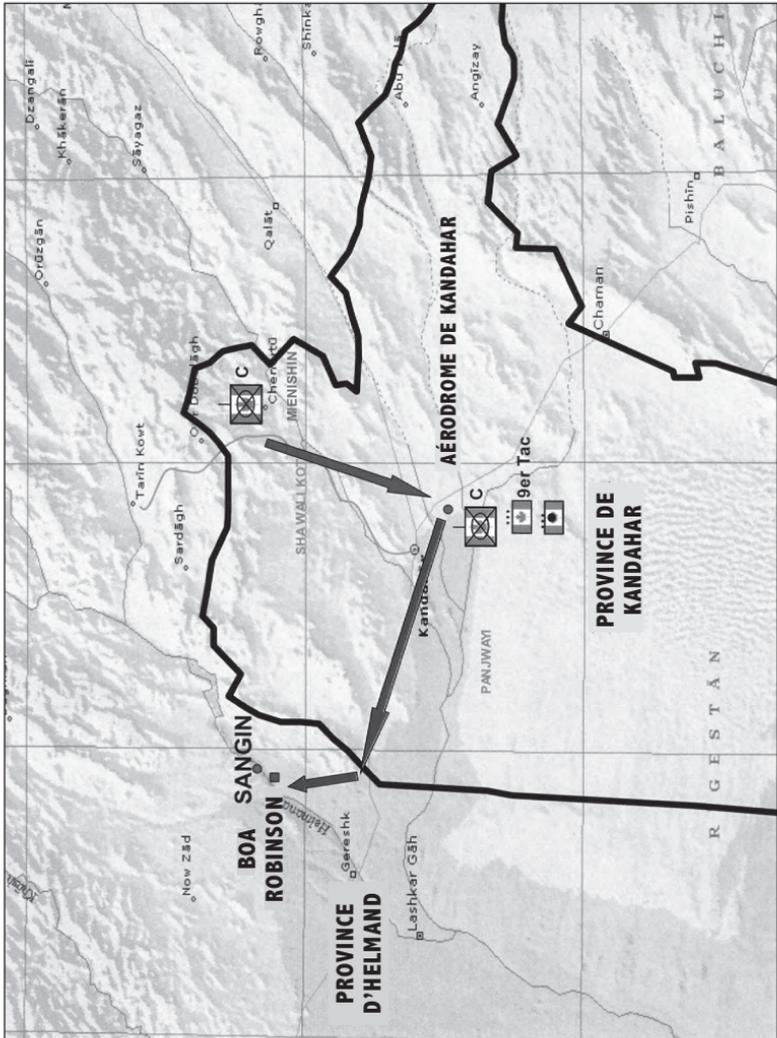
nombre de décharges par négligence et de cas d'escalade des RE a diminué de plus en plus. De cette façon, mon ordre a contribué dans une petite mesure à atténuer la mentalité investigatrice de garnison.

L'incident qui s'est produit à la BOA Robinson (en avril, on avait donné à la BOA Wolf le nouveau nom de Robinson en l'honneur du soldat des FS américaines tué à Sangin, à la mi-mars) a aussi mis d'autres leçons en lumière pour nous. Il nous fallait un entraînement collectif plus poussé sur les combats de nuit, et la brigade avait besoin de normes communes d'IFF pour toutes les unités. Les raccourcis que nous avions pris à l'entraînement au Canada commençaient à nous nuire dans le théâtre d'opérations. Pendant tout notre entraînement préalable au déploiement, nous n'avions pas eu accès, en quantités suffisantes, à divers genres d'équipements de combat de nuit et nous n'avions pas eu l'occasion de nous exercer à livrer bataille la nuit avec des munitions réelles. En janvier, nous avions tenté de remédier à cette lacune, mais nous ne pouvions vraiment maîtriser que certaines fonctions de l'équipement nouvellement arrivé et nous ne pouvions adopter une norme de compétence commune et collective au chapitre complexe des combats de nuit aux niveaux du peloton, de la compagnie et du bataillon. Après l'incident de la BOA Robinson, nous avons examiné cette question de près, mais la dispersion de nos forces et le rythme des opérations nous empêchaient de faire une pause pour organiser des exercices de grande envergure avec ce matériel. Il est donc revenu aux sections et aux pelotons d'essayer de remédier à ce manque d'entraînement pendant qu'ils menaient les opérations.

Le 31 mars 2006, la FO Orion a entrepris une impressionnante manœuvre de jour et de nuit pour renforcer la petite garnison éprouvée de la BOA Robinson. La compagnie C du Maj Fletcher a

été chargée de se rendre à cette dernière et d'y rester jusqu'à ce que l'initiative opérationnelle ait été ravie aux talibans. Quand l'ordre nous est arrivé d'en haut au sujet de cette opération (en fin d'après-midi), la FO Orion était éparpillée dans tout le nord de la province de Kandahar, à 100 kilomètres de l'aérodrome. Nous sommes revenus à ce dernier pendant la nuit, avons reconstitué entièrement nos approvisionnements et entrepris le périple de 150 kilomètres à destination de la BOA Robinson ce matin-là. Nous y sommes parvenus à l'aube le lendemain, après un trajet cauchemardesque sur un terrain jonché de véhicules détruits antérieurement par des IED et des embuscades. La compagnie C est arrivée après les premières lueurs du jour, et j'ai amené à l'avant le détachement TUAV, la troupe d'artillerie et la colonne de ravitaillement au cours de la même matinée. L'accueil a été plus que chaleureux. Les soldats des FS américaines ainsi que leur EEI et les soldats de l'ANA étaient fatigués et se sentaient fortement menacés. Après le 28 mars, ils avaient carrément abandonné l'idée de reprendre l'initiative tactique. La compagnie C était la proverbiale « cavalerie » américaine arrivant au secours du convoi de chariots assiégé. Quarante véhicules de combat blindés accompagnés de gros canons et de fantassins professionnels ont complètement changé la donne. L'arrivée de ce convoi a marqué le début d'une opération de cinq semaines à l'issue de laquelle la compagnie C s'est rendue complètement maîtresse du district de Sangin, en dominant un secteur occupé jusque-là par des talibans endurcis et en pacifiant cette région volatile à un moment où les forces britanniques étaient très vulnérables, elles qui arrivaient à peine dans la province d'Helmand. En rétrospective, j'en suis venu à mesurer toute l'agilité et toutes les capacités de notre FO axée sur les VBL et appuyée par les M777, elle qui pouvait franchir de longues distances depuis notre base de soutien, se maintenir en puissance dans des conditions pénibles et austères et combattre avec une supériorité écrasante. Plusieurs officiers

d'état-major de la brigade ont observé cela d'un œil critique et approuvateur, et les leçons apprises à la faveur de cette manifestation de notre « portée opérationnelle » ont été précieuses dans le cadre des événements qui allaient suivre en juillet.



**CARTE 6 : Op KETARA**

L'état-major de la brigade insistait pour que la compagnie C se déploie à la BOA Robinson sous le contrôle de la brigade, et il m'a averti de ne pas l'accompagner. Cependant, ce plan ne m'inspirait pas confiance. Des officiers très compétents et déterminés constituaient le quartier général de la brigade, mais aucun n'avait commandé un bataillon d'infanterie muni de VBL ou n'en comprenait les besoins logistiques ou les capacités de combat. Sur un plan plus sérieux, il n'y avait aucun ordre clair concernant les relations de commandement et contrôle (C2) entre la compagnie C et les forces américaines, à la BOA Robinson, ou les forces britanniques, dans la province d'Helmand. Je craignais fortement que des officiers étrangers abusent des capacités d'une compagnie canadienne et je savais très bien que les seules personnes qui se soucieraient entièrement de son soutien étaient l'état-major de ma FO et les membres de l'Élément de soutien national (ESN). De surcroît, j'étais résolu à faire en sorte qu'aucun soldat canadien ne soit jamais privé de l'appui de l'artillerie canadienne au combat. J'ai donc accompagné mon convoi de commandement tactique et une troupe de la batterie A dans un déploiement vers l'avant. Cela m'a permis d'affirmer personnellement ma volonté et ma présence à quiconque à la BOA Robinson essaierait de s'imposer hiérarchiquement au Maj Fletcher. Je suis donc devenu la plaque tournante des communications entre la brigade et les éléments de combat tactiques, allégeant du coup le fardeau de la compagnie C. Le PC tactique s'est pour sa part chargé de coordonner les données de renseignement et les moyens habilitants pour la compagnie C. Pendant les opérations ultérieures dans la province d'Helmand, nous avons bénéficié d'un nombre important de ces moyens et, en se plaçant entre la compagnie de carabiniers et la brigade, le PC tactique (9 Tac) a été efficace. Le Maj Fletcher a pu commander avec brio les sous-unités au combat sans être accaparé par le C2 et la coordination de

l'appui tactique. L'utilisation du 9 Tac comme QG intermédiaire est devenue un élément des instructions permanentes d'opération (IPO) par la suite. Peu importe comment nous transformerons nos forces dans l'avenir, nous ne pourrions nous permettre d'aplanir la hiérarchie au point de surcharger les commandants des unités de combat, qui ont besoin d'être sur le terrain avec leurs soldats, au lieu d'être attachés aux PC.

Au cours des trois semaines suivantes, la compagnie C a entrepris une dynamique série d'opérations d'encercllement et de fouille et de repérage de chefs ennemis clés. Tout d'abord, elle a isolé et fouillé l'enceinte d'un commandant taliban supérieur dans le district de Sangin. C'était la même que celle dont les FS américaines s'étaient approchées à la fin de mars; en cours de route, l'ennemi les avait attaquées avec vigueur et les avaient obligées à rebrousser chemin en leur infligeant de lourdes pertes. Quand elle a tenté de capturer ce chef, la compagnie C a été gênée par diverses données de renseignement contradictoires quant au lieu où il se cachait. Au moment où la compagnie quittait la BOA Robinson pour se rendre à son objectif, elle a appris que le chef taliban s'était déplacé de nouveau. Faisant preuve d'une agilité remarquable, tout le groupe-compagnie a changé de cap pendant son mouvement de nuit, tous feux éteints et disposant de communications minimales, et il s'est dirigé vers une destination différente. Le Maj Fletcher a rapidement émis de nouveaux ordres en s'en tenant à une manœuvre et à des mesures de coordination simples et semblables à celles prévues dans son concept d'opérations original; il a autorisé son officier observateur avancé (OOA), l'imperturbable Capt Nichola Goddard, à diffuser de nouvelles données sur les mesures de contrôle et l'appui-feu, après qu'elle eut procédé à une brève reconnaissance cartographique depuis la tourelle de son VBL, dans l'obscurité. L'opération a été

exécutée à la perfection. La compagnie C a failli capturer le chef taliban et elle a stupéfait les éléments talibans de C2 à Sangin. Le seul épisode tendu s'est produit après l'aube quand la nouvelle s'est répandue parmi les villageois que les forces coalisées avaient investi leurs murs; nous avons alors vu des centaines de femmes et d'enfants quitter le secteur. Nous savions que des combattants talibans étaient présents (nous avons d'excellentes données de renseignement récentes à cet effet), mais cet exode massif annonçait mieux encore des troubles imminents. Cependant, l'ennemi ne s'est pas regroupé et il n'a tiré aucun coup de feu, préférant dissimuler ses armes et nous observer en se fondant sans armes dans la foule des fermiers curieux qui nous regardaient bouche bée pendant tout ce temps.

À la BOA Robinson, je suis resté au PC tactique (à ce moment-là, il comprenait seulement un VBL 9 Tac, un VBL G19 et un VBL E19 ainsi que deux VULR) et j'ai aidé à coordonner l'emploi des moyens habilitants (plusieurs genres de plates-formes de guerre électronique [GE], notre artillerie, notre TUAV, un HA et l'AAR). Le commandant des opérations spéciales de l'Armée américaine, dont le PC était installé près du mien, me communiquait sans arrêt des mises à jour du renseignement. À ce moment-là, j'ai commencé à comprendre comment on coordonne et utilise les technologies modernes au niveau du GT pour appuyer les opérations au contact direct de l'ennemi. J'ai affirmé ma conviction que le commandant doit être la plaque tournante de toutes les données de renseignement critiques relatives au champ de bataille, même quand il fait partie du déploiement à l'avant sur ce dernier. Il ne faut pas déléguer ce rôle (le regroupement du renseignement à l'appui du processus décisionnel) à un officier d'état-major ou à un autre QG (par exemple, le QG Renseignement, surveillance, acquisition d'objectifs et reconnaissance [ISTAR]). Je continue de croire fermement qu'il faut procurer

au commandant du renseignement en temps réel et les récepteurs appropriés (p. ex., une liaison permettant de voir le terrain par l'entremise de l'UAV et des traducteurs pour décoder les conversations brutes interceptées). Dans le cadre d'un combat rapproché, le commandant est le mieux placé pour synthétiser toutes ces données et s'en servir pour prendre les décisions concernant les mouvements et le tir de ses sous-unités. Pour m'en acquitter efficacement, j'ai par la suite accru la taille du 9 Tac en lui ajoutant un véhicule Bison avec tente rallonge comme PC, des signaleurs et au moins un officier de service, un véhicule Nyala de soutien (celui du SMR) et, par la suite, le véhicule de l'Équipe de guerre électronique mobile (EGEM).

Pendant la première opération d'encerclement et de fouille menée par la compagnie C, j'ai reçu des coordonnées à 10 chiffres correspondant à l'émission du téléphone cellulaire dont on pensait qu'il appartenait à un commandant taliban. Le pilote américain d'un hélicoptère Apache volant à l'appui de la compagnie C a repéré visuellement deux personnes assises à ces coordonnées et il m'a envoyé un message radio me demandant la permission d'attaquer. J'ai refusé. Cet incident m'a montré comment des opérations interalliées complexes pouvaient être exécutées et le rôle que le commandant du GT y joue. Il a aussi fait voir une situation où l'aspect moral de toutes les décisions est permanent et fondamental. Malgré un désir quasi irrésistible d'autoriser le pilote de l'Apache à attaquer une cible suspecte, j'ai décidé que cela aurait correspondu à une interprétation trop large des RE et que ma décision serait ensuite radiodiffusée sur tout le réseau radio, ce qui aurait créé un dangereux précédent pour mes subalternes. La justesse morale des décisions prises sur le champ de bataille doit être manifeste, sans qu'on doive l'expliquer. Cela est parfois très frustrant, mais c'est la caractéristique de la lutte anti-insurrectionnelle. À une autre occasion, j'ai pu suivre, grâce à

l'UAV, le mouvement d'un groupe d'insurgés depuis le point où il avait tendu une embuscade jusqu'à un endroit où il s'est arrêté après avoir battu en retraite (quatre kilomètres plus loin), et j'ai ordonné qu'on l'attaque avec des missiles pour en tuer les membres. Cet incident a montré l'avantage que procurent des RE précises et la nécessité de doter le commandant des pouvoirs voulus pour prendre des décisions difficiles, à la lumière du renseignement qu'il a reçu personnellement (en l'occurrence, grâce à une liaison avec l'UAV) et qui lui confirme la justesse morale de sa décision.

La compagnie C a fréquemment répété ses démonstrations de force et de détermination au cours des quatre semaines qui ont suivi; elle a toujours conservé l'initiative et fait échec à tous les efforts que les talibans faisaient pour se regrouper et attaquer. Elle a participé à plusieurs escarmouches sanglantes qui ont fait des morts et des blessés chez l'ennemi. Le 7<sup>e</sup> peloton (I/A 31), qui venait tout juste de terminer sa tâche en tant que FRR et qui revenait avec ses VBL au sein de la compagnie C, a pris part à l'un de ces engagements. Un mois après avoir subi des pertes à la BOA Robinson, il s'est vengé quand, pendant qu'il escortait un convoi d'approvisionnement de nuit à destination de la BOA, à la fin d'avril, il a repéré, grâce à ses lunettes de visée thermiques, un groupe d'ennemis en train de tendre une embuscade le long de la route, à un peu plus d'un kilomètre de son avant-garde. Les VBL ont pris leurs positions de tir en silence, coordonné les ordres de conduite du tir, puis déclenché des salves meurtrières sur l'ennemi qui ne se méfiait de rien. Une camionnette et 14 combattants ennemis ont été détruits. Bien que réconforté, le 7<sup>e</sup> peloton a compris, après le combat, la triste vérité selon laquelle, peu importe le nombre de tués chez l'ennemi, il ne peut jamais compenser la perte ne serait-ce que d'un des nôtres.

Pendant l'opération *Ketara*, nous avons constaté pour la première fois les avantages que procuraient les moyens habilitants de l'OEF (hélicoptères, aéronefs de frappe, diverses plates-formes de GE et d'imagerie). Jusqu'à ce moment-là, nous connaissions peu les moyens aériens américains de reconnaissance, de renseignement ou de surveillance, nous ne nous étions pas entraînés avec eux et nous ignorions à peu près tout sur les moyens de guerre électronique. Il a incombé à un capitaine des FS de l'Armée américaine de me donner un cours accéléré sur chaque genre de moyen, sur ses caractéristiques et sur la meilleure façon de s'en servir. J'ai été reconnaissant de bénéficier de ces connaissances et j'ai voulu ensuite partager les leçons apprises avec des instructeurs canadiens.

Toujours pendant l'opération *Ketara*, nous en sommes aussi venus à comprendre les limites de la multitude de moyens habilitants déployés sur le terrain. La brigade ne disposait pas de ces derniers en quantités suffisantes pour en utiliser à chaque mission, et nos opérations étaient d'habitude moins prioritaires que les chasses aux OGI critiques que les forces spéciales devaient effectuer. Par conséquent, même quand on nous attribuait plusieurs de ces moyens, on nous les reprenait souvent très tôt au cours de l'opération, ce qui nous laissait relativement sourds, aveugles et angoissés. Quand nous en disposions, ils nous procuraient un soutien et du renseignement utile et renforçaient notre sentiment de sécurité. Cependant, ils subissaient aussi les inconvénients inhérents au combat : incompatibilité des technologies; couverture incomplète; capteurs peu fiables; récepteurs pas assez robustes pour être utilisés au combat; pannes de véhicule et d'équipement; parasites atmosphériques et mauvais temps; restrictions qui gênaient le partage du renseignement et qui étaient inhérentes aux opérations coalisées; erreur humaine. Ces faiblesses ont dégradé nos réseaux de capteurs et de communications

au point qu'ils ne pouvaient produire rien de plus qu'un aperçu fugace d'une partie de la force ennemie, ou qu'une image temporaire d'un seul morceau d'un gigantesque casse-tête dynamique. Je souhaitais disposer de tels instruments, mais j'ai commencé à miser davantage sur le renseignement recueilli à la base, auprès de sources afghanes, et sur nos propres capacités de soutien intégrées.

### **Le concept d'opérations – Fixer l'ennemi : La poussée dans le Panjwayi et les montagnes**

Quand mai est arrivé, nous avons peu à peu compris que le *Dushman* massait des troupes dans le centre de la province de Kandahar. Nous avons tout d'abord cru que cette concentration d'effectifs avait pour unique but la récolte et le transport du pavot et du haschisch. J'ai fait part de cette perception à mes supérieurs, mais le mois suivant, j'ai regretté de l'avoir fait, car nous avons clairement vu alors que les talibans ne portaient pas. Ce ne fut qu'à la fin de mai que nous avons commencé à croire l'opinion afghane selon laquelle l'ennemi avait l'intention d'attaquer la ville de Kandahar pour affirmer sa force d'une façon catastrophique. Cependant, mon premier rapport datant d'avril semblait me faire obstacle, et j'ai constaté que les états-majors supérieurs ne prisait guère les rapports négatifs (surtout au niveau de la division), car mon message allait à l'encontre de leur estimation de la situation de l'ennemi et compromettrait la planification détaillée de l'opération *Mountain Thrust*, qui nous éloignerait des secteurs de Zhari et de Panwaji à répétition en juin et juillet. Nous avons grandement craint de perdre Kandahar pendant ces mois-là. Nous menions alors d'importantes opérations de combat dans ces deux secteurs, mais, la plupart du temps, nous ne disposions ni de soutien ni de moyens habilitants.

Après l'épisode du 14 avril (au cours duquel des membres de la PNA avaient été tués), notre compagnie B avait été très active dans les districts. Le 28 avril, pendant que j'étais en congé, mon commandant adjoint, le Maj Tod Strickland, a mené une opération dans le sud du Zhari, apparemment à la recherche de l'ennemi. Alors que ses véhicules de commandement se rendaient à une position dans le wadi de la rivière Arghandab, le véhicule de tête s'est enlisé. Tous les véhicules du groupe ont alors été la cible de tirs d'armes portatives intenses et précis déclenchés depuis des positions situées sur la rive nord de la rivière. Sans hésiter et en courant des risques personnels considérables, le SMR Northrup et le Cplc Jason Froude ont sauté par-dessus la plage arrière du VBL III et ont commencé à organiser et à exécuter la manœuvre de récupération pendant que les autres véhicules se mettaient à faire feu sur l'ennemi. Les tirs étaient tellement intenses qu'un véhicule de la PNA, situé juste derrière l'endroit où les deux hommes travaillaient, a été immobilisé quand une RPG l'a touché à l'arrière. Pendant une vingtaine de minutes, toujours sous le feu ennemi, l'Adjud Northrup a orchestré la récupération du véhicule 9 Tac, en guidant les véhicules sur le terrain et en contrôlant les mouvements du personnel, tout en repérant des objectifs et l'origine des tirs ennemis et en se tenant en rapport avec la PNA afin de l'aider à récupérer son véhicule endommagé. Cette escarmouche nous a confirmé que cet ennemi, contrairement à tous les combattants auxquels nous nous étions heurtés jusque-là, était prêt à combattre en plein jour. Elle a aussi montré aux militaires de tous les grades la compétence et le courage de leur SMR.

Quand je suis rentré de congé, en mai, nous avons amorcé la planification d'une série d'opérations qui auraient lieu dans le Zhari et le Panjwayi entre la mi-mai et la mi-juin. J'ai effectué une reconnaissance au cœur du Zhari, le 14 mai, et j'y ai trouvé le Capt Massoud

qui vivait là avec une soixantaine de « combattants » de la PNA; il s'était installé dans l'ancien fort de Ghundy Ghar pour dominer la partie occidentale du Zhari et protéger une école que les talibans avaient menacée. Le Capt Massoud et ses hommes étaient fatigués. Ils avaient souvent livré bataille à des groupes talibans et avaient remporté un certain succès, en tuant un commandant ennemi supérieur, le Mullah Baqi, et en capturant d'autres commandants subalternes, dont le Mullah Abraham (ou Ibrihim), un vieux moudjahidin endurci bien connu pour l'habileté avec laquelle il se servait des mines et des RPG. Plus tard, j'ai réussi à établir une relation avec Abraham pendant qu'il était en convalescence dans notre hôpital, à l'aérodrome de Kandahar. Je lui ai souvent rendu visite, je lui ai apporté du chocolat et du thé qu'il adorait et j'ai eu avec lui des entretiens assez agréables. À la faveur de cette relation, je l'ai amené à accepter le programme d'amnistie du gouvernement dans le cadre duquel il a étayé notre campagne d'information en dénonçant publiquement les talibans au cours d'une conférence de presse à laquelle de nombreuses personnes ont assisté. J'estimais personnellement que ce programme d'amnistie constituait notre meilleure chance de réussite dans le sud, mais il n'a pas reçu un appui financier suffisant pour s'implanter.

Par ailleurs, Massoud avait réussi à établir dans la région un réseau d'informateurs à qui il avait remis des téléphones cellulaires gratuits et qu'il récompensait avec de l'argent quand ils lui communiquaient des renseignements sur les mouvements des talibans. J'ai constaté l'efficacité de ce réseau et, à partir du 17 mai, j'ai intégré le Capt Massoud dans mon poste de commandement tactique à titre d'officier de liaison, et cela m'a donné un accès direct à son réseau de renseignement humain (HUMINT). Les données de renseignement ainsi obtenues nous ont posé une seule difficulté due à des différences

culturelles : nous utilisions des cartes et des coordonnées de quadrillage, ce qui paraissait étrange aux Afghans qui indiquaient les emplacements et les directions par rapports aux enceintes de personnalités locales et à des noms de village (dont beaucoup ne figuraient pas sur nos cartes). Ils décrivaient des endroits par rapport à « des jardins » ou à des « carrefours » de villes éloignées et ils ne pouvaient pas se servir des points cardinaux (nord, sud, est et ouest), mais seulement indiquer que c'était « au-dessus » ou « au-dessous » de tel ou tel autre endroit. J'ai enseigné au Capt Massoud comment lire une carte et utiliser les coordonnées de quadrillage et je lui ai remis des cartes topographiques ainsi qu'à ses subalternes, de manière à améliorer la coordination entre eux et nous. Cependant, les informateurs ne pouvaient ni avoir ni utiliser de cartes, de sorte qu'il nous fallait toujours « traduire » leurs renseignements pour en tirer des références cartographiques. Cela a continué de faire problème pendant tous les combats livrés entre mai et août. Il est dommage que nous n'ayons pas pu leur fournir de simples téléphones GPS commerciaux qui leur auraient permis de nous lire les coordonnées.

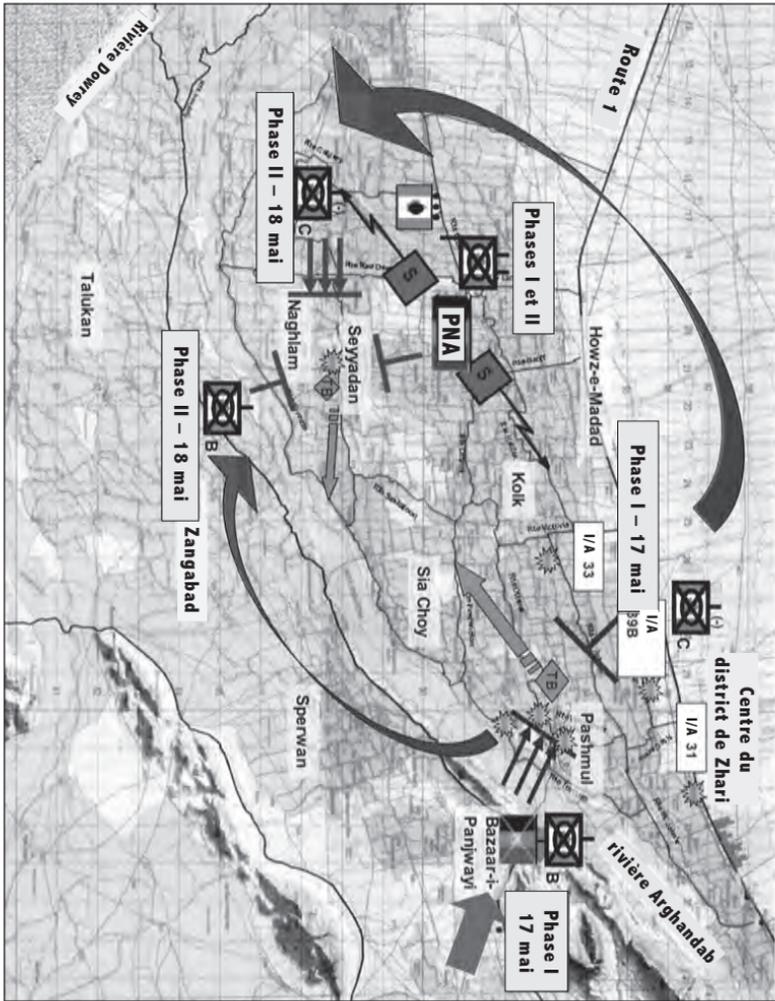
Pendant ma mission de reconnaissance, le 14 mai, j'ai promis à Massoud de lui venir en aide dans les jours suivants. Nous avons amorcé nos mouvements le 16 mai, après la tombée de la nuit, et, le 17 mai, les compagnies B et C s'étaient déployées dans le Zhari et le Panjwayi. C'est ainsi que l'opération *Bravo Guardian* a commencé, l'intention étant de dégager un secteur triangulaire autour des cantons de Nalgham. La compagnie C (à court d'un peloton) et les forces de la PNA ont occupé des positions d'arrêt à l'ouest et au nord. Mon PC tactique et une troupe de la batterie A occupaient une position d'arrêt au nord-ouest de l'objectif, en compagnie d'un élément de commandement de la PNA, à l'emplacement du fort de Ghundy Ghar qui offrait un excellent point de vue sur toute la

région. Quand nous avons entrepris nos manœuvres ce matin-là, Massoud m'a garanti que les combats se déclencheraient dans les 30 minutes suivantes. Il ne s'est trompé que de quatre minutes!

Le Capt Jay Adair commandait la compagnie B, en remplacement du Maj Nick Grimshaw, qui venait de partir en congé. Plus tôt, le matin du 17 mai, malgré des ordres qui intimaient au Capt Adair et à sa compagnie de se préparer à passer à l'action dans le canton de Nalgham, j'ai redéployé cette unité sans préavis et sans qu'il y ait assez de temps pour définir une procédure de combat, afin de déloger des éléments ennemis aperçus à Pashmoul, dans le district de Zhari. La compagnie est entrée dans cet ensemble de villages vers 10 h; peu après, le peloton qui lui était joint (I/A 32 – 8<sup>e</sup> peloton de la compagnie C) a participé à un violent échange de feu avec une force talibane nombreuse. Ce combat a duré deux heures, période où la compagnie B a synchronisé l'appui de l'artillerie et des HA et dirigé l'opération de dégagement dans le secteur de l'objectif. Avec les soldats de l'ANA qui lui étaient attachés, la compagnie a ensuite entrepris les opérations détaillées de dégagement qui ont abouti à la capture de 32 présumés combattants talibans, et elle a trouvé les traces d'une évacuation massive de talibans tués ou blessés. Juste avant la tombée de la nuit, l'ennemi s'en est pris à la compagnie B; en effet, les talibans ont tendu une embuscade au 5<sup>e</sup> peloton et ont tué un soldat de l'ANA et l'OOA. À ce moment-là, six pelotons du GT (les compagnies B et C) livraient des combats séparés, ce qui a mis à rude épreuve notre élément de commandement et de contrôle. Le Capt Adair a dirigé fermement sa compagnie et, même s'il essayait personnellement le feu ennemi, il a organisé avec succès la récupération du 5<sup>e</sup> peloton, il a regroupé la compagnie et il est demeuré sur le champ de bataille pour diriger des attaques contre les enceintes talibanes avec tirs directs et indirects et l'appui

d'hélicoptères d'attaque et d'avions. Reprenant les manœuvres offensives dès que possible le lendemain matin, la compagnie B a constaté que l'ennemi s'était retiré. C'était la première fois, depuis le début de la période de déploiement, que le GT combattait au grand complet; ces jours ont été marqués par de nombreux engagements, par le tout premier recours à l'artillerie et aux forces aériennes dans de violents combats rapprochés, par les pertes humaines et par la capture de prisonniers. Le professionnalisme et la détermination de nos troupes ont été mis à l'épreuve, mais le rendement de tous les participants (surtout celui des commandants de compagnie intérimaires Jay Adair et Ryan Jurkowski) a été exemplaire. Le fait que le premier combat jamais mené par le bataillon au complet en 50 ans ait été livré presque entièrement par des officiers subalternes, des adjudants, des sous-officiers et des soldats en disait long.

La première bataille de Pashmoul nous a coûté cher. Le Capt Goddard a été tué au combat par des tirs ennemis quand le 5<sup>e</sup> Peloton est tombé dans l'embuscade mentionnée plus haut. À ce moment-là, elle participait au combat depuis les premières heures de la matinée, coordonnant les tirs directs et indirects et l'appui des HA au profit des soldats des compagnies B et C qui luttaient contre des groupes de talibans retranchés dans le village de Pashmoul. Au moment de sa mort, sa conduite a été typique de tout ce qu'elle avait accompli de janvier à mai 2006. Elle avait été OOA dans les compagnies C et B et, dans l'exécution de ses fonctions, elle avait vécu presque sans arrêt en campagne, dans des BOA austères et dans des laagers de compagnie situés la plupart du temps dans des champs exposés, près de villages éloignés et souvent non loin de sanctuaires ennemis connus. En pareilles circonstances, dormant par terre sous les étoiles et travaillant dans la poussière et par des chaleurs extrêmes, elle a dirigé son équipe d'OOA en alliant superbement



**CARTE 7 : Op BRAVO GUARDIAN, les 17 et 18 mai**

bonne humeur et compétence. D'habitude, son équipe d'OOA se déplaçait indépendamment de la compagnie pour aller observer et enregistrer les objectifs de l'artillerie et des tirs d'appui aérien et elle s'exposait ainsi presque tous les jours à l'attaque des talibans. Pendant l'opération *Sola Kowel*, elle a exécuté des fonctions d'OOA à pied, à haute altitude, afin d'appuyer l'opération de dégagement

menée par le bataillon dans les montagnes Sahmahardan Ghar (le « Nombriil »). Pendant les opérations qui ont duré cinq semaines dans le district de Sangin, dans la province d'Helmand, le Capt Goddard s'est portée volontaire à au moins quatre reprises pour exécuter des opérations de reconnaissance dans des villages où, à peine quelques semaines plus tôt, les talibans avaient exécuté des attaques dévastatrices contre des forces coalisées. Travaillant avec un soutien limité de la part de la FO et demeurant de longues heures dans des positions exposées à l'observation et au tir ennemis, elle a défini les zones-objectifs, confirmé les approches des groupes-compagnies et, pour la première fois depuis la guerre de Corée, elle a dirigé des tirs avec explosifs détonants et des tirs éclairants à l'appui de manœuvres canadiennes dirigées contre un ennemi connu. En outre, elle a coordonné les interventions d'une gamme complexe de pièces d'artillerie, d'aéronefs et de dispositifs de guerre électronique avec une perfection technique et un flegme stoïque qui lui ont valu la confiance et le respect inconditionnels de ses collègues de tous grades. Son désir de se porter volontaire pour des tâches dangereuses et d'accepter les risques face à un ennemi toujours présent et la façon dont elle faisait toujours preuve de qualités de chef du plus haut niveau se comparent aux plus belles manifestations de leadership et de courage jamais vues dans l'histoire militaire canadienne.

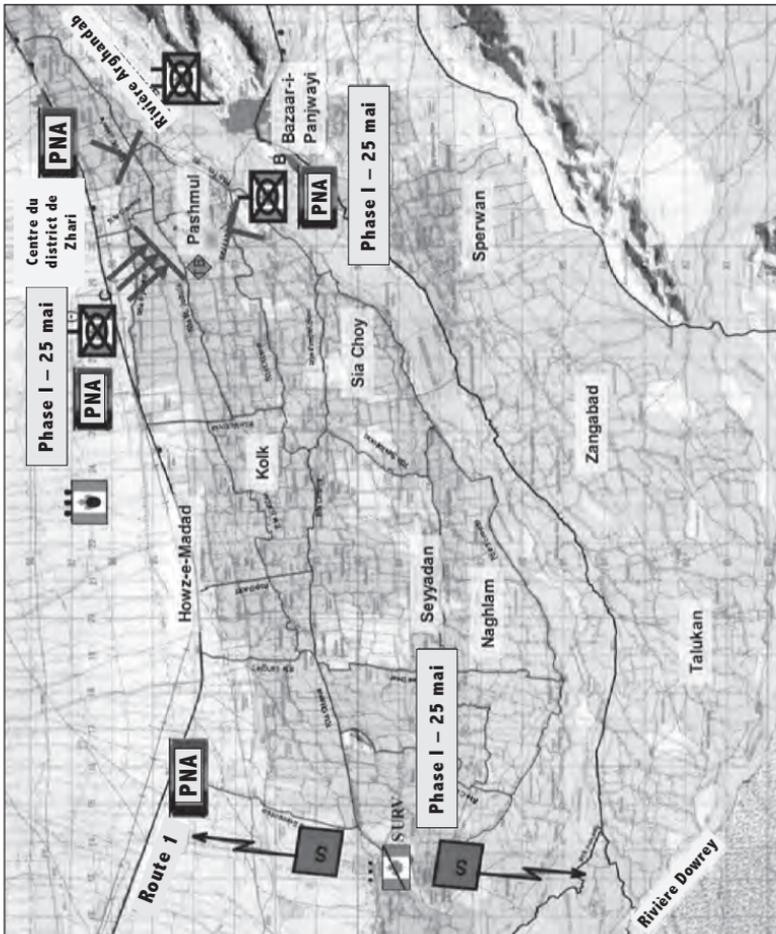
Il est malheureux qu'après avoir perdu le Capt Goddard, quand nous envisagions de la décorer, nous ayons dû prendre en compte le fait qu'au dire de beaucoup, la décoration lui aurait été remise parce qu'elle était une femme. La seule possibilité que de telles pensées aient existé dans nos esprits en dit long sur le chemin qu'il nous reste encore à parcourir au chapitre de l'intégration véritable des hommes et des femmes dans nos forces armées. Les Afghans ont accepté beaucoup plus facilement son statut de guerrière. Dans des entretiens que

j'ai eus par la suite avec des aînés pachtouns, ils ont comparé le Capt Goddard à une héroïne afghane qui avait combattu les Britanniques avec bravoure à Maywand (un champ de bataille du XIX<sup>e</sup> siècle situé à seulement 30 kilomètres de Pashmoul). À une autre occasion, un ancien m'a dit que l'envoi par le Canada de femmes sur le champ de bataille afghan montrait le grand amour que notre pays éprouvait pour l'Afghanistan (dans la société pachtoune, on doit toujours protéger les femmes contre le danger).

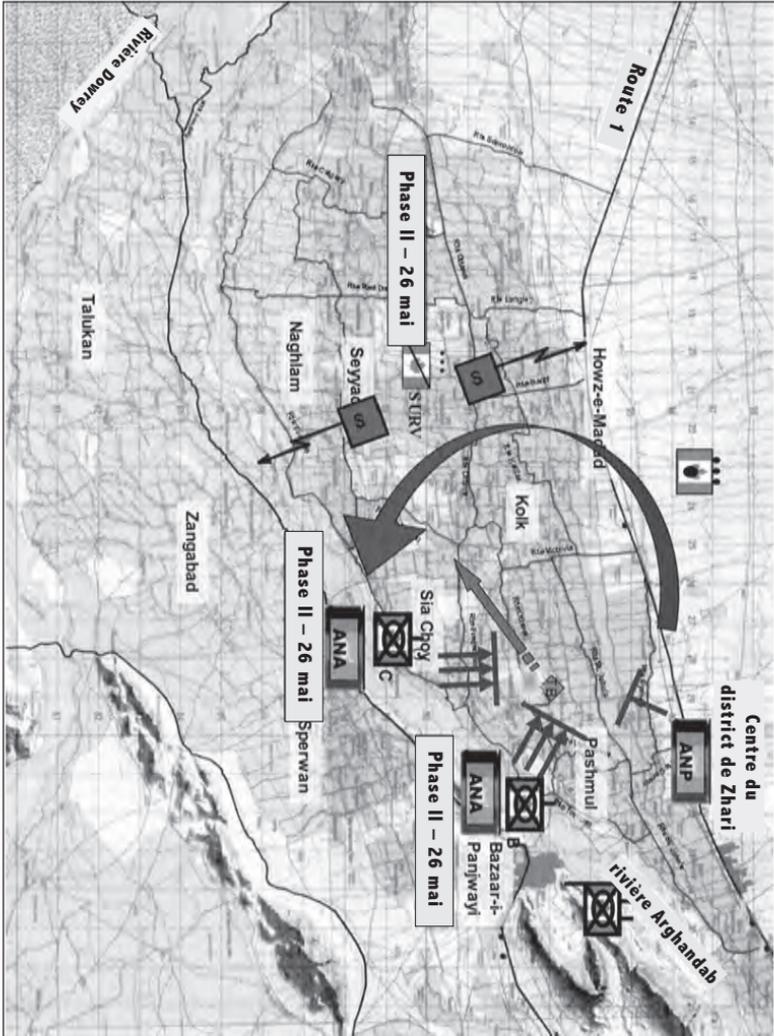
Nous avons été obligés d'abandonner les opérations dans les districts de Zhari et de Panjwayi quand ceux-ci sont temporairement devenus une zone d'opérations spéciales interarmées (ZOSI), entre le 18 et le 23 mai. Nous sommes retournés le 24, pour y mener des patrouilles d'évaluation des dommages de combat (EDC) et pour nettoyer des secteurs qui, d'après les informateurs de Massoud, étaient occupés par l'ennemi, ou par lesquels celui-ci passait. Cela comprenait Pashmoul, Siah Choy, Kolk, Nalgham, Mushan, Talukan et Zangibad. Parmi tous ces endroits, Pashmoul était celui qui présentait le plus de problèmes, car il donnait un accès facile au centre du district de Panjwayi et à la Route 1, où les embuscades devenaient de plus en plus fréquentes et meurtrières.

Nous avons repris nos activités dans le district de Zhari en lançant l'opération *Yadgar* avec les compagnies B et C qui ont de nouveau exécuté des opérations offensives dans le Pashmoul avec la FO. Cette fois-ci, la compagnie C a été la force de manœuvre, tandis que la compagnie B a établi des positions d'arrêt à l'ouest du Pashmoul. Vers 16 h, le 24 mai, après avoir appuyé la compagnie C dans ses tâches de ratissage dans quatre villages du Pashmoul, le 6<sup>e</sup> peloton (compagnie B) a été pris à partie par l'ennemi pendant une réunion; un de nos G-Wagon a été atteint de multiples RPG, et l'interprète du peloton appelé « Junior » a été blessé (on a dû l'amputer des

deux jambes). Ce ne fut que grâce aux décisions rapides du Cplc Fitzgerald et des chefs du 6<sup>e</sup> peloton que celui-ci a pu se tirer de là, non sans subir des pertes humaines. Le Capt Adair a organisé l'EVASAN des blessés et l'aménagement d'une position défensive efficace dans le champ de bataille cette nuit-là, intégrant dans son plan la compagnie C, toujours commandée par le Capt Ryan Jurkowski (le Maj Fletcher étant encore en congé).

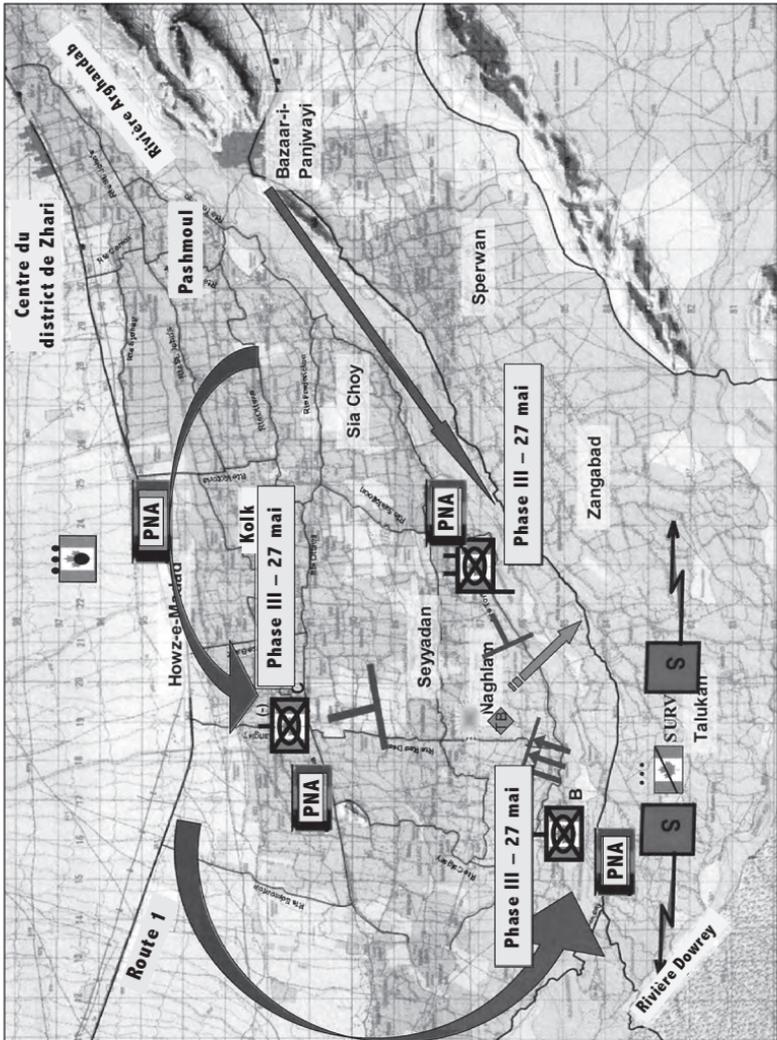


CARTE 8a : Op YADGAR, le 25 mai



**CARTE 8b : Op YADGAR, le 26 mai**

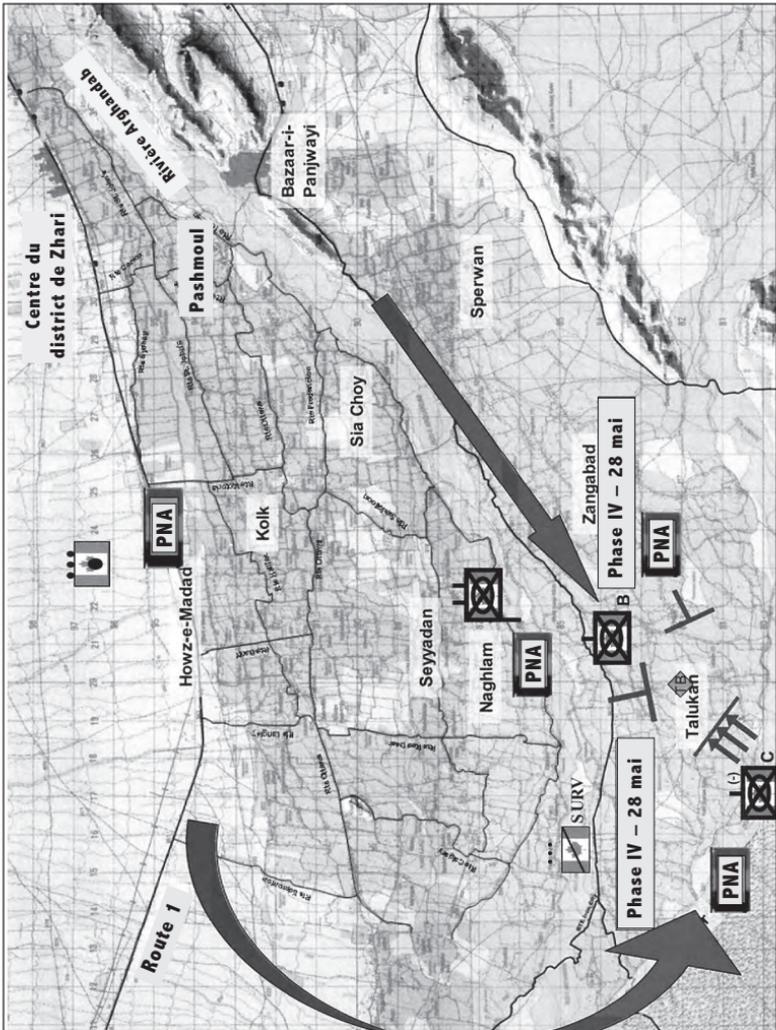
À ce moment-là, j'occupais une position de surveillance dominant la rivière Arghandab, sur une crête saillante depuis laquelle on avait vue sur tout le Pashmoul et d'où les communications étaient bonnes. Depuis cet endroit, nous pouvions diriger le tir de nos VBL sur



**CARTE 8c : Op YADGAR, le 27 mai**

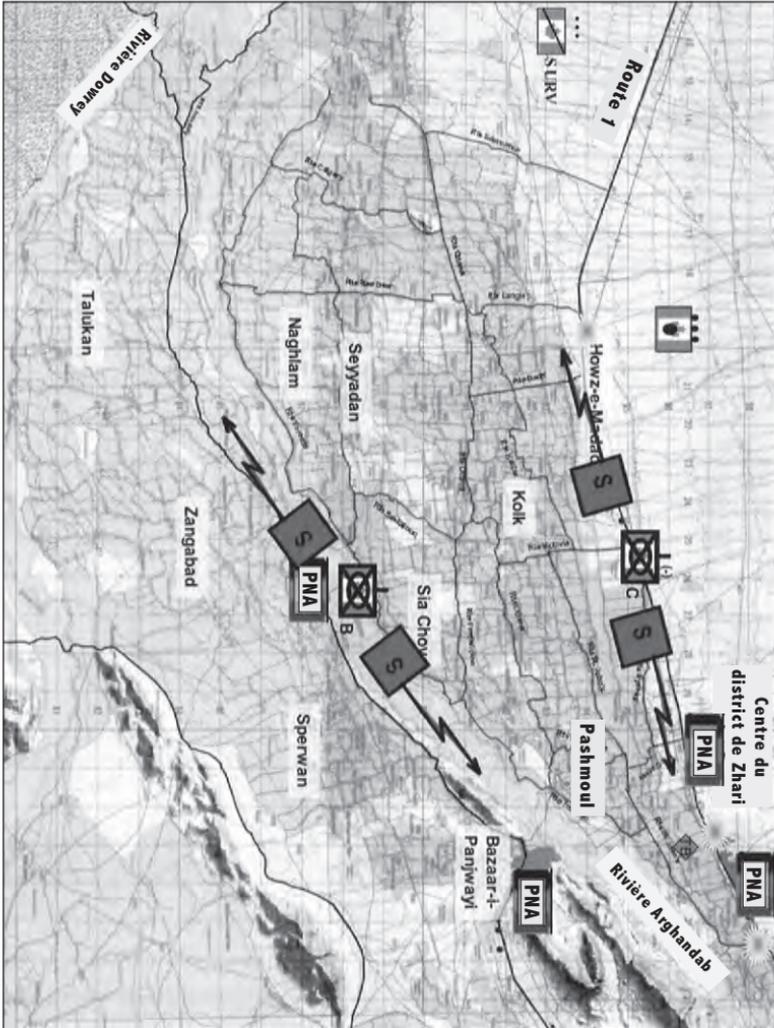
l'est du Pashmoul, protéger les L de C des compagnies au-delà de l'Arghandab et exercer un contrôle positif sur l'utilisation des tirs d'artillerie et de l'appui aérien. J'avais avec moi le Capt Massoud, relié à son réseau d'informateurs munis de téléphones cellulaires.

En soirée, il m'a communiqué des renseignements qui donnaient à penser que l'ennemi était coincé dans le Shakor Ghundi, à l'ouest du Pashmoul, et dans Siah Choy, au sud-ouest. Cette nuit-là, j'ai donné des ordres pour réorienter la manœuvre, déplacer la compagnie B du Pashmoul vers l'ouest et la compagnie C de Siah Choy vers le nord-est, en disposant des troupes de surveillance et la PNA dans des positions d'arrêt. Le 25 mai, la compagnie B a avancé vers l'ouest, en direction de Shakor Ghundi, dans l'espoir de prendre au piège les forces talibanes rencontrées la veille. Elle a réussi dans sa tentative en réagissant rapidement à un engagement de son élément de tête et en envoyant deux pelotons à pied dans une position où elle a cloué l'ennemi sur place avec des tirs directs et indirects. Entre-temps, le Capt Jurkowski a dirigé la compagnie C dans le village de Siah Choy pour y amorcer des opérations de nettoyage détaillées. Vers 10 h 30, je lui ai donné l'ordre d'attaquer avec ses troupes une série d'enceintes et de huttes de séchage du raisin où la compagnie B avait immobilisé la force talibane. Malgré des températures dépassant 40 degrés Celsius, la compagnie C a exécuté une longue avance à pied jusqu'à la position d'attaque et elle a ouvert le feu sur l'ennemi depuis le sud en se dirigeant vers le nord dans la foulée de tirs meurtriers et précis déclenchés par notre troupe de M777 et par les pelotons d'appui de la compagnie B. Résultats : la mort d'un ennemi a été confirmée, 11 présumés combattants talibans ont été capturés, et des communications ennemies interceptées nous ont fait savoir que les talibans avaient perdu une dizaine d'hommes par ailleurs. Le lendemain, on m'a montré neuf tombes fraîches au sud de Shakor Ghundi. En outre, de multiples talibans avaient été blessés, et nous avons tenté d'intercepter les véhicules qui les transportaient de Zhari vers l'ouest en direction de l'Helmand, mais en vain.



**CARTE 8d : Op YADGAR, le 28 mai**

Le 25 mai, les compagnies B et C ont de nouveau établi des positions défensives de nuit dans le champ de bataille, ce qui constituait une importante tactique psychologique. En effet, cela montrait à l'ennemi que nous n'étions pas disposés à partir et que nous étions décidés



**CARTE 8e : Op YADGAR, du 29 mai au 7 juin**

à rester et à maintenir la pression sur lui. Avec nos réapprovisionnements de nuit, nous avons fait voir une réserve en apparence inépuisable d'effectifs, de véhicules, de munitions, d'eau et de carburant. C'était là une attitude adoptée délibérément par le commandant

de l'ESN, le Lcol John Conrad, qui voulait démoraliser l'ennemi en faisant étalage de notre capacité insondable de maintien en puissance, en faisant venir à nous fréquemment de solides colonnes de ravitaillement de combat, en stockant des quantités massives de matériel dans des endroits que l'ennemi pouvait observer, en récupérant chaque véhicule endommagé dans les quelques heures qui suivaient le combat et en le remplaçant ou en le réparant rapidement sur le champ de bataille, pour montrer ainsi au *Dushman* que, peu importait l'ampleur de ses efforts, ils influaient peu sur nous. Tout cela a eu un effet cumulatif : l'ennemi, dont les ressources logistiques et médicales étaient minces, ne pouvait livrer bataille que pendant 36 heures consécutives à la fois avant de devoir se retirer. Le matin du 26 mai, les combattants ennemis qui se trouvaient encore dans la région de Pashmoul ont eux aussi battu en retraite. Disposant de peu de renseignements de la part du réseau de Massoud, nous avons pourchassé ces groupes furtifs pendant quatre autres journées, en exécutant des manœuvres offensives dans tout le territoire des districts de Zhari et de Panjwayi, mais cela n'a provoqué que de petites escarmouches éphémères.

Après ces manœuvres et ces combats, j'ai dressé un compte rendu après action sur le terrain avec tous les principaux chefs, au cours de l'après-midi du 28 mai, dans un verger pastoral situé sur les rives de la rivière Arghandab. Nous avons beaucoup appris.

Nous avons appris qu'après avoir trouvé l'ennemi, nous devions le fixer avec des tirs, puis l'achever au moyen de combats rapprochés. Aucune de ces mesures n'était facile. Il nous fallait pour cela conserver entre nous et l'ennemi une distance de 100 à 150 mètres et coordonner nos tirs avant d'avancer physiquement pour aller nettoyer ses positions. Pareil comportement était contraire à la nature humaine.

Le degré de succès que nous avons remporté dans les combats rapprochés a dépendu des personnalités, en fin de compte. Quand on faisait feu sur eux pour la première fois, la majorité des soldats cherchaient à se replier vers le « dernier endroit sûr » qu'ils avaient occupé. Après plusieurs expériences de ce genre, ils arrivaient à réprimer cette impulsion, mais ils hésitaient beaucoup à marcher à l'ennemi (surtout s'ils étaient loin de leur VBL). Dans le champ de bataille où se livraient les combats rapprochés (surtout après la tombée de la nuit), la présence continue des commandants de bataillon et de compagnie, soutenus par les « combattants-nés », déterminait si les troupes avanceraient vers l'avant ou resteraient sur place. J'ai constaté que nous comptions très peu de véritables combattants dans nos rangs. Par « combattants », j'entends les hommes et les femmes prédisposés à poursuivre la lutte, peu importe la violence et le danger; les soldats qui réprimaient la peur non seulement parce qu'ils voulaient rester avec leur groupe primaire, mais aussi en raison d'un désir insurmontable de battre l'ennemi; les soldats qui aspiraient véritablement à pourchasser l'ennemi et à lui faire mal. J'estimais qu'il n'y avait que six ou sept combattants de cette trempe dans chaque peloton de 40 hommes. Pourtant, dans presque tous les cas, leur exemple est devenu le pivot psychologique de l'action de leur section, de leur peloton ou de leur compagnie au cours des combats intenses. J'en suis venu à compter sur la détermination des commandants et de ces quelques combattants de chaque peloton et compagnie pour inciter les autres à surmonter leur peur naturelle des combats rapprochés et pour faire en sorte que l'ennemi demeure cloué sur place jusqu'à ce que nous puissions fondre sur lui pour l'achever. La confiance était l'élément essentiel. L'autorité morale des commandants, et non leur grade ou leur titre, était essentielle dans ces combats, et le jugement moral des commandants et leur exemple personnel étaient nécessaires en permanence pour faire avancer nos troupes constamment

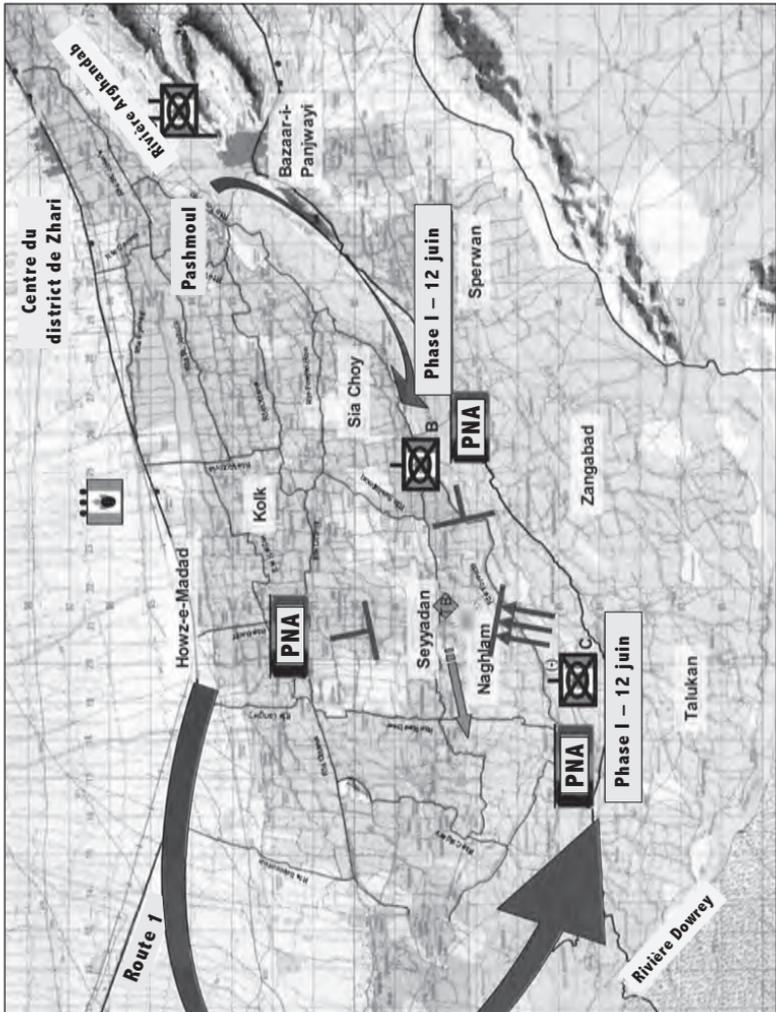
dans les endroits où les dangers abondaient. Les visées carriéristes n'avaient pas leur place sur ce champ de bataille.

Après ce premier compte rendu dressé sur le champ de bataille, je suis retourné à l'aérodrome de Kandahar pour informer le QG de la brigade sur ce qu'étaient, d'après nous, les effectifs et les plans de l'ennemi dans les districts de Zhari et de Panjwayi. L'état-major de la brigade a manifesté de l'intérêt, et j'ai été invité dans la soirée du 29 mai à m'asseoir avec le Général Freakley pour l'informer sur nos opérations. Il s'est lui aussi montré très intéressé, mais un peu déconcerté par le fait qu'un tel regroupement de forces ennemies avait échappé à l'attention de son état-major. Il s'est rendu compte que ces dernières n'avaient pas été prises en compte dans la planification de l'opération *Mountain Thrust*, opération de très grande envergure que la Division allait bientôt amorcer. Il a compris aussi que les responsables de cette opération ordonneraient à mes forces de s'éloigner des districts de Zhari et de Panjwayi pour retourner dans les montagnes de Shah Wali Kot et de Khakrez. Il m'a écouté quand j'ai suggéré un changement d'orientation de manière que nous demeurions dans ces deux districts, mais il a répliqué en disant que nous devrions y laisser la majeure partie des éléments de l'ANA qui nous étaient attachés, puis nous déplacer vers le nord avec un petit nombre de soldats de l'ANA. Quand je l'ai informé que nous n'avions avec nous que 15 à 20 membres de l'ANA au maximum, il est devenu furieux, principalement parce qu'il n'avait pas été mis au courant de cette pénurie. Cela m'a profondément surpris, car nous nous plaignions tous les jours du manque de ressources de l'ANA. Cette réunion a produit un commandant mécontent, un état-major divisionnaire qui a commencé à embellir les renseignements que nous lui transmettions sur le Zhari et le Panjwayi et une faible directive nous demandant de « faire de notre mieux » dans ces districts avant de nous

diriger vers le nord. J'ai ordonné aux compagnies B et C de rester en campagne jusqu'au 8 juin, d'y exécuter des manœuvres de peloton et de se préparer à une autre opération de la FO prévue pour le 10 juin. Pendant cette période, les compagnies ont été très actives, elles ont pris à partie, toutes les deux nuits, des groupes de talibans embusqués (qu'elles pourchassaient) et elles en ont ainsi réduit les effectifs, petit à petit.

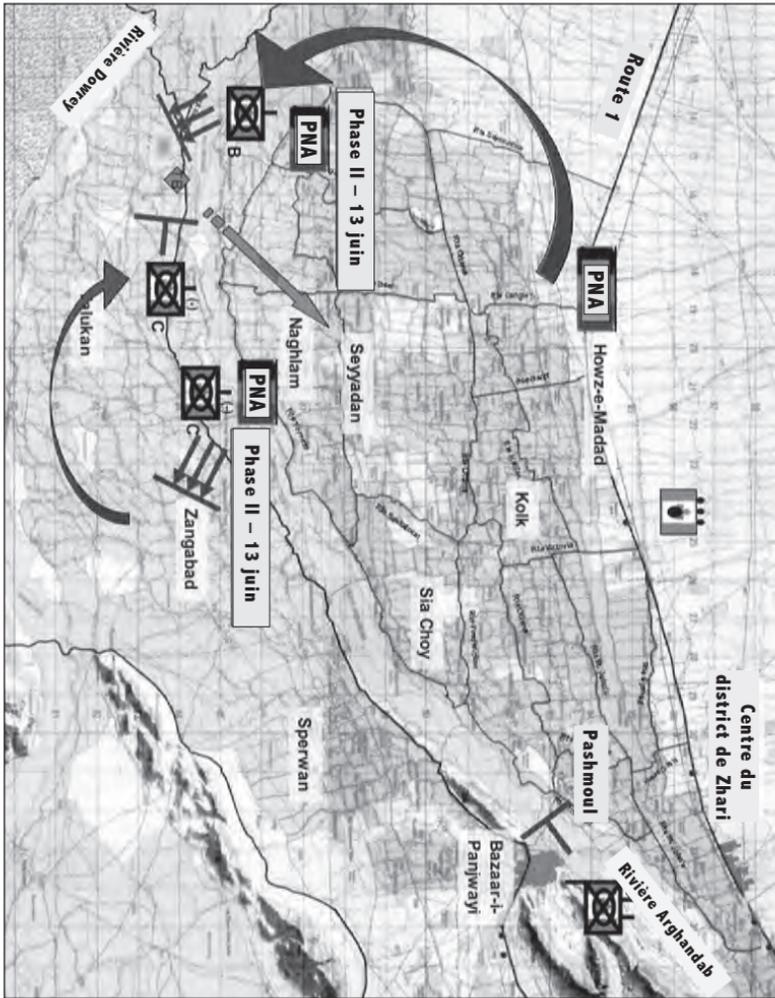
## **L'Opération Jagra**

L'opération *Jagra* a commencé le 10 juin par une vaste manœuvre de balayage et de déception exécutée par la compagnie C qui s'est dirigée vers Helmand, puis, à la nuit tombée, a bifurqué vers le sud et est revenue vers l'est en suivant la rivière Dowrey pour entrer dans la région de Zhari et de Panjwayi à l'aube le 12 juin, par l'ouest. Ce mouvement a complètement surpris l'ennemi. La compagnie B a occupé des positions d'arrêt avec la troupe de surveillance, le 9 Tac et la PNA. En entrant dans Nalgham, le 12 juin, la compagnie C a pris au piège un groupe taliban dans le village de Seyyedan, puis elle a réussi en trois heures à lui infliger des pertes progressives jusqu'à ce que le groupe, accablé, s'enfuit avec ses morts et ses blessés. En général, après 24 à 36 heures de combat, l'ennemi cessait de résister et disparaissait. Ces combats nous ont coûté deux blessés graves (le Cpl Ozerkevic et le Sdt Ginther) qui ont été touchés par des tirs d'armes portatives au cours de combats rapprochés contre une position ennemie. Nous avons détruit par la suite une partie de cette force talibane, mais nous avons eu beaucoup de mal à prendre les fuyards en chasse. Nous disposions périodiquement de bribes d'information transmises par radio depuis notre centre de renseignement de toutes sources, installé à l'aérodrome de Kandahar, et, plus fréquemment, nous recevions des messages acheminés par téléphone cellulaire par



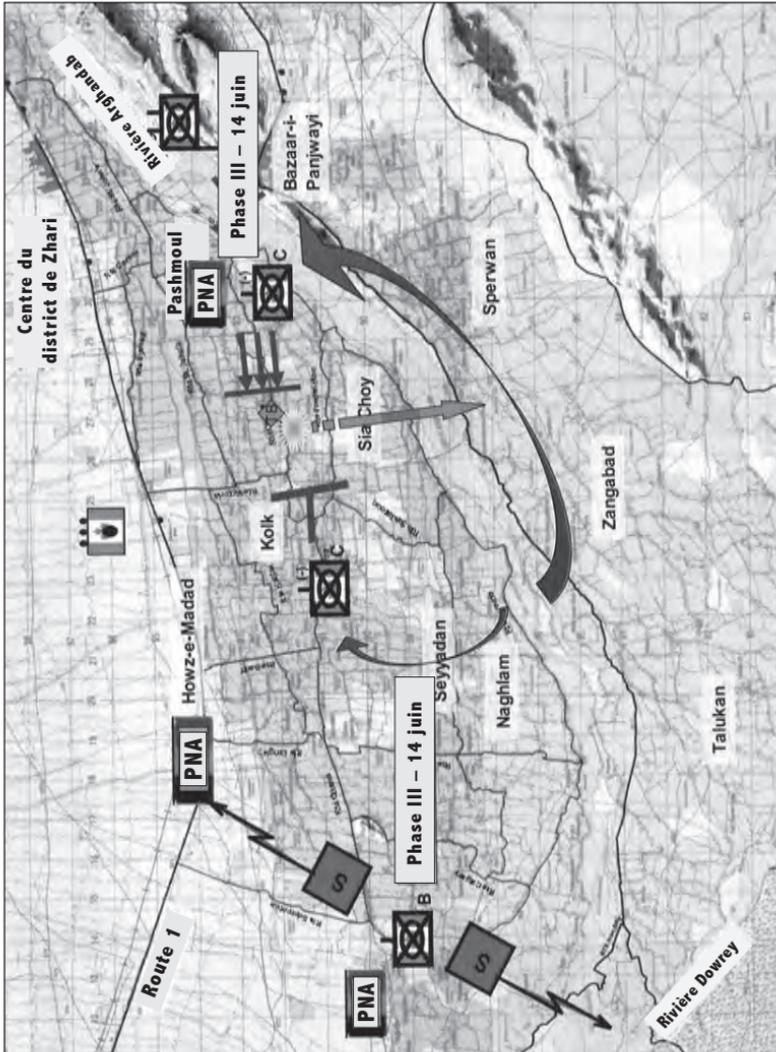
**CARTE 9a : Op JAGRA, les 11 et 12 juin**

les informateurs du Capt Massoud. Certes, celui-ci essayait de nous tenir au courant des déplacements de ce groupe en déroute, mais le manque de coordonnées de quadrillage et de références cartographiques faisait du repérage de l'ennemi un travail de pure devinette. Ce groupe ennemi pouvait se déplacer impunément et rapidement



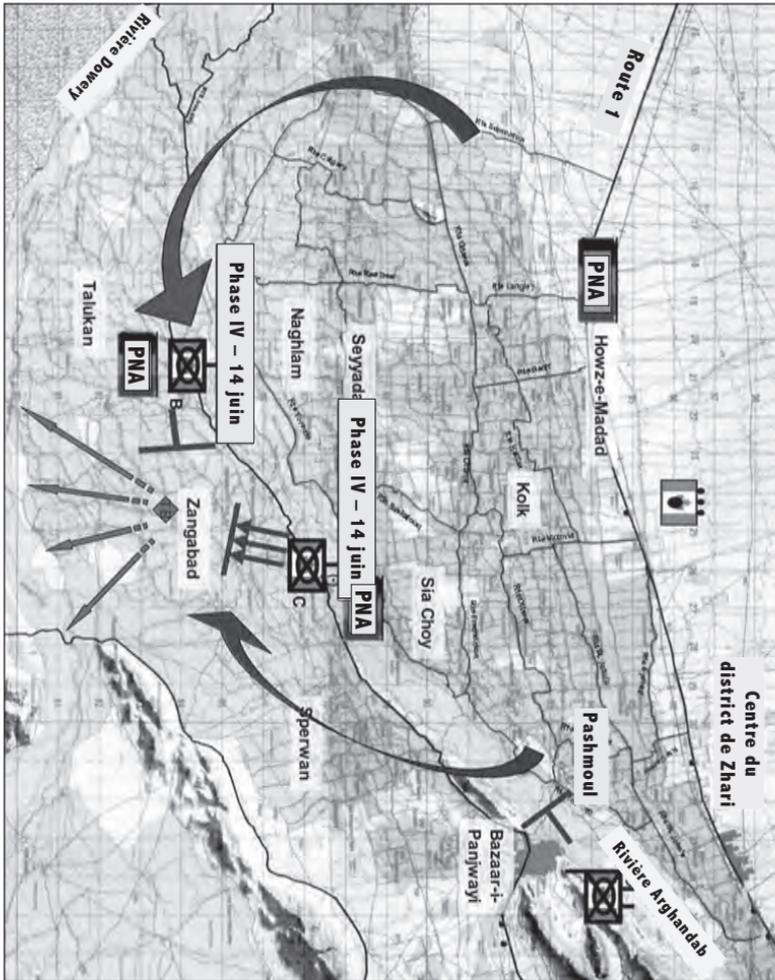
**CARTE 9b : Op JAGRA, le 13 juin**

à pied, en empruntant les fossés d'irrigation couverts, alors que nous devons faire preuve de prudence à chaque mouvement en nous comportant comme si, à chaque virage, une embuscade ou un IED nous attendait. Sans aucun appui aérien, il était impossible de rester en contact avec cet ennemi fuytif, sur le terrain couvert du Zhari et du Panjwayi.



**CARTE 9c : Op JAGRA, le 13 juin**

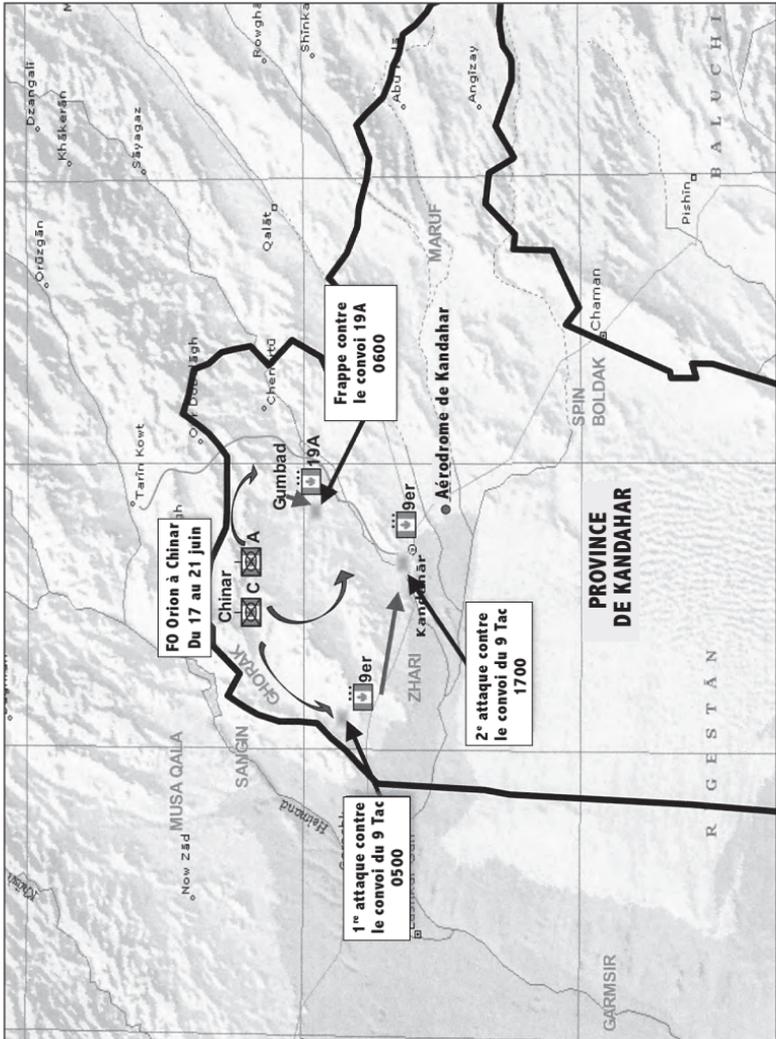
Cependant, nous avons poursuivi nos manœuvres pour rétablir le contact avec l'ennemi de toute façon et pour perturber ses plans et le priver de sa liberté de mouvement; pour cela, nous avons eu recours aux compagnies B et C en alternance comme forces d'arrêt



**CARTE 9d : Op JAGRA, le 14 juin**

et de frappe. Le 14 juin, on nous a ordonné de quitter les districts pour nous rendre au nord afin de commencer l'opération *Mountain Thrust*. La compagnie B est restée pour maintenir une présence dans les districts de Zhari et de Panjwayi, tandis que la compagnie C, le 9 Tac et une troupe de surveillance se sont déplacés vers le nord dans le cadre de manœuvres de déception nocturnes afin d'opérer leur

jonction sur les lieux de l'objectif (la ville de Chinar) avec la compagnie A et une troupe de soutien fournie par la batterie A. Nous avons ensuite passé quatre jours à essayer de trouver les talibans qui étaient sûrement là, aux dires de la Division. Or, ils avaient quitté l'endroit avant notre arrivée.



CARTE 10 : Attaques à l'IED, le 22 juin

À la fin de l'opération *Jagra*, j'ai ordonné à toutes les composantes des compagnies A et C de se disperser, d'exécuter des manœuvres dans tout le nord de la province de Kandahar et d'essayer ainsi d'embrouiller l'ennemi le plus possible. Au cours de cet effort, nous avons perdu plusieurs valeureux combattants quand l'unité dont l'I/A était 39A a été frappée par un IED, près de Shinkay; le commandant adjoint de la compagnie A, le magnifique Capt Martin Larose, et son incroyable canonnier, le Cpl Ryan Elrick, ont tous deux été blessés. Le premier a subi un traumatisme grave aux pieds, tandis que le deuxième a perdu la partie inférieure des deux jambes. Je leur ai rendu visite à l'hôpital, ce soir-là. Le Capt Larose était sous l'effet des médicaments, mais il conservait une attitude positive et il était heureux d'être vivant. Le Cpl Elrick était lucide, et son attitude inspirait l'humilité. Au cours des quelques heures qui s'étaient écoulées depuis l'amputation de ses deux jambes, il avait fait le bilan de sa vie et reformulé ses plans d'avenir. Il m'a expliqué comment il s'adapterait, quels seraient ses nouveaux objectifs, comment il les atteindrait tous et quels horizons pouvaient encore s'ouvrir devant lui. J'ai éprouvé pour cet esprit mûr, fort et indomptable une admiration qui confinait à l'adoration.

Le sort d'autres vies était en jeu ce jour-là. J'avais décidé d'exécuter une manœuvre de déception avec le 9 Tac vers l'ouest, en traversant le district de Ghorak, pendant que les compagnies A et C évoluaient vers l'est. Il s'agissait d'un territoire éloigné et hostile où nous avons rarement livré bataille, et je voulais le traverser le plus vite possible et parvenir au district de Maywand avant la nuit. Cependant, cinq crevaisons ont obligé notre colonne à s'attarder sur une crête qui s'étirait dans la très belle vallée de Gamarbak, à la vue de l'ennemi. Nous avons eu recours à la déception le mieux possible, mais il n'est pas facile de dissimuler une colonne de véhicules blindés. Le

lendemain, les pneus ayant été réparés, nous nous sommes dirigés vers le sud en direction du Maywand, mais nous avons été touchés par un IED peu après l'aube. J'étais sûr que l'ennemi suivait notre trace (nos services de renseignement l'ont confirmé plus tard dans la journée). L'IED a frappé le véhicule G19 qui suivait le mien, et nous avons aussitôt été enveloppés par les flammes et la fumée, ce qui nous a immobilisés complètement sans toutefois que personne ne soit blessé gravement. Après l'explosion, nous avons organisé une contre-embuscade en tirant sur l'homme qui avait fait sauter l'engin et que nous voyions s'enfuir vers le sud à motocyclette. Nous l'avons poursuivi jusqu'à un village où je suis descendu de véhicule et me suis précipité, accompagné du Capt Massoud et d'un autre soldat. J'étais furieux, et Massoud était livide. Il a pourchassé le suspect, mais il a perdu sa trace dans le labyrinthe des enceintes et des vergers. J'ai réuni plusieurs anciens du village, je me suis assis avec eux et j'ai tenu une shura. Au départ, j'ai adopté un ton menaçant et je cherchais un dédommagement, mais j'ai vite opté plutôt pour une démarche calme et réfléchie quand j'ai lu sur le visage de ces vieux hommes la résignation et l'impuissance typique des victimes : ils avaient peu à nous offrir, sauf nous dire qu'à moins de bénéficier de notre présence constante, ils ne pouvaient pas faire grand-chose pour empêcher les attaques à l'IED. Je n'étais pas le seul dont l'humeur a changé de la sorte; j'ai interrogé bon nombre de nos soldats qui avaient vécu les mêmes expériences : une embuscade ou une attaque, puis, dans l'heure suivante, une shura locale où la colère ou le désir de vengeance qui caractérisaient peut-être l'attitude et la réaction des soldats d'autres pays n'avaient pas leur place. Je m'étonnais de l'aptitude du soldat canadien à souffrir sans se venger indûment. Je comprenais enfin la qualité absolument essentielle qu'est la capacité de maîtriser ses émotions au combat. L'expression « coups tirés sous l'impulsion de la colère » est on ne

peut plus juste. Quand on se fait tirer dessus, on éprouve tout d'abord une colère indicible qui risque de dégénérer rapidement en rage si l'on ne la maîtrise pas. J'ai vu comment les soldats d'autres pays réagissaient à l'explosion d'un IED ou à une embuscade en faisant feu sur tout ce qui les entourait, sous l'effet de la colère et de la peur, en utilisant leurs tirs comme une soupape émotive. Les commandants doivent se soucier d'endiguer les réactions inspirées par la colère, et ils doivent s'entraîner dans ce sens. On n'a pas tort de faire feu au contact de l'ennemi, mais c'est une erreur que de continuer à tirer longtemps après que le contact a été rompu.

Il nous a fallu huit heures pour récupérer le véhicule G19. Tôt au cours de cette période, le Capt Massoud m'a amené un ecclésiastique taliban qui nous avait doublés et qui avait pris place à l'arrière d'une motocyclette. Son chauffeur était un fermier local. L'ecclésiastique était originaire d'un village voisin, mais il vivait maintenant au Pakistan où il enseignait à de jeunes talibans, dans une madrasa. Ce n'était pas un combattant. Il a accepté mon offre de rester avec nous pendant les travaux de récupération, à condition que nous réparions le moteur de la motocyclette, qui avait des ratés. J'ai estimé que sa présence dissuaderait l'ennemi d'attaquer de nouveau notre colonne vulnérable, mais ce que je voulais surtout, c'était des renseignements. Nous avons parlé pendant trois heures, et je l'ai écouté dire comment il prêchait et expliquer ses croyances (sans mentionner la moindre haine à notre égard); je lui ai aussi demandé de m'écouter lui parler de mes enfants et lui montrer des photos d'eux, puis lentement et avec autant de persuasion que possible, je lui ai dit comment nous percevions la lutte des Afghans, de manière que, dans l'avenir, il pût personnaliser son enseignement. Nous nous sommes séparés en assez bons termes, et sa moto nous a accompagnés jusqu'à ce que nous opérions notre jonction avec un peloton de la compagnie B et quelques membres de la PNA.

Une fois la récupération terminée, nous nous sommes dirigés vers l'aérodrome de Kandahar, mais à la périphérie ouest de la ville de Kandahar, un autre kamikaze au volant d'un VBSIED nous a attaqués. Le souffle a projeté du shrapnel et des flammes sur nous, et mon chef de char de relève, le Cplc Gregory White, qui se tenait dans l'écouille arrière, a subi des blessures graves à la partie inférieure de son bras gauche. Il nous a signalé son état par intercom. Nous nous sommes arrêtés et nous avons appliqué trois tourniquets à son bras blessé. J'ai organisé le convoi, réuni les blessés et dirigé une autre récupération de véhicules endommagés. L'état du Cplc White s'est détérioré, et les auxiliaires médicaux m'ont informé qu'étant donné la perte de sang qu'il avait subie, il risquait de mourir si nous attendions l'hélicoptère d'EVASAN. Je n'aimais pas cet endroit poussièreux de toute façon et je sentais que d'autres attaques seraient sans doute lancées contre nous. J'ai donc décidé de risquer l'évacuation terrestre du Cplc White jusqu'à l'enceinte de l'ERP, où des médecins canadiens pourraient lui prodiguer de meilleurs traitements initiaux et où il y avait un site sûr de poser d'hélicoptères.

Mon VBL a laissé le convoi, et Stitch (Cpl Hayward) a conduit le véhicule dans les rues sombres et bondées de Kandahar, sans escorte et à une bonne vitesse, en faisant preuve d'une adresse étonnante, tout en prenant garde aux autres véhicules et aux piétons, tandis que notre canonnier, le Cpl Greg Davis, avertissait les conducteurs locaux en criant et en klaxonnant. Nous sommes arrivés au Camp Nathan-Smith à temps pour que le Cplc White soit mis sous perfusion intraveineuse jusqu'à l'arrivée de l'hélicoptère américain qui l'évacuerait. J'ai aidé à transporter sa civière jusqu'à l'hélicoptère; je lui ai dit un « au revoir » fraternel, content qu'il vive et fier de la conduite de ses compagnons d'équipage. Nous sommes ensuite retournés à l'aérodrome de Kandahar pour rendre visite aux blessés et faire le bilan.

Au cours des jours suivants, il est devenu clair que le 9 Tac était visé et que la PNA transmettait des renseignements à l'ennemi au sujet de nos mouvements. Nous soupçonnions qu'il en était ainsi. Je ne m'inquiétais guère de savoir que l'ennemi voulait s'en prendre à mon convoi. Cela a eu un effet positif en montrant que mon grade et mon titre ne me mettaient pas à l'abri du danger. Cependant, j'éprouvais une vive angoisse à l'idée que mes équipages devraient subir les conséquences de leur appartenance au convoi du 9 Tac. Nous avons informé tous les soldats que les risques étaient élevés et nous leur avons offert la possibilité d'être mutés ailleurs sans honte pour le reste de la période de service, car tous avaient déjà fait pleinement leurs preuves. Personne n'a demandé de réaffectation. J'ai de nouveau dirigé la colonne en campagne le lendemain (je commandais toujours l'équipage du véhicule de tête) afin de nous occuper l'esprit. Avant le 22 juin, nous avons été très rusés quand venait le temps de concevoir nos mouvements et de choisir nos itinéraires, mais par la suite, nous sommes devenus sournois. Je changeais mes plans pour un rien, je m'écartais de toutes les pratiques habituelles, je ne me conformais à aucun modèle de mouvements et je me déplaçais souvent la nuit en modifiant constamment l'organisation des feux sur les véhicules : parfois, le deuxième véhicule était le seul à allumer ses feux (ce qui offrait aux conducteurs venant en sens inverse la silhouette massive et effrayante du VBL de tête) et parfois trois véhicules le faisaient ou, au contraire, avançaient tous feux éteints, tout dépendant de la circulation et de l'éclairage des rues. Nous modifions l'organisation de nos feux à tous les virages et sur chaque crête, de manière à compliquer énormément la tâche de tout ennemi qui chercherait à nous suivre et à nous repérer. Nous n'avons jamais été touchés de nouveau.

Dans le cadre de l'opération *Mountain Thrust*, nous sommes retournés dans le nord de la province de Kandahar au cours de la deuxième

moitié de juin, cette fois dans le district de Miya Nishin, dans la ville souvent troublée de Chenartu. Pendant notre déploiement dans le Miya Nishin, la compagnie B est restée occupée dans le Zhari et le Panjwayi. Elle exécutait des patrouilles agressives et elle a réussi à relancer plusieurs projets de reconstruction dans ces endroits. Toutefois, l'ennemi n'était pas disposé à renoncer à ses plans à l'égard de cet endroit. Dans la nuit du 23, il a tenté d'attaquer une base de patrouille que la compagnie B avait établie dans le wadi de la rivière Arghandab au crépuscule, juste au nord de l'école, à Mushan, dans le Panjwayi. Cependant, les canonniers des VBL, se servant de leurs dispositifs de visée de nuit, ont pu alerter nos troupes de sorte que, dès le déclenchement des tirs ennemis, la réplique des VBL a été décisive et dévastatrice. Plusieurs combattants ennemis se sont retirés vers l'ouest, pour se réfugier dans l'école, où le commandant de la compagnie B, le Maj Grimshaw, avait déjà dépêché une section d'infanterie qui a réussi à achever la force talibane. Cela a eu un effet négatif, soit l'annulation d'un programme de sensibilisation médicale prévu pour le lendemain dans le village. Dans la nuit du 24 juin, la compagnie B a mené d'autres opérations en essayant d'appuyer une force américaine d'opérations spéciales qui avait livré un dur combat à Pashmoul. Quand je suis rentré du nord de la province de Kandahar, nous avons délibérément entrepris la planification d'une autre grande opération de la FO dans la région de Pashmoul.

Admettant qu'il y avait effectivement des forces ennemies dans les districts de Zhari et de Panjwayi, la Division nous a autorisés à y retourner au début de juillet pour combattre. Elle nous a permis de nous écarter, mais seulement pendant quelques jours, des endroits visés expressément par l'opération *Mountain Thrust*, afin de perturber davantage l'accumulation de forces talibanes dans les régions les plus rapprochées de Kandahar. En dépit des signes confirmant que les

talibans concentraient des éléments à ces endroits clés, la Division a cédé à d'autres pressions. Les Britanniques étaient en difficulté dans la vallée de la rivière Helmand, surtout aux environs de Sangin, où ils occupaient la BOA Robinson et un petit poste assiégé au centre du district de Sangin. Les occupants du poste ployaient sous la tâche, car ils subissaient des attaques quotidiennes et disposaient d'un système très faible de ravitaillement par hélicoptère. L'opération *Mountain Thrust* a alors changé d'orientation; en effet, les autorités se sont mises à planifier une opération pour une brigade (l'opération *Hewad*) dans la région de Sangin, afin d'éliminer la menace qui y existait. Au stade préliminaire, la FO Orion, appuyée par un nombre sans précédent de soldats de l'ANA (150) et par 100 membres de la PNA et bénéficiant de l'apport d'une troupe de la Household Cavalry britannique, passerait trois à quatre jours dans le Pashmoul pour y perturber l'activité des talibans, avant de se rendre dans l'Helmand pour soutenir les Britanniques dans le cadre de l'opération *Hewad*. Notre phase préliminaire a été appelée « opération *Zahar* ». Elle a été soigneusement planifiée, car les autorités espéraient réussir enfin à masser des forces suffisantes dans un petit secteur pour encercler et détruire complètement une force ennemie. Je voulais m'approcher d'un groupe ennemi de trois ou quatre côtés à la fois pour empêcher la fuite de qui que ce soit. Cela signifiait que toutes les trois compagnies (comptant deux pelotons chacune) participeraient à l'attaque. Ce serait la première fois qu'aurait lieu une opération avec trois compagnies de carabiniers, et les avantages d'une telle tactique sont aussitôt devenus évidents.

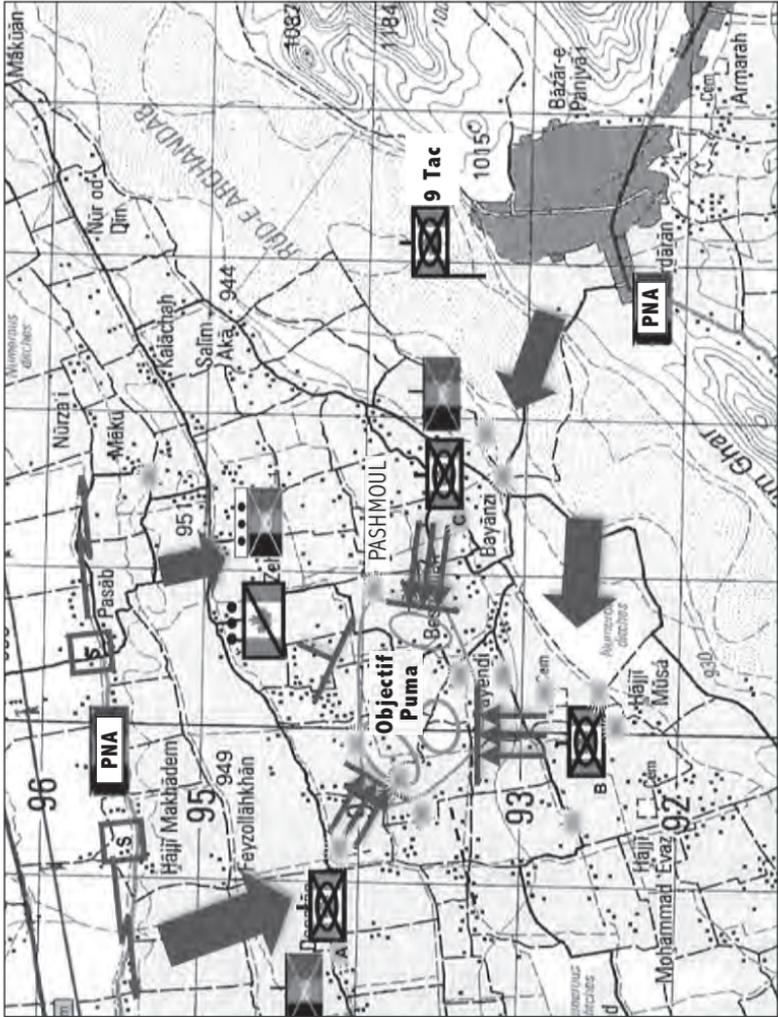
On avait signalé la présence de caches d'armes et de munitions talibanes, de cliniques dans l'enceinte d'un « médecin local », et de laboratoires de drogues dans le district de Zhari. Il y avait sans doute cinq groupes talibans dans le secteur. C'est le commandant de la

compagnie B qui a décidé quel groupe ennemi nous attaquerions, et où. Pendant près de deux mois, il avait exécuté des opérations dans ce secteur avec sa compagnie, et ils avaient appris à connaître l'ennemi un peu comme un policier de quartier connaît les rues de sa ronde. Le Maj Grimshaw ne disposait d'aucun renseignement concret en ce sens, mais il « s'est dit » certain que nous trouverions l'ennemi, ou quelque chose lui étant précieux, dans les environs du vaste cimetière de Shakor Ghundi, à Pashmoul.

C'était l'évidence même. En me fiant au *bon sens*, j'ai misé de moins en moins sur les capteurs ISTAR et de plus en plus sur ma *perception* personnelle de l'emplacement des forces ennemies, de leurs intentions et de la façon de les fourvoyer. Les chefs de la FO sont allés personnellement en reconnaissance dans les districts et ont analysé les sources HUMINT pour cerner les tendances et essayer de savoir si un ennemi se trouvait dans tel ou tel endroit (dans presque tous les cas, on disait qu'un groupe de 20 à 40 talibans se cachait à proximité d'un village donné). Nous tentions ensuite de nous immiscer discrètement dans ce district sous le couvert de la nuit, en usant de mesures de déception et, autant que possible, d'isoler le village en déployant de petites forces d'arrêt et d'interception. Nous menions des opérations d'encercllement et de fouille et nous exécutions des tirs (démonstration de force avec l'artillerie ou tirs d'obus de 25 mm) pour susciter entre les groupes ennemis des communications que nous interceptions; à la lumière de ces dernières (ou des renseignements recueillis auprès de la population locale), nous essayions de repérer les endroits où l'ennemi se cachait. Cependant, en fin de compte, nous le trouvions presque toujours en avançant pour entrer en contact avec lui, sur le terrain couvert où il se cachait, et sa présence était alors confirmée par un échange de feux à distances rapprochées.

Nous avons amorcé l'opération *ZAHAR* dans la nuit du 7 juillet. Comme mesure de déception, j'ai demandé à la compagnie A et au peloton de reconnaissance d'exécuter une relève sur place avec la compagnie B, dans la base de patrouille Wilson, le long de la Route 1, puis la compagnie B s'est rendue dans le centre du district de Panjwayi sous le couvert de la nuit. Aucun de ces mouvements ne détonnait par rapport à nos activités régulières des mois précédents. Puis, nous avons soigneusement déplacé la compagnie C dans la ville de Kandahar et nous avons rallié le centre du district de Panjwayi, tous feux éteints. Le 9 Tac suivait de près. Tandis que j'amenais la colonne sur la crête élevée dominant Pashmoul, les trois compagnies et le peloton de reconnaissance progressaient vers l'objectif « Puma ». Tous ont avancé juste après minuit : de longues colonnes de véhicules se déplaçant lentement, tous feux éteints et en faisant peu de bruit – une qualité des VBL. Nous avons intégré plusieurs soldats de l'ANA dans chaque section, dans nos VBL, tout en gardant les autres à l'arrière, en réserve. L'ANA ne peut se déplacer dans ses camionnettes la nuit sans feux; il vaut donc mieux ne pas faire participer ses soldats aux batailles préliminaires.

Selon le plan de bataille, les trois compagnies devaient se déplacer de nuit, à pied ou à bord de leurs véhicules, pour encercler l'objectif Puma : Shakor Ghundi. Avant de quitter l'aérodrome de Kandahar, nous avons reçu la visite du chef de la Direction de la sécurité nationale qui nous avait transmis des renseignements sur la position de quatre groupes d'alerte avancée susceptibles de gêner notre progression. Ses renseignements étaient en fait très précis. À peine 20 minutes après le début de notre avance à quatre axes, le peloton de reconnaissance avait fait trois prisonniers, et les trois compagnies de carabiniers avaient pris à partie les groupes ennemis d'alerte avancée avec les canons de 25 mm de leurs VBL. Le 9 Tac



**CARTE 11 : Op ZAHAR, du 7 au 10 juillet**

venait d'atteindre la crête où j'installerais mon poste de commandement, et nous étions en train d'établir nos postes mobiles de radio quand le BOUM-BOUM-BOUM des tirs de VBL a perturbé la nuit devant nous en trois endroits, ce qui annonçait que chaque sous-unité de manœuvre s'était jointe à la bataille. J'ai commencé

à recevoir des comptes rendus de contact et à repérer l'ennemi avec mes viseurs et mes jumelles de nuit. Cela a marqué le début d'un engagement continu de douze heures avec des forces talibanes, engagement au cours duquel nous avons progressé lentement mais sans arrêt vers l'objectif.

Notre manœuvre et notre progression de nuit ont surpris l'ennemi, mais il avait le double avantage du temps et du terrain. Il surveillait notre avance et tendait des embuscades là où il estimait que c'était le plus indiqué, mais le resserrement constant de notre étau l'a dissuadé. La plupart de nos nombreux contacts avec l'ennemi nous ont opposés à des groupes surpris en train de se cacher ou essayant de nous distraire pendant que d'autres s'enfuyaient. Tôt le 8 juillet, la compagnie B est parvenue jusqu'à Haji Musa, non sans se heurter à un groupe ennemi assez nombreux.

Pendant ce combat, la section du Cplc Harding (I/A 23A) protégeait le flanc ouest du village de Haji Musa avec quatre soldats canadiens et huit soldats de l'ANA répartis le long de la position défensive, tandis que des éléments du 6<sup>e</sup> peloton (I/A 22) ratissaient le village lui-même. Vers 9 h, de 20 à 30 insurgés ont attaqué le flanc ouest depuis au moins deux positions situées au nord et à l'ouest de la section du Cplc Harding, à une distance d'environ 50 m. Les huit soldats de l'ANA se sont mis à l'abri pour se protéger des tirs intenses de RPG et de mitrailleuses. Le Cplc Harding a fait feu sur l'ennemi, puis il a tenté de faire participer les soldats de l'ANA au combat. À maintes reprises, il a couru vers l'arrière pour saisir un soldat de l'ANA et l'amener sur la ligne de front, courant chaque fois des risques personnels énormes. Pendant l'échange de feu, le Cpl Klodt a été blessé au cou au point qu'il fallait l'évacuer. Quand l'ordre de repli a été donné, les soldats de l'ANA ont aussitôt quitté les lieux

et ont laissé le Cplc Harding et les deux autres soldats de sa section lutter seuls contre un ennemi supérieur en nombre, prodiguer les premiers soins au Cpl Klodt sous le feu ennemi, et transporter ce dernier jusqu'à un point de rassemblement avec des éléments du 6<sup>e</sup> peloton (I/A 22). Tous ces efforts ont été couronnés de succès. Les actes courageux et décisifs du Cplc Harding sous des tirs ennemis intenses ont permis de bien défendre le flanc ouest jusqu'à ce que la blessure infligée au Cpl Klodt oblige la section à se replier. La décision qu'il a prise de risquer sa vie afin d'inciter l'ANA à prendre part au combat, en revenant pour cela à maintes reprises sur la ligne de front en dépit des tirs nourris de l'ennemi, a illustré une abnégation et une bravoure communément observées au cours de ces combats.

Dans un autre épisode remarquable s'étant produit au nord, dans la compagnie A, le Sdt Adams s'est trouvé à 10 pieds du point d'impact d'une bombe de 500 lb. Heureusement, le terrain à cet endroit était mou et il y avait un muret qui a éloigné le souffle du Sdt Adams; celui-ci a été évacué, souffrant d'une légère commotion et de dommages au tympan. Le Cpl Mooney et le Sgt Shipway ont ultérieurement été blessés en combattant sur le front de la compagnie C. Certains de nos blessés ont été évacués par hélicoptère par la position du 9 Tac, parallèlement à quatre soldats de l'ANA et à un taliban, et j'ai pu assister à leur départ, ce qui m'a fait mieux comprendre la nécessité de bonnes décisions tactiques, car cela me rendait conscient du prix que nous coûterait un manque d'attention de ma part. Le 9 juillet, en se portant à l'assaut d'une des dernières enceintes talibanes, le Sdt Boneca, un excellent réserviste du Lake Superior Scottish Regiment, a été tué pendant qu'il exécutait une opération de nettoyage rapprochée dans une structure à plusieurs étages. Dans ce complexe, il n'y avait que quelques soldats ennemis (trois en tout),

mais ils sont morts en livrant une bataille acharnée. Nos troupes ont donné un nom au plus résistant d'entre eux : « l'homme refusant de mourir ». En effet, celui-ci a manifesté une incroyable capacité de survivre après que des munitions de toutes les sortes eurent été employées contre l'enceinte où il se trouvait. Finalement, un missile Hellfire a été employé et il a touché ce qui était sûrement un gros dépôt de munitions ennemies, fort probablement des mines et des obus employés pour fabriquer des IED. Les explosions secondaires ont duré longtemps et ont blessé certains de nos soldats. L'enceinte a été capturée et nettoyée complètement. Le lendemain, nous avons terminé l'opération de dégagement et exploité la situation vers le sud et l'ouest, mais nous avons alors constaté que les vestiges des forces ennemies s'étaient retirés. Nous avons ensuite exécuté une opération de retrait vers la base de patrouille Wilson, où nous avons organisé un événement médiatique et dressé le bilan, avant de nous préparer à nous déployer dans l'Helmand, dans le cadre de l'opération *Hewad*.

## **Le concept d'opérations – Achever l'ennemi**

Achever l'ennemi en combat rapproché, c'est le tuer ou le faire prisonnier, puis exploiter cette victoire à fond avec de dynamiques opérations d'information destinées à réduire la confiance de l'ennemi et à accroître celle de la population locale (et de nos concitoyens, au pays). Nous n'avons jamais perçu l'emploi de la force meurtrière comme étant une action négative ou un outil de « dernier recours ». Quand la FO Orion a commencé à avoir des contacts quotidiens avec les forces ennemies (en juin, juillet et août), j'avais cessé de songer à des moyens habiles de gagner la guerre sans combattre. J'ai compris que pour « torpiller la cohésion de l'ennemi » et conserver l'initiative, il fallait un certain degré de destruction physique. Dans le débat naissant sur les opérations basées sur les effets, j'apporte

la réflexion suivante : on obtient les meilleurs effets de second ordre et du troisième ordre en tuant d'abord quelques ennemis, puis en exploitant le mieux possible ce résultat dans des opérations d'information. Dans les cultures où le degré de violence est accepté largement comme étant un signe de force, c'est ainsi que l'on bat les insurgés. L'idée que l'on puisse gagner sans mener de durs combats tient de la folie pure. Cependant, l'acte de destruction ne contribuait à achever le groupe ennemi que si nous allions jusqu'au bout en demeurant sur le champ de bataille, en forçant ainsi l'ennemi à se retirer, puis en lui coupant l'herbe sous le pied en étant les premiers à communiquer avec la population afghane pour lui expliquer que nous avons réussi à réduire la puissance de l'ennemi et, surtout, comment celui-ci avait quitté le secteur en s'inclinant devant notre supériorité militaire. Ce faisant, nous avons acquis un avantage psychologique (tactique) local qui nous a permis de conserver l'initiative opérationnelle et d'envisager la reprise des projets de gouvernance et de reconstruction. Dans une lutte anti-insurrectionnelle, la destruction physique de l'ennemi importe moins que son affaiblissement psychologique par le biais d'attaques publiques contre son statut. Toutefois, il faut les deux pour l'emporter. Nous avons véritablement achevé le *Dushman* chaque fois que nous avons amenuisé le statut d'un groupe taliban au point d'en faire « une force du passé » aux yeux de la population locale. C'est ce que nous avons accompli pendant les grandes conférences de presse telles que celle du 12 juillet.

L'opération *Zahar* a été importante à plusieurs égards. Elle a permis de détruire un groupe ennemi qui contrôlait Pashmoul depuis un mois, qui avait chassé la population locale et aménagé des fortifications et des voies de communications et qui tendait des embuscades le long de la Route 1. L'opération a eu pour effet de

renforcer notre liberté de mouvement et d'en priver l'ennemi. Elle a montré à la population locale notre force et nos capacités. Grâce à elle, plus de deux cents gros explosifs et projectiles ont été éliminés du champ de bataille. D'abord et avant tout, elle a permis à la ville de Kandahar de gagner du temps, elle qui subissait des attaques de plus en plus fréquentes. Du point de vue de la FO, l'opération a confirmé de nombreux éléments. Nous avons besoin de la masse critique de trois compagnies de manœuvre pour prendre l'ennemi au piège. Dans cette guerre, nous devons masser des forces considérables pour détruire ne serait-ce qu'un petit nombre d'ennemis. En outre, le nombre grandissant de soldats de l'ANA accroissait énormément nos capacités; ils pouvaient presque sentir la présence du *Dushman*. Une autre amélioration sensible a pris la forme du rattachement à la FO d'un groupe de dégagement de chemins de l'Armée américaine; c'était une troupe de trois véhicules dotés de moyens de découvrir les IED. Cette sous-unité a contribué à repérer trois IED et à nous épargner des dommages et des pertes humaines. Le Maj Trevor Webb, commandant de l'escadron de sapeurs, a personnellement escorté cette magnifique équipe extrêmement vulnérable qui, sur le champ de bataille, ouvrait la voie et nous procurait la liberté de mouvement.

Du côté négatif, nous avons constaté, à la faveur de l'opération *Zahar*, que l'ennemi était encore nombreux dans les districts de Zhari et de Panjwayi et que nos opérations n'y avaient eu qu'un effet temporaire. Ce qu'il fallait, c'était une opération de longue durée dont l'objectif aurait été d'installer les FSNA dans le district en permanence. Pour cela, il aurait d'abord fallu convaincre la Division de l'existence de la menace et de la nécessité d'opérations soutenues. Nous pouvions trouver, fixer et achever des groupes talibans au niveau tactique, mais la FO Orion n'était pas assez grande pour anéantir l'insurrection

au niveau opérationnel dans les districts susmentionnés. Cela nous tracassait au moment où nous avons laissé la compagnie B seule dans ces districts pour y poursuivre les opérations de sécurité, avec l'appui de l'ERP. Nous avons libéré le UK Household Cavalry Squadron dont nous avons le contrôle opérationnel depuis le 6 juillet et, conformément au « Plan », nous avons tourné notre attention vers la province d'Helmand.

Le Maj Fletcher et moi nous sommes rendus au Camp Bastion par la voie des airs pour établir la liaison avec le 3<sup>e</sup> Bataillon du Régiment de parachutistes (3 Para) qui exercerait le contrôle opérationnel sur la compagnie C pendant une partie de l'opération *Hewad*; la compagnie C allait être chargée de soutenir le bataillon des opérations du Régiment à Sangin, une région qu'elle connaissait bien. Je coordonnerais ce soutien et le ravitaillement, la compagnie A établirait un cordon extérieur éloigné dans les défilés des montagnes, à l'est de Sangin, tandis que le 9 Tac et le peloton de reconnaissance protégeraient les L de C au sud de Sangin en direction de Gereshk et de Lashkar Gah. Pour assurer son soutien, la FO Orion a obtenu le contrôle opérationnel de la compagnie D (Devil) du 2-4 Infantry Battalion (FO Warrior), venue de la province de Zaboul et commandée par le Capt Steven Wallace.

Nous avons progressé par étapes vers la province d'Helmand et organisé nos forces en laager, à découvert, dans le district de Maywand, non loin de la Route 1, en faisant étalage de 150 véhicules dans une démonstration de force exécutée devant la population locale et pour faire parler les talibans. Notre tâche consistait en partie à exercer une pression sur le système taliban de commandement et de contrôle dans toutes les provinces d'Helmand et de Kandahar. Je voulais donc que l'ennemi voie et entende ce groupement massif

d'engins de combat qui se préparaient à se rendre à une destination qui lui était inconnue. J'ai délibérément communiqué des renseignements à certains officiers de la PNA à qui j'ai donné à entendre que nous nous dirigerions sans doute vers les districts de Ghorak et de Khakrez pour dominer ces endroits à la faveur d'une opération subséquente qui serait exécutée en direction de Jagra et de Tabar. D'après les communications ennemies interceptées et d'autres renseignements, nous savions que cette manifestation de force suscitait effectivement une certaine appréhension chez les talibans. Notre prochain défi : déplacer cette force vers l'ouest sans révéler totalement notre intention.

Offerte gracieusement par John D. McHugh, Pon Reco, 1 PPCLI



**PHOTO 5 : la FO en laager**

**150 véhicules attendent la tempête de sable pour se glisser dans l'Helmand.**

Dans la soirée du 12 juillet, une occasion s'est présentée quand une tempête de sable a sévi sur la région. Au moment où elle a commencé à souffler, je savais que c'était là une chance unique pour

nous de nous infiltrer. Nous avons émis des ordres fragmentaires pour exécuter un mouvement rapide par rames dans la province d'Helmand. En consultant la carte, j'ai choisi une petite dépression dans une enclave désertique juste au sud de Heyderabad. Nous nous sommes faufileés en longues colonnes dans cet endroit, au milieu de la nuit, tandis que la tempête de sable commençait à faiblir. Pour la première fois depuis le début des opérations en février, je savais que le *Dushman* ignorait totalement où nous étions. Il avait toujours détecté nos mouvements, petits et grands, mais cette nuit-là, il a perdu notre trace.

Une fois notre position bien établie dans notre laager, au milieu du désert, j'ai convoqué le cmdt de la compagnie A (le Maj Kirk Gallagher) et le commandant du peloton de reconnaissance (Hamilton) et je leur ai ordonné de se rendre à Heyderabad, sous le couvert de la nuit. D'après une source de renseignements fiable, il y avait là une enceinte ennemie qu'une cellule fabriquant des IED utilisait régulièrement. Nos unités sont parties immédiatement avec une troupe de la batterie A qui faisait partie du laager.

Juste avant l'aube, cette force est entrée en contact avec l'ennemi. Les équipes d'alerte ennemies ont été réveillées par les éclaireurs du peloton de reconnaissance et elles ont déclenché des tirs sur un détachement de reconnaissance avec des RPG, des PKM et des AK 47. Le peloton avait besoin d'un appui qu'il a immédiatement reçu, car les VBL de la compagnie A sont arrivés à ses côtés pour diriger sur les positions ennemies des tirs intenses de leurs canons de 25 mm. Les deux forces ont avancé ensemble et ont nettoyé l'enceinte visée. Ce matin-là, 14 combattants ennemis ont été tués, y compris un chef de groupe. Nos troupes ont saisi du matériel servant à fabriquer des IED, des documents et des feuillets de propagande



peu et par des balles qui avaient ricoché sur le blindage. C'est ainsi que le Sgt Mars Janek a été touché. En s'éloignant des tirs ennemis tandis que les VBL avançaient, il s'est arrêté pour aider deux soldats qui étaient tombés par terre, en les empoignant un dans chaque main, et c'est alors qu'il a été atteint d'une balle de 7,62 mm dans le dos. Malgré tout, il est resté calme, pragmatique et imperturbable, comme d'habitude : la marque d'un véritable professionnel.

Le soleil s'est levé le 13 juillet sur un temps clair et chaud. Nous attendions, dans notre dépression en plein désert, et nous nous préparions au déclenchement de l'opération *Hewad*. Tout d'abord, on nous a demandé d'aider le peloton britannique à se ravitailler à Sangin. Il en était à ses dernières bouteilles d'eau. Un convoi de ravitaillement britannique nous rejoindrait et serait escorté par notre compagnie C jusqu'à Sangin, puis la compagnie C se rendrait à la BOA Robinson pour se préparer à l'insertion du 3 Para le 15 juillet.

Le convoi britannique est arrivé à notre laager et a commencé à décharger les approvisionnements en les mettant par terre, dans le désert. Les Britanniques ont déclaré qu'on leur avait ordonné de ne pas aller jusqu'à Sangin dans leurs véhicules relativement peu armés, mais de faire transporter les approvisionnements par les Canadiens. Cela n'était pas prévu. Les sourcils froncés, le cmdt de la compagnie C et moi avons discuté de nos options et nous avons décidé que la compagnie C laisserait là ses propres approvisionnements (le 9 Tac s'en chargerait) et qu'elle transporterait les ravitaillements britanniques jusqu'à Sangin le jour même. La compagnie C s'est délestée de ses propres approvisionnements pour charger ceux des Britanniques dans ses véhicules, puis elle est partie pour Sangin. Ce changement de circonstances ne me plaisait pas du tout, et j'ai réprimé l'idée déplaisante que les Britanniques n'hésiteraient pas à

profiter des capacités de combat du Maj Fletcher, en le forçant à accepter des risques dans le cadre de tâches non prévues dans notre planification interalliée initiale. Cette crainte était renforcée par l'insuffisance de la planification qui nous a paru évidente ce jour-là quand nous avons découvert qu'aucune mesure de coordination des troupes n'avait été définie, ce qui compliquait la tâche consistant à assurer la coordination des tirs et des manœuvres entre tous nos bataillons. Cela m'a convaincu davantage que je devais me déplacer vers l'avant jusqu'à la BOA Robinson; ainsi, ma présence exercerait une influence sur toute situation susceptible de se produire. L'attention devait être principalement concentrée sur le centre du district de Sangin lui-même, mais le cmdt 3 Para n'allait être sur place que pendant un des cinq jours que devait durer l'opération; le reste du temps, il se trouverait à 120 kilomètres de là, au Camp Bastion. J'ai estimé que ma présence serait sans doute utile pour exercer influence et contrôle sur l'incroyable rassemblement de forces (trois gros bataillons) qui était sur le point de se produire.

La compagnie C s'est rendue à Sangin et y a livré les ravitaillements britanniques, et ses VBL ont une fois de plus dissuadé l'ennemi de recourir à la violence à cet endroit. Nous avons émis des ordres en vertu desquels la compagnie A est allée occuper des positions d'interception près des défilés dans les montagnes situées à l'est de Sangin; le reste de ses effectifs et le peloton de reconnaissance, entre la BOA Robinson et Heyderabad, et la compagnie D du 2-4 Infantry Battalion, entre Heyderabad et la Route 1 (Gheresk). Les compagnies A et D devaient protéger les L de C depuis la BOA Robinson, au sud, afin de harceler l'ennemi le long de la rivière Helmand, surtout dans le district d'Heyderabad, en exerçant des pressions sur le système C2 des talibans sur un large front et en se tenant prêtes à se porter à l'aide du 3 Para au besoin. Je me suis déplacé

avec la troupe d'artillerie jusqu'à une position centrale depuis laquelle les M777 pourraient assurer leur appui à toutes les troupes canadiennes, britanniques et américaines, depuis la compagnie C à Sangin, au sud, jusqu'à la compagnie D, le long de la Route 1. Le Maj Trevor Webb, commandant de l'escadron de sapeurs, et le Maj Mason Stalker (maintenant membre de mon PC tactique) ont exécuté la tâche difficile mais essentielle consistant à planifier et à exécuter le dégagement de la route devant toutes nos colonnes de ravitaillement et de renforts, en utilisant le système américain de dégagement de chemins. Ils ont ainsi repéré et neutralisé trois autres IED qui auraient grandement nui à nos opérations. Nous avons fait de notre mieux pour que ce système précède tous les grands convois; pour cela, tous les mouvements de la FO ont été coordonnés et le système a été transféré d'un convoi à l'autre, ce qui a constitué tout un problème de coordination que le Maj Stalker et son personnel ont su régler à merveille.

Du 14 au 17 juillet, les compagnies A et D ont harcelé l'ennemi le long de la rivière Helmand, au sud de Sangin, et elles ont ainsi participé à de multiples échanges de feux tous les jours. Leurs ordres étaient de ne pas s'engager à fond dans un combat, d'éviter d'être immobilisées dans l'épaisse ceinture de verdure bordant les deux rives de l'Helmand et d'éviter de subir des pertes humaines. Elles ont accompli un très beau travail en faisant preuve d'un contrôle et d'une retenue exemplaires, tout en demeurant agressives. Il n'y a pas à douter que nous avons conservé l'initiative opérationnelle complètement. Les communications interceptées et d'autres renseignements que nous avons reçus ont confirmé qu'un désarroi total régnait chez l'ennemi à cet endroit.

Dans l'après-midi du 15 juillet, après avoir soutenu l'attaque aéro-mobilité du 3 Para dans la partie nord de Sangin, la compagnie C nous est revenue, et je lui ai attaché un peloton de la compagnie A. La Brigade nous a ordonné d'exécuter une EDC, dans le sud de Sangin, après une attaque aérienne importante contre une concentration de forces ennemies. En se rendant à cet endroit, le groupe de la compagnie C s'est heurté à une centaine de talibans qui ont fait feu sur elle depuis des positions défensives bien dispersées, sur un large front. Cela s'est passé dans un secteur construit très complexe. Après avoir pris l'ennemi à partie avec de multiples tirs d'appui, nous avons ordonné à la compagnie C de rompre le combat au crépuscule, car les missions de combat qui allaient suivre seraient plus importantes que cette EDC. À la BOA Robinson, nous avons planifié la prochaine étape. Le lendemain matin, une très forte concentration de forces s'est rendue à Sangin, afin de dégager le secteur qui entourait l'enceinte britannique assiégée, d'aménager des zones d'atterrissage plus sûres pour le ravitaillement et de chasser l'ennemi du centre de la ville. Encore une fois, j'ai détaché la compagnie C auprès du 3 Para et je me suis rendu à l'avant pour observer l'opération depuis une ancienne position défensive soviétique qui dominait nettement le secteur est de la ville. Il y a eu de petites escarmouches ce jour-là, mais il est devenu évident que l'ennemi avait quitté les lieux ou qu'il avait choisi de se faire discret. Nous avons commencé à planifier le retrait de toute la FO, qui devait débiter le 17 juillet. Nous avons émis les ordres cette nuit-là.

Le 9 Tac amorcerait le retrait en passant au sud de la BOA Robinson pour travailler avec le peloton de reconnaissance qui poursuivait ses patrouilles de harcèlement le long de la rivière Helmand, pendant que les compagnies A, C et D se ravitailleraient en prévision du retrait par étapes jusqu'à l'aérodrome de Kandahar, le 18. Au sud,

la compagnie D continuait à exercer des pressions sur Heyderabad en exécutant des patrouilles de combat, et je voulais lui rendre visite pour la remercier de l'excellent soutien qu'elle nous avait fourni, avant qu'elle soit retranchée de la FO Orion tôt le lendemain. Tandis que nous nous dirigeons vers le sud pour opérer notre jonction avec elle, elle s'est trouvée prise dans un violent échange de feu. Mon convoi et ses VBL étaient les plus proches; par conséquent, ce qui avait commencé comme une visite s'est vite transformé en une mission d'appui tactique.

Le Capt Steven Wallace a disposé comme suit sa compagnie de 150 fantassins de l'Armée américaine : deux pelotons étaient tournés vers l'ouest; celui couvrant le flanc droit a été chargé de nettoyer les enceintes dans le village d'Heyderabad, et le peloton de gauche s'est déployé le long d'une crête étroite; les troupes ont fait feu sur une série d'enceintes et de vergers d'où les talibans avaient tendu des embuscades à ses troupes. Un des HUMVEE du Capt Wallace a été endommagé par des RPG qui ont infligé des blessures légères par shrapnel à un soldat. Il était de bonne humeur quand le 9 Tac est arrivé, car il se réjouissait à l'idée de prendre l'ennemi à partie dans un combat en bonne et due forme. Sa compagnie était sous mon contrôle opérationnel depuis sept jours (c'était la première fois en 50 ans qu'une unité d'infanterie de l'Armée américaine était placée sous contrôle canadien au combat). Ses soldats avaient été confinés à des missions d'économie des forces et ils n'avaient par conséquent eu que des contacts de courte durée avec les insurgés. Le Capt Wallace était donc resté sur sa faim, car il voulait combattre; il était très heureux quand mon VBL et celui du Maj Steve Gallagher (G19) se sont joints à son véhicule de commandement au sommet d'une crête étroite qui correspondait à la ligne de feu de son peloton du flanc gauche. Il a rapidement désigné des objectifs, et j'ai transmis

les données à mon canonnier, le Cpl Greg Davis, qui a commencé à tirer sur les positions talibanes situées devant nous à une distance variant de 100 à 150 mètres. Il était environ 15 h 30. Après quelques minutes seulement, l'ennemi a amorcé un repli, et nous avons pu apercevoir des formes fuyantes coiffées d'un turban foncé et courant entre les murs des enceintes vers la ceinture de verdure. Les enceintes depuis lesquelles ils avaient combattu étaient situées à la limite de la zone fertile verte et cultivée qui chevauchait la rivière Helmand et qui comprenait un réseau de fermes, de champs et de villages cernés par des murs d'enceinte; ce secteur était fortement compartimenté et quasiment impossible à traverser pour nos troupes en raison des chemins étroits, des murs élevés et des canaux d'irrigation larges et profonds. Ses vergers et ses champs luxuriants, où poussaient d'abondantes cultures de pavot, faisaient vivement contraste avec le désert qui le bordait. Parce que nous avons déjà combattu à cet endroit, le Capt Wallace et moi savions que, si l'ennemi entrait dans la ceinture de verdure, il réussirait facilement à s'enfuir. Le Capt Wallace a donc ordonné à un peloton de poursuivre l'ennemi à pied. Les fantassins américains sont descendus de leurs véhicules HUMVEE et ont commencé à se rassembler en files pour attaquer la première enceinte. Mon VBL leur a fourni un appui rapproché en couvrant leurs déplacements de son tir et en agissant comme un bouclier blindé mobile pendant qu'ils avançaient à pied. Nous avons aussi essayé de donner à ces soldats vulnérables une voie d'entrée facile dans l'enceinte en utilisant notre canon pour pratiquer un trou dans le mur le plus proche. L'épaisseur et la dureté du mur ont fait échouer cette tentative. Le SMR Randy Northrup est descendu de son véhicule et a employé une arme antichar M72 pour essayer de faire un trou, mais en vain! Les fantassins américains ont souri face à notre impuissance, mais ils ont acclamé mon chauffeur, le Cpl Stitch Hayward, quand il a fait avancer lentement son

véhicule pour défoncer le mur et y découper une brèche juste assez large pour permettre à l'infanterie de s'infiltrer. Grâce à la hauteur de nos VBL, nous avons pu conserver un contact visuel avec les fantassins tandis qu'ils commençaient à fouiller les enceintes et les vergers pour y repérer les positions de combat ennemies et y trouver des armes, des traces de sang et des parties de corps humain que les tirs du canon de 25 mm de Davis avaient sectionnées.

Nous avons continué d'appuyer l'infanterie américaine débarquée pendant qu'elle nettoyait le secteur en allant du sud au nord, le long de la partie ouest d'Heyderabad, entre le village et un profond canal situé à l'ouest. À plusieurs reprises, les soldats américains ont essayé des tirs ennemis nourris qui venaient du nord et de la rive ouest du canal. Nous avons utilisé des mortiers pour neutraliser le groupe ennemi posté le plus à l'ouest et le tir direct des armes portatives et de nos deux VBL pour détruire le groupe situé au nord. J'ai déplacé le 9 Tac d'une position de tir à l'autre sur le flanc droit de l'infanterie américaine, en prenant l'ennemi à partie alors qu'il tentait de dresser des embuscades devant elle jusqu'à un stade où, pendant que nous exécutions un virage dans un coin étroit, entre une enceinte et une maison, nous avons été touchés par des RPG. Le premier engin est passé entre le canon et l'écouille du chauffeur et a frappé le mur derrière moi. Il a mis notre système de communications hors d'état dans la tourelle, de sorte que Davis et moi ne pouvions plus converser ensemble. Stitch a reculé de quelques verges jusqu'à une position d'où je pouvais tout juste voir, par-dessus un mur, les positions de tir ennemies. Cependant, je ne pouvais pas communiquer à Davis les coordonnées des cibles. Un sergent américain accompagné de deux escouades débarquées se tenait juste derrière le VBL et me demandait le chemin à suivre. Exaspéré par le fait que je ne pouvais me faire entendre du sergent à cause du bruit des tirs et voulant lui

faire voir où l'ennemi était, j'ai saisi mon fusil (toujours rangé dans le râtelier arrière de la tourelle du VBL), je suis sorti de la tourelle et j'ai sauté à terre derrière le VBL. J'ai dit au sergent de me suivre et nous avons formé une longue file indienne pour contourner l'enceinte par la droite et trouver un endroit où attaquer le flanc de l'ennemi. Nous avons longé l'enceinte et nous sommes entrés dans un champ de riz à découvert. Une fois exposés, nous avons essuyé des tirs intenses d'armes portatives qui venaient du même groupe ennemi. Les soldats américains n'ont eu besoin d'aucun ordre de leur commandant de peloton ou de moi; ils se sont immédiatement dispersés pour former des lignes d'escouade et ils se sont mis à avancer, tout en tirant de toutes leurs armes sur l'ennemi. L'échange de feux était à peu près égal, sauf que les tirs ennemis passaient au-dessus de nos têtes, tandis que les nôtres faisaient mouche. L'action rapide des fantassins américains, résultat de nombreuses heures passées à s'exercer à exécuter les drills de combat, et l'efficacité des sergents (tous des vétérans comptant quatre ans d'expérience et de multiples périodes de service en Afghanistan et en Iraq) ont fait toute la différence. Les tirs ennemis ont diminué. J'étais fier de ces soldats de la compagnie « Devil ». Plus tard, j'ai réfléchi à cela et j'ai compris qu'à un certain point au cours de la dernière décennie, l'infanterie canadienne a subi un changement culturel fondamental à la suite duquel elle s'est identifiée plus spontanément à l'infanterie américaine, plutôt qu'à l'infanterie britannique. Il était facile de travailler avec la compagnie « Devil »; elle était fiable et très professionnelle. La plus grande similarité entre les Américains et nous résidait sans doute dans le fait qu'ils voulaient combattre, contrairement aux soldats d'autres pays alliés qui demeuraient peu enclins à courir des risques et trop timides pour se dresser devant les talibans et lutter contre eux. Quand l'échange de feux a commencé, les chefs américains ont fait preuve d'esprit de décision et de ténacité, et leurs soldats ont exécuté les drills de combat rapidement et avec un effet maximum.

À ce moment-là, un jeune commandant de peloton américain est arrivé et a pris son unité en main. Je lui ai dit de continuer à tirer, mais de ne pas avancer, car je comptais achever l'ennemi avec les tirs des VBL et de l'artillerie. Il a acquiescé. En retournant aux VBL, j'essayais de me faire aussi petit que possible, car des balles sifflaient tout près de moi et s'écrasaient sur le mur derrière moi. J'ai entendu d'autres tirs de RPG plus à l'ouest. Le 9 Tac était toujours privé de communications quand je suis revenu, de sorte que le G19 a pris notre place dans la position de tir. Ensemble, les tirs des VBL et ceux des armes portatives venant de deux directions ont obligé l'ennemi à rompre le combat et à se retirer. Le Capt Wallace a demandé s'il devait essayer de pourchasser l'ennemi dans la ceinture de verdure. Comme la nuit approchait, j'ai répondu par la négative, mais je lui ai expliqué notre politique consistant à demeurer sur le champ de bataille après chaque combat jusqu'à ce qu'il soit clair pour l'ennemi et les non-combattants que c'était les talibans qui avaient cédé du terrain, et non pas nous. Notre retrait aurait lieu après la tombée de la nuit et une fois que la supériorité de nos armes aurait été établie clairement aux yeux de tous. Le Capt Wallace a compris cela. Pour conserver l'initiative, les atouts psychologiques importaient autant que n'importe quel autre. Cela nécessitait un ascendant moral sur l'ennemi. Le Capt Wallace a réorganisé ses troupes et nous a aidés à pourchasser l'ennemi en retraite avec un appui aérien rapproché et des tirs d'artillerie. Deux groupes ennemis ont été repérés tandis qu'ils quittaient Heyderabad, franchissaient le canal et entraient dans un bâtiment jaune assez évident. Le G19 a dirigé sur cet objectif des tirs d'aéronef et d'artillerie qui ont été efficaces. Le bâtiment devait abriter une énorme cache d'armes, car nous avons pu entendre et observer les explosions secondaires pendant plus d'une heure après notre attaque.

Tandis que la nuit tombait, je suis allé à la rencontre du Capt Wallace, je l'ai remercié de son soutien et des services qu'il nous avait rendus, je lui ai remis un médaillon de la FO Orion et je lui ai dit au revoir. Sa compagnie devait retourner auprès de son bataillon d'appartenance américain tôt le lendemain matin. J'éprouvais du regret à l'idée de perdre ces troupes. Nous avons réuni le convoi du 9 Tac et avons amorcé lentement et avec prudence un parcours de sept kilomètres jusqu'à la position de la compagnie A, en circulant hors-route et tous feux éteints pour éviter les IED et les embuscades. Nous sommes arrivés à cette position à 23 h. J'étais épuisé. Notre journée avait commencé à 4 h, et la chute d'adrénaline éprouvée après un combat faisait son œuvre. J'ai interrogé mon officier des opérations, le Maj Stalker, pour savoir si nous étions prêts ou non à entreprendre le retour à l'aérodrome de Kandahar le lendemain. Il m'a garanti que les ordres avaient été envoyés, que l'on en avait accusé réception et qu'il s'occuperait du reste. C'était là une bonne nouvelle pour moi, car j'éprouvais le besoin de dormir longtemps et profondément. Je suis retourné au 9 Tac pour y trouver, comme toujours, mes hommes qui ronflaient déjà et la rampe arrière descendue et le banc prêt pour que je m'y couche; on y avait mis un imperméable plié en guise d'oreiller et une couverture de ranger qui me protégerait du froid aux petites heures du matin. Je venais à peine de défaire les lacets de mes bottines (nous dormions tout habillés, mais nous devions desserrer ceintures et lacets pour favoriser une bonne circulation, faute de quoi nous risquions d'être réveillés par la douleur) et j'allais tomber endormi instantanément quand un officier de service a gravi la rampe arrière et m'a informé que le commandant de la brigade me donnerait des ordres à la radio dans cinq minutes. Tout en me remettant les idées en place, j'ai marché, les yeux encore voilés, jusqu'au poste de commandement.

Le poste de commandement tactique était une tente rudimentaire de 16 pieds sur 24 pieds fixée à l'arrière d'un véhicule blindé Bison; on y trouvait trois appareils radio sur des tables, des téléphones satellitaires, un ordinateur portable satellitaire, une table à cartes, des chaises et, Dieu merci, une cafetière toujours remplie. Je me suis assis près de la radio de commandement et, quelques minutes plus tard, j'ai entendu la voix du commandant de la brigade. Il était rare que nous recevions des ordres par la radio. Je savais que quelque chose d'important se passait, car je ne pouvais me rappeler avoir vécu pareille situation. Normalement, le commandant de brigade approuvait notre plan et notre concept d'opérations avant le début d'une opération et nous les exécutions par la suite. De toute évidence, on était sur le point de nous confier de nouvelles tâches importantes, et je savais que la bonne douche à l'aérodrome de Kandahar devrait attendre! Le commandant de brigade m'a fait savoir qu'au cours de la journée, les centres des districts de Nawa et de Garmser étaient tombés aux mains de l'ennemi. Le Président Karzai était très inquiet, tout comme les commandants américains et britanniques et le gouverneur de la province d'Helmand. Les autorités supposaient que les talibans essayaient délibérément de s'installer à Lashkar Gah dans le but d'arrêter nos opérations à Sangin. Lashkar Gah était exposé. La FO Orion avait pour mission de reprendre les centres des districts de Nawa et de Garmser avant 16 h 30 le lendemain. « Y a-t-il des questions? » « Oui, Monsieur, une seule : où sont Nawa et Garmser? » Le commandant de la brigade a répondu en adoptant un ton empreint de compréhension : « Dans le sud de la province d'Helmand. » « Bien compris, ai-je dit, mais nous n'avons aucune carte! » Le silence qui a suivi traduisait aussi sa compréhension des choses : sans cartes, il serait impossible de remplir la mission; or, la production de cartes pour toute la FO Orion et leur distribution prendraient des heures. « Nous vous envoyons des cartes dès que

possible », a fait savoir le Brigadier-général. Je savais alors qu'il nous restait quelques heures pour nous préparer sur place avant d'opérer notre mouvement. Des équipages d'hélicoptère ont reçu l'ordre de nous apporter les cartes avant l'aube; un hélicoptère viendrait aussi chercher mon équipe de commandement pour exécuter un vol de reconnaissance dès l'aube. La tension était évidente après la réception des ordres à la radio, car tous savaient que la chaleur, la poussière et le danger seraient notre lot pendant une autre semaine. Or, il y avait déjà 11 jours que nous étions en campagne. Nous avons parcouru plus de 350 kilomètres et participé à plus de 20 échanges de feux intenses. Nous avons secouru la garnison britannique assiégée à Sangin et exercé une pression constante sur les talibans sur un front de 70 kilomètres. Tous se posaient la question : « Ne peut-on pas demander à quelqu'un d'autre de faire le travail pénible... nous sommes fatigués de secourir tout le monde! » Cette organisation normalement toujours prête à accepter une mission se sentait très victimisée. J'ai réuni quelques soldats clés de mon équipe et je leur ai dit de se ressaisir, car il s'agissait de toute évidence de quelque chose de très grave. Des personnes compétentes avaient examiné toutes les options et elles avaient décidé que nous représentions la meilleure solution. J'ai alors dû communiquer une autre mauvaise nouvelle à Mason Stalker. Normalement, j'aurais annoncé la mauvaise nouvelle moi-même aux commandants de compagnie, mais j'avais besoin de lui pour leur transmettre l'ordre d'avertissement par radio et pour dresser des plans afin de concentrer nos trois compagnies (dispersées sur une distance de 70 kilomètres) qui exécuteraient les ordres et pour organiser notre ravitaillement avant que nous avançons vers le sud, en direction de Nawa et de Garmser. Je lui ai dit que j'allais me coucher, car j'avais besoin de dormir. Je luttais encore contre la chute d'adrénaline et contre la pensée que j'avais frôlé la mort de près. Je savais qu'une longue mission nous attendait et qu'à

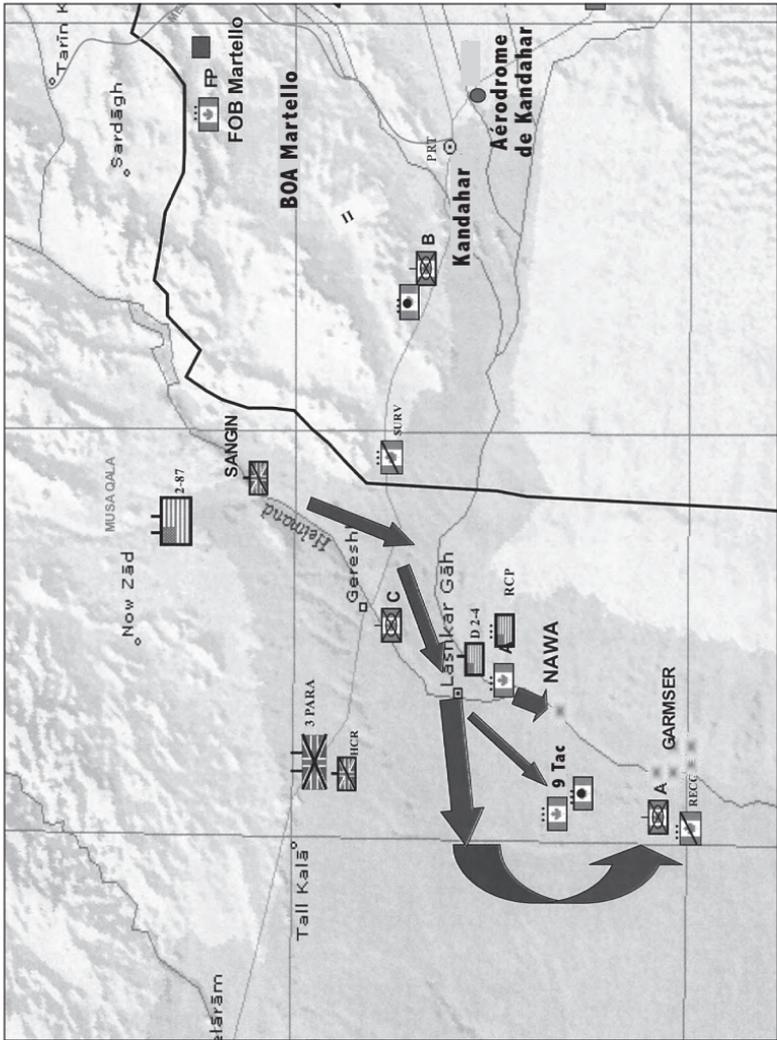
titre de commandant, j'avais besoin d'être en possession « de tous mes moyens » quand viendrait le temps de prendre des décisions au cours des prochains jours. Je suis donc retourné à mon banc et j'ai sombré dans un profond sommeil.

Je me suis réveillé avant l'aube, peu après 4 h; j'ai attaché mes lacets de bottines et je suis parti à la recherche d'un café. Les cartes n'avaient pas été livrées, et l'hélicoptère de reconnaissance venait d'arriver. Le Maj Gallagher, commandant de la compagnie A, et moi sommes montés à bord et avons demandé aux pilotes s'ils avaient des cartes. Ils n'avaient que des cartes aériennes, mais ils nous ont informés que Nawa et Garmser se trouvaient au sud de Lashkar Gah, le long de la rivière Helmand. Autre complication, les casques d'écoute à bord de l'hélicoptère ne fonctionnaient pas, et j'étais le seul à pouvoir communiquer avec les pilotes. Le Maj Gallagher s'est assis derrière moi, sans carte et sans casque d'écoute, ni plus ni moins un simple passager. Nous sommes allés prendre le Capt Wallace, et j'étais bien content qu'on lui ait ordonné de demeurer avec nous pour la prochaine étape. Il souriait en montant à bord, signifiant par là qu'il était heureux lui aussi de rester. Il aimait travailler pour une formation qui lui permettait de combattre. Nous avons pris la direction du sud.

Sans carte et sans savoir au juste où Nawa et Garmser se situaient, j'ai pris un crayon et du papier et je me suis mis à faire un croquis de nos itinéraires. J'étais déjà allé à Lashkar Gah et je connaissais donc cette partie du trajet. À partir de cet endroit, nous devrions voler vers le sud en suivant la large rivière Helmand qui coulait vers le sud. De chaque côté du cours d'eau s'étendait un corridor de trois à cinq kilomètres rempli de terres agricoles, de villages et d'un dédale de chemins et de pistes serpentant entre eux. J'ai dit aux

pilotes qu'il me fallait deux itinéraires que les VBL et les véhicules lourds pourraient emprunter. Je surveillais les routes principales et les pistes qui se démarquaient des autres et j'essayais de mémoriser les détails des principaux défilés et intersections, puis j'en faisais rapidement un croquis. À plusieurs reprises, j'ai dû demander aux pilotes de faire demi-tour quand je voyais une piste que j'avais suivie aboutir à une impasse; nous devions alors revenir en arrière pour trouver un autre parcours. Nous avons ensuite survolé le centre du district de Nawa, à 30 kilomètres au sud de Lashkar Gah. Les villages étaient déserts, ce qui révélait la présence des talibans. À Garmser (à 60 kilomètres plus au sud), la situation était la même, mais les paramètres étaient plus compliqués : l'endroit était situé sur la rive est de l'Helmand, et nous devions l'approcher depuis l'ouest. Un seul pont franchissait la rivière au sud de Lashkar Gah, à la hauteur de Garmser; il mesurait 500 mètres de long, et cette structure à voie unique était suspendue à 30 pieds au-dessus de la rivière. Nos troupes y seraient très vulnérables au feu ennemi si elles essayaient de le traverser. J'étais convaincu que l'ennemi occupait la ville par ailleurs déserte.

Nous n'avions aucune carte et ne possédions que peu de renseignements sur l'ennemi. Nous avons reçu une photo aérienne floue des centres des districts ainsi qu'un rapport écrit d'une demi-page et un croquis de Garmser fait à la main. Ces éléments et le croquis que j'avais tracé à la main pour montrer les deux itinéraires que nous suivrions étaient très loin de correspondre à ce à quoi je m'attendais dans une guerre moderne livrée en 2006, mais j'avais confiance. Nous sommes retournés auprès de la FO, et toutes les compagnies ont commencé à se regrouper (150 véhicules) pour se ravitailler et pour faire un court « briefing » avant de partir. Au poste de commandement tactique, l'Adj Armstrong avait reçu des cartes; nous en



**CARTE 13 : Nawa-Garmser**

avons constitué des jeux, puis avec un marqueur jaune, j'ai tracé sur les cartes les itinéraires qui figuraient sur mon croquis et j'ai réuni les commandants de compagnie pour leur communiquer rapidement mes ordres. Cette session a duré environ 15 minutes. Ensuite, j'ai envoyé le Maj Gallagher (avec le peloton de reconnaissance détaché

auprès de sa compagnie) le premier sur la longue route qui l'amènerait à 120 kilomètres de notre emplacement, très à l'ouest dans le désert s'étendant au sud-ouest de Lashkar Gah, puis vers le sud et l'est en direction de Garmser. Ce trajet lui permettrait de contourner Nawa et la partie la plus dense de la ceinture de verdure; j'espérais que les talibans signaleraient ce mouvement de troupes et que leurs forces, à Nawa, se mettraient à craindre une attaque sur leur flanc. Je voulais ensuite que la compagnie « Devil » aille directement vers le sud à partir de Lashkar Gah jusqu'à Nawa; le 1<sup>er</sup> peloton de la compagnie A l'accompagnerait avec ses VBL pour lui procurer une avant-garde. Je me glisserais entre les deux forces avec l'artillerie et je m'assurerais que nos canons pourraient toujours protéger les deux forces. J'avais pris des mesures pour m'arrêter juste à l'ouest de Lashkar Gah, à l'extrémité ouest du pont enjambant l'Helmand, afin de me réunir avec le gouverneur adjoint de la province d'Helmand, avec le chef de la police provinciale et avec les officiers de liaison des forces britanniques. Nous avons conféré pendant 30 minutes. Ils m'ont fourni de bons renseignements, ils ont confirmé qu'à Lashkar Gah, on craignait vraiment une attaque talibane, et ils ont offert une centaine de membres de la PNA pour soutenir nos opérations. J'ai réparti ces hommes entre nos compagnies en acceptant d'escorter ceux que je destinais à la compagnie A (déjà en route vers le sud) et de les conduire au Maj Gallagher le jour même. Le Capt Wallace a pris son contingent de PNA en charge. La compagnie C du Maj Bill Fletcher s'est organisée à Lashkar Gah pour protéger l'ERP britannique et la ville et pour être prête à escorter nos convois de ravitaillement quand ils arriveraient. Je me suis alors dirigé vers l'ouest pour rejoindre la compagnie A, tandis que la compagnie « Devil » (ayant à sa tête le 1<sup>er</sup> peloton du Capt Kevin Schamuhn) faisait route plein sud sur la rive ouest de l'Helmand. Il était déjà passé midi, et il ne nous restait plus que quelques heures.

Le centre du district de Nawa est tombé aux mains de l'ennemi. Le gouverneur s'est enfui à Lashkar Gah. Il y a lieu de supposer que tout le territoire au sud est aux mains des talibans, soit par suite de négociations, soit à l'issue de combats.

Des attaques pourraient maintenant être dirigées contre une base « britannique » à l'embouchure de la rivière Helmand (défilé appelé « Kala Bist ») et, parallèlement, contre le pont de Bolan (au sud-ouest de Lashkar Gah).

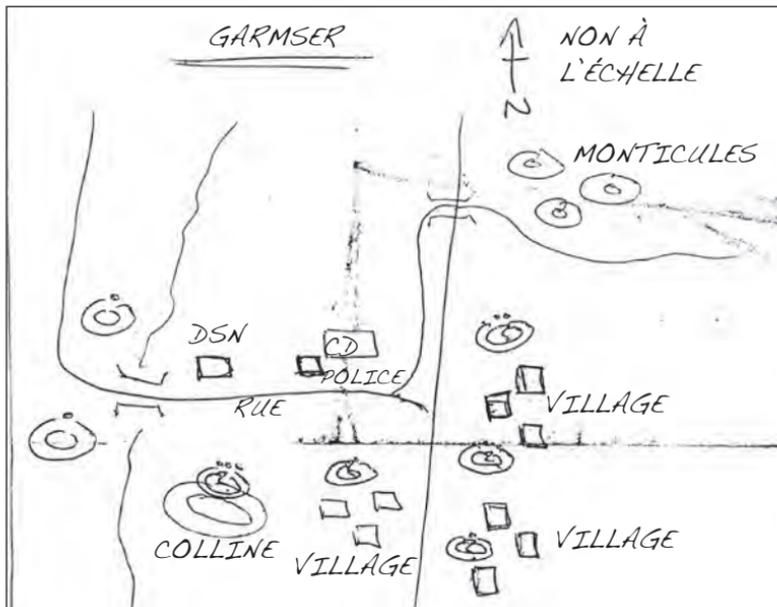
Si ces manœuvres réussissent, l'ennemi lancera une attaque à quatre axes contre Lashkar Gah pour prendre la ville.

Point de contact : Maj [REDACTED]

J2 AEGIS

- 2000Z- Centre du district de NAWA en feu

**DIAGRAMME 3 : Renseignement reçu de Nawa-Garmser**



**DIAGRAMME 4 : Croquis de Garmser**

À 16 h 30, le peloton de Kevin Schamuhn et la compagnie « Devil » ont pris d'assaut Nawa, sans se heurter à quelque résistance que ce soit. Ce jour-là et le lendemain, il y a eu de petites escarmouches et l'on a découvert quelques IED, mais l'ennemi avait de toute évidence évacué les lieux après la manœuvre effectuée par la compagnie A sur le flanc ouest et avant l'avance de la compagnie D. À 16 h 30, la compagnie A se trouvait sur la rive ouest de l'Helmand, en face de Garmser, prête à attaquer en franchissant le pont pour atteindre le centre du district. L'ennemi était présent, nombreux, et tirait des dizaines de RPG depuis l'autre côté de la rivière en direction de nos forces. Le Maj Gallagher serait allé de l'avant, n'eût été de deux contretemps. Un véhicule de la troupe d'artillerie qui devait soutenir les troupes combattantes était tombé en panne, et à 16 h 30, nous étions encore trop loin pour assurer l'appui-feu nécessaire; en outre, des habitants de l'endroit l'avaient informé que les talibans avaient miné le pont étroit. Or, il aurait été très difficile de trouver et de neutraliser les engins, après la tombée de la nuit. Au cours de discussions que j'ai eues à la radio avec le Maj Gallagher, nous avons convenu d'attendre à l'aube pour attaquer. Une fois la panne réparée (le soldat canadien est passé maître dans l'art d'improviser pour réparer et récupérer les véhicules), nous avons entrepris d'aménager une position d'artillerie à un endroit d'où il serait possible de fournir le meilleur soutien possible aux compagnies A et D et de protéger nos voies de ravitaillement, et d'où nous pourrions coordonner le transfert des blessés et des détenus. Nous étions prêts à 18 h 30 et nous avons commencé à faire feu pour appuyer la compagnie A qui a passé la nuit entière à tirer sur des groupes ennemis sur la rive est : des combattants talibans ignorant que les VBL peuvent faire feu de nuit avec leurs canons de 25 mm et lancer avec précision des obus dévastateurs.

À l'aube, la compagnie du Maj Gallagher, avec le peloton de reconnaissance, entrait dans Garmser. Elle a traversé la ville à coup d'escarmouches, chassant les talibans d'un pâté de maisons à l'autre. Le Maj Gallagher a suivi une démarche planifiée et équilibrée en veillant toujours à ne pas exposer ses soldats à l'excès, pour éviter ainsi que de petits groupes soient isolés, qu'ils tombent dans des embuscades et qu'ils soient coupés de leur unité. Il a plutôt offert en tout temps un front puissant à l'ennemi, de manière que celui-ci ne puisse espérer prendre qui que ce soit dans ses embuscades et s'en tirer. Grâce à cette tactique, la compagnie A n'a subi aucune perte humaine, mais elle en a infligé beaucoup à l'ennemi et elle a miné la détermination de l'ennemi à défendre Garmser. À 8 h 30, la compagnie A maîtrisait la ville déserte. Je suis arrivé peu après avec une quarantaine de membres de la PNA, le chef de la police provinciale et le gouverneur adjoint, qui étaient résolus à rester là et à rétablir la présence gouvernementale à Garmser. C'est ce qu'ils ont fait, à la satisfaction des soldats de la compagnie A et du peloton de reconnaissance, qui savaient qu'ils venaient d'accomplir quelque chose de spécial.

Nos forces sont restées dans les districts de Nawa et de Garmser pendant les quatre jours suivants jusqu'à ce que des forces du Royaume-Uni et de l'ANA y soient envoyées pour les relever. Pendant cette période, il y a eu plus de 15 échanges de feux dignes de mention avec l'ennemi, tandis que la compagnie A continuait à repousser les limites de la zone de sécurité vers l'est et le sud. À ce moment-là, la compagnie A combattait à la limite d'une chaîne d'approvisionnement de 240 kilomètres par voie de terre, depuis l'aérodrome de Kandahar. Cela nécessitait une livraison quotidienne de munitions, d'eau et de carburant dont nous n'avons jamais manqué, en grande partie grâce aux efforts personnels du Lcol John

Conrad et à ceux de nos excellents états-majors. Les formidables membres de nos pelotons de maintenance, d'approvisionnement et de transport ont accompli un travail exemplaire pendant des jours d'affilée, sans dormir, pour soutenir nos forces combattantes; ni le mauvais temps, ni les routes affreuses, ni plusieurs terribles embuscades tendues par les talibans ne les ont empêchés de veiller à ce que nos approvisionnements ne s'épuisent pas.

Le 22 juillet, nous avons confié Garmser et Nawa aux forces britanniques, à l'ANA et à la PNA et nous avons amorcé un retour progressif à l'aérodrome de Kandahar. Je savais que nous avions accompli un travail exceptionnel et j'étais résolu à le faire savoir aux soldats. J'ai rassemblé tous les éléments que j'ai pu trouver des compagnies A et C, de l'artillerie et de l'ESN dans un champ de la province d'Helmand pour informer personnellement les troupes de leurs réalisations. J'ai demandé que les médias soient présents à leur arrivée à l'aérodrome de Kandahar. Je voulais que la presse soit mise au courant de certains de leurs remarquables faits d'armes que les événements au Liban avaient fait passer à l'arrière-plan. Je voulais me vanter devant les talibans de la supériorité de nos troupes au combat. Je voulais signifier aux Afghans que nous étions là pour faire tout ce qu'il fallait pour leur donner une chance de se construire un avenir paisible. Tous mes vœux ont perdu leur intérêt quand, au moment où j'arrivais à l'aérodrome de Kandahar, j'ai reçu un message radio m'annonçant que notre convoi de soutien avait été touché par un kamikaze portant des IED, dans le secteur ouest de la ville de Kandahar, sur le chemin du retour vers l'aérodrome. Les Cpl Francisco Gomez et Jason Warren ont été tués et dix autres soldats ont été blessés. J'ai passé une partie de la nuit à l'hôpital et l'autre à écrire des lettres. Mon instinct premier me disait d'éviter la conférence de presse prévue pour le lendemain matin, mais j'ai compris

cette nuit-là que je n'aurais pas tort d'expliquer les opérations. Nos pertes récentes avaient effectivement éclipsé nos réalisations. Or, je connaissais le Cpl Gomez (nous avons fait partie du Régiment aéroporté ensemble); lui et le Cpl Warren auraient voulu que les Canadiens sachent ce que la FO Orion avait accompli pour leur pays et pour le peuple afghan. J'ai raconté cette histoire avec solennité. Cette nuit-là, je me suis dit à maintes reprises que nous participions effectivement à « l'interminable guerre ».

À la fin de juillet et au début d'août, nous avons établi le contact avec le *Dushman* tous les jours. Le 9 août, la FO Orion a commencé à céder la responsabilité de Kandahar à la FO 3-06; cette relève sur place, exécutée au contact de l'ennemi, a duré 10 jours. C'était une tâche difficile, car il était clair que les talibans essayaient encore de consolider leurs positions dans les secteurs de Zhari et de Panjwayi, en vue de prendre la ville de Kandahar. On nous a alors appris que le but déclaré de l'ennemi n'était pas seulement d'exécuter une attaque spectaculaire (une sorte d'offensive du Têt), mais bien de s'emparer de la ville pour de bon avant l'automne. L'ennemi voulait déclencher des attaques d'envergure contre la ville de Kandahar pendant la fin de semaine des fêtes qui devaient marquer le Jour de l'indépendance de l'Afghanistan (le 19 août). Cependant, des actions agressives exécutées par la FO Orion entre les 2 et 11 août l'en ont empêché, en réduisant sa capacité de combat et en gagnant ainsi du temps pour la planification d'opérations plus considérables (avec une brigade) qui viseraient à chasser les talibans du Zhari et du Panjwayi (opération *Medusa*). Toutefois, cette opération ne pouvait pas commencer avant septembre; entre-temps, l'impasse (dans le meilleur des cas) a persisté dans ces districts, et il est arrivé que les talibans aient l'initiative avec des forces supérieures en nombre et la liberté de mouvement. Les 16 et 17 août, j'ai fait le tour de la zone des opérations dans

ces districts disputés. À peine 30 minutes après notre arrivée dans le centre du district de Zhari, nous avons été la cible d'une solide attaque au mortier. C'était le baptême du feu pour la nouvelle sous-unité, à savoir la compagnie A du 2 PPCLI. Les tirs de mortier ont blessé six soldats, et mon SMR et moi avons dû nous charger d'expliquer aux nouveaux venus comment réunir et soigner les blessés, envoyer les messages radios en neuf lignes et organiser l'EVASAN par hélicoptère. Entre-temps, mon commandant de batterie, le Maj Steve Gallagher, a mené la compagnie A en dehors de la base pour se porter à l'attaque de l'ennemi et soutenir le cmdt de la compagnie, le Maj Mike Wright. Les blessures subies par les membres de la compagnie A étaient mineures; le combat a constitué une introduction pénible mais nécessaire à son nouvel environnement.

Offerte gracieusement par l'auteur



**PHOTO 6 : Petit-déjeuner avec l'ANA, dans le Panjwai, le 17 août  
(Transfert de la ZO au Lcol Lavoie [le troisième à partir de la droite])**

Cette nuit-là, je me suis de nouveau rendu prudemment au centre du district de Panjwayi; je suis arrivé à l'aube pour y découvrir (cela m'a impressionné) que l'ANA et la PNA assuraient la défense coordonnée de la ville. C'était une première, car ces entités travaillaient normalement mal ensemble. J'étais tout aussi impressionné par le fait que l'ANA était là sans EEL. Ces soldats afghans, sous la direction d'un vieux major de l'ANA qui avait déjà vécu plusieurs autres guerres afghanes, défendaient seuls cette porte d'entrée critique donnant accès à la ville de Kandahar. Mon ami et compagnon d'armes, le Capt Massoud, était là lui aussi, vivant dans une tranchée sur une petite colline dominant Panjwayi. Je lui ai demandé pourquoi il était là, seul, et il m'a répondu que, s'il ne restait pas sur place, ses combattants déserteraient. Je me suis alors dit que les principes du leadership sont universels. Le chef ne peut entretenir l'esprit de combat qu'en partageant les dangers et les difficultés auxquels ses troupes sont exposées. J'aimais cet homme et j'étais profondément peiné de ne pas pouvoir rester ici avec lui à ce moment critique. Les nouvelles sur les activités des talibans me troublaient; ils exécutaient des incursions avec arrogance toutes les nuits, ce qu'ils n'auraient pas osé faire en présence de VBL. J'ai promptement ordonné à la compagnie A d'envoyer un peloton prêter main-forte aux défenseurs de Panjwayi. Le Maj Mike Wright et un peloton sont arrivés le lendemain, juste à temps pour empêcher la ville de tomber aux mains de l'ennemi.

Le 19 août, Jour de l'indépendance en Afghanistan, les autorités afghanes ont organisé des fêtes dans la ville de Kandahar. J'y étais, à la tête des éléments de sécurité de la FIAS, mais je demeurais inquiet au sujet de la situation à Panjwayi. Cette nuit-là, la bataille a commencé. Environ 400 combattants ennemis ont entrepris d'encercler la ville systématiquement. Leur objectif était clair :

montrer leur puissance au monde pendant les fêtes nationales. Nos actions du 3 août avaient empêché les talibans d'attaquer la ville de Kandahar; ils ont donc décidé de s'emparer du centre d'un grand district à seulement 15 kilomètres de Kandahar, en faisant la démonstration de leur puissance et de leurs moyens. Le Maj Wright et son peloton de la compagnie A étaient sur place quand les combats ont commencé, mais on ne les avait pas suffisamment renseignés sur l'intensité de l'attaque ennemie. Après une heure d'échanges de feux violents, ils ont dû se replier vers des positions situées à distance de sécurité, à l'est. Je n'avais plus le commandement de la ZO, mais je ne voulais vraiment pas que le centre du district tombe aux mains de l'ennemi, car cela aurait effacé les résultats de notre période de service où nous avons livré des batailles acharnées. J'ai demandé que la compagnie A retourne au front et j'ai recommandé à la Brigade d'autoriser l'emploi de toutes les sources d'appui-feu pour prêter main-forte aux combattants assiégés de l'ANA et de la PNA, qui subissaient des pertes. Ensuite, je me suis rendu personnellement au centre de contrôle américain des UAV armés pour coordonner les tirs de missiles à l'appui de nos troupes. Je m'inquiétais du sort du Maj Ahmed, commandant des troupes de l'ANA, et surtout de celui de mon ami, le Capt Massoud. Cependant, des tirs d'artillerie nourris et des bombardements aériens exécutés par des unités américaines ont renversé le cours des choses et brisé les attaques talibanes. Le retour de la compagnie A dans la lutte a mis fin à la bataille défensive, et les talibans se sont retirés non sans avoir perdu plus de 50 hommes. Certains médias ont décrit cet épisode comme ayant été une bataille bien planifiée et orchestrée par les QG de la FIAS, mais en réalité, il s'était agi d'une série de combats désespérés, violents et non planifiés, livrés par les soldats du front contre un ennemi menant une offensive cohérente. Cette victoire a eu pour résultat net de gagner du temps pour que la

brigade puisse bien préparer l'attaque qui allait commencer 14 jours plus tard. Après nous être beaucoup inquiétés au cours de la nuit du 19 août, nous nous sommes détendus le lendemain et nous avons passé les quatre derniers jours de notre période de service à circuler et à préparer de vive voix les Afghans et les Canadiens au combat qui allait venir. J'ai été le dernier homme de la FO Orion à retourner à l'aérodrome de Kandahar, le 21 août. Je suis parti dans la nuit du 23 août, après avoir assisté à une cérémonie d'adieu organisée pour le Cpl Braun, tué au cours d'une attaque à l'IED à Kandahar. Les paroles que j'ai adressées au cmdt et au SMR de la compagnie A, en les quittant, étaient sincères : leurs soldats accepteraient toutes les difficultés imaginables, y compris tous les combats intenses de la première semaine de leur déploiement, à condition que leurs chefs sachent eux-mêmes faire face à la peur et au danger. S'ils flanchaient, le rendement de leurs hommes en souffrirait irrémédiablement. Tout allait reposer sur les épaules de ces deux chefs jusqu'à l'arrivée de la brigade. C'était la leçon primordiale, que j'avais réapprise au cours de notre période de déploiement; toute l'opération avait connu des hauts et des bas selon les impulsions personnelles du commandant. Les compagnies étaient bien contentes de se rassembler en un seul endroit, pour refaire leurs forces et essayer de retrouver leurs habitudes de sommeil. Les hommes étaient heureux de s'organiser dans un seul terrain et de retrouver une routine, même si elle entraînait l'ennui, voire le danger, et qu'elle nous privait de l'initiative. Les commandants ont donc dû faire bouger les hommes constamment. L'histoire militaire ne définit pas très bien ce que l'on entend par « s'emparer et conserver l'initiative ». Pourtant, en Afghanistan, c'est là le plus important objectif à atteindre pour vaincre le *Dushman*. La FO Orion s'est efforcée de lui cacher ce qu'elle s'apprêtait à faire et les objectifs qu'elle allait poursuivre. Elle a constamment essayé de se réserver l'avantage de la surprise. Pour cela, elle a recouru

continuellement à des manœuvres et à des actions de déception. Les chefs de la compagnie A du 2 PPCLI ont conservé ce *modus operandi* en cherchant, par la force de leur personnalité, à tenir les talibans en échec grâce à des activités soutenues, jusqu'au début de l'opération *Medusa*, en septembre. Le superbe et professionnel groupement tactique du 1<sup>er</sup> Bataillon, The Royal Canadian Regiment, commandé par le Lcol Omer Lavoie et appuyé par des forces britanniques, hollandaises et américaines, a ensuite entrepris d'achever l'ennemi massé dans le Zhari et le Panjwayi. Selon les rapports officiels du CENTCOM\*, 300 combattants ennemis ont été tués, et 250 autres, blessés. Mais à ce moment-là, la FO Orion était partie depuis longtemps.

---

\* CENTCOM : Commandement central des États-Unis.

## Conclusion – Les impératifs du commandement

### Sachez à quel genre de guerre vous participez

Offerte gracieusement par le Major Steve Gallagher



**PHOTO 7 : Contre-insurrection**

**(AAM Bransfield, à Pada, dans le district de Shah Wali Kot)**

Je n'ai pas raconté les efforts que l'ERP a déployés sur les plans de la gouvernance et de la sécurité. Bien que gênés par l'inertie et les frictions, ils étaient plus importants que nos activités militaires, aux fins durables de la lutte livrée dans la province de Kandahar. Cependant, l'ERP ne pouvait espérer s'implanter vraiment tant que l'ennemi menaçait la ville de Kandahar. Pendant toute ma période d'affectation, je me suis débattu pour faire voir à tous la menace que représentait le renforcement taliban dans la province et pour leur faire comprendre qu'une victoire militaire décisive était impossible, que l'idée de mener des opérations purement « cinétiques » était

simpliste et que, si l'on attendait des plans opérationnels « fondés sur le renseignement », on se cantonnerait dans l'inactivité et gaspillerait des efforts. Il s'agissait d'une opération anti-insurrectionnelle, et non d'une guerre d'usure contre une organisation militaire, ni simplement d'un conflit anti-terroriste. Tous les jours et à chaque combat, c'était la confiance de la population qui était l'enjeu. Les efforts militaires que nous faisons pour trouver, fixer et achever (physiquement et moralement) les groupes talibans visaient tous à accroître la confiance de la population locale et la « volonté du public canadien », qui revêtait une dimension plus stratégique. J'ai dû attendre que ma période de service soit terminée pour voir des signes d'une compréhension plus générale de cette réalité. La lutte contre l'insurrection fait appel à une gamme complexe de tâches qui comprend des combats intenses et de vastes réformes sociales et économiques. Il faut un processus décisionnel très localisé pour établir comment et quand l'accent doit passer de l'un à l'autre, et la décentralisation de la fonction de combat est essentielle. Je crois que les chefs de la FO Orion ont commencé à se rendre compte intuitivement de cette réalité vers la fin de leur période de service, et les connaissances qu'ils ont ainsi acquises leur seront précieuses quand ils commanderont de nouveau des troupes dans l'avenir. Ils connaîtront la nature de la guerre à laquelle ils prendront part.

## **La personnalité importe plus que tout**

En garnison, au Canada, les unités peuvent fonctionner longtemps sans la surveillance personnelle d'un commandant. Nos procédures administratives et nos scénarios d'entraînement normaux rendent le rôle du commandant relativement facile. J'estimais que je pouvais donner des directives générales, puis laisser mon bataillon à Edmonton pendant des mois, tout en étant sûr qu'il se débrouillerait

Offerte gracieusement par la Caméra de combat



**PHOTO 8 : Des soldats au combat**  
**Contact avec l'ennemi, à Pashmoul, en juillet 2006**

très bien en mon absence. Même au stade de l'entraînement préalable au déploiement, les scénarios présentés n'étaient jamais trop difficiles pour que les soldats et les chefs de compagnie ne puissent pas les exécuter. Il n'arrivait que rarement (voire jamais) que l'on se tourne vers moi pour trouver la solution, pendant le programme régulier de garnison ou l'entraînement collectif. Voilà le degré d'excellence auquel est parvenue notre armée de terre axée sur la mise sur pied de forces! Or, rien de tout cela ne nous a suffisamment préparés à ce qui nous attendait en Afghanistan, où le leadership de combat est devenu essentiel quand les soldats ne pouvaient concevoir les solutions aux problèmes, dans les situations de combat rapproché, et se tournaient alors vers leurs chefs pour savoir quoi faire. Dans ces circonstances, les commandants ont découvert la véritable valeur de la présence sur place (au lieu d'observer les choses à l'écran, depuis une position éloignée), pour trouver la solution et afficher la détermination voulue pour amener le groupe à travailler ensemble à la concrétisation de la solution retenue. Ce fut dans ces circonstances que nous avons découvert

toute l'importance et la valeur des multiples années d'entraînement, de perfectionnement professionnel et de conditionnement physique. C'est là que j'ai constaté que tous les chefs ne sont pas du même calibre et que la ténacité et l'intelligence sont les tout premiers atouts nécessaires du commandement, et non pas seulement des qualités souhaitables.

En prévision de la mission en Afghanistan, j'ai travaillé fort avec le SMR Northrup pour m'assurer que nous choisirions les bonnes équipes de commandement pour tous les niveaux, depuis celui de la section à celui des sous-unités, car nous étions persuadés que la personnalité et la force de caractère des chefs importaient plus que tout. La justesse de cette opinion a été confirmée en Afghanistan. Après nos premiers essais au combat, une fois que l'excitation initiale s'est estompée, j'ai fait confiance aux chefs subalternes, car ils possédaient naturellement la ténacité et la robustesse voulues. J'étais convaincu qu'ils ne succomberaient pas à la peur et qu'ils combi-neraient leur talent à celui des combattants naturels relevant d'eux pour rendre leur peloton ou leur sous-unité capable de se maintenir en puissance et d'avancer malgré le chaos, la violence, l'incertitude et la peur, et pour arriver ainsi à fixer, puis à achever l'ennemi. Je savais qu'ils tireraient des leçons de leurs erreurs et de leurs réus-sites, qu'ils feraient face rapidement mais avec dignité aux pertes humaines subies, et qu'ils iraient ensuite de l'avant. Je m'en remet-tais à eux pour faire respecter la discipline et l'ordre tout en sachant pardonner et faire preuve de compassion sans compromettre la confiance ni mettre trop l'accent sur le blâme. Toute cette confiance a engendré le climat propre au commandement de mission qui est nécessaire pour remporter la victoire contre les insurgés. Rien de tout cela ne nécessitait des technologies compliquées. L'accent que l'Armée de terre canadienne mettait sur les opérations axées sur le

renseignement et sur le commandement (la force mentale plutôt que la force physique) a perdu sa pertinence dans les espaces luxuriants et très compartimentés des districts de Zhari et de Panjwayi, où c'est un leadership judicieux fondé sur l'intelligence, l'imagination, l'expérience, la détermination et la confiance qui a permis de détruire effectivement l'ennemi. Par-dessus tout, ce sont les ingrédients de la confiance qui ont produit la victoire.

Afin de maintenir une unité en puissance au cours d'un combat prolongé, il faut beaucoup de confiance entre les divers paliers de la hiérarchie, une confiance fondée sur le respect de la personnalité les uns des autres. Cette confiance exige compréhension et indulgence, surtout quand il est clair que la peur est présente. Je n'ai jamais posé de questions à un commandant subalterne qui me demandait une longue pause-rafraîchissement, ou qui avait besoin de temps pour régler des problèmes de communication avant ou pendant une bataille. Il m'est arrivé – ainsi qu'à l'un ou l'autre de mes commandants subalternes – d'avoir besoin d'un moment pour chasser les idées noires, me ressaisir et poursuivre le travail. Je savais que des commandants étaient parfois aux prises avec des conflits intérieurs, mais je ne leur ai jamais posé de questions gênantes. Faites savoir à un homme, face à face, que vous avez vu la peur en lui, et vous compromettez ainsi à jamais votre relation avec lui. Faites savoir à ses subalternes que vous avez vu la peur dans les yeux de leur commandant, et vous contribuez à propager la peur. Mieux vaut lui donner le temps de se reprendre en main, tout en lui faisant clairement savoir que vous attendez de lui qu'il agisse de manière à conserver l'initiative face à l'ennemi. Avec le temps, nous nous sommes habitués, pour la plupart, à la violence et à l'incertitude au point que la raison (le lobe droit du cerveau) et une détermination farouche pouvaient l'emporter sur la peur. Mais il faut du temps et

un long vécu au combat pour parvenir à ce stade. Or, la confiance, la compréhension et la patience sont utiles à quiconque apprend à combattre.

Si beaucoup de soldats savaient qu'un des leurs ou un chef avait cédé à la peur au combat, il n'y avait qu'un seul recours : le commandant, à condition qu'on lui fit encore confiance dans une certaine mesure, devait prendre cette personne avec lui, dans son équipe, et montrer à tous qu'elle avait une chance de se racheter. Cette personne ne vous laisserait pas tomber.

La FO Orion a enregistré un taux de pertes humaines de 10 p. 100 en six mois et demi. Les pertes humaines sont devenues familières. Faire face à ces pertes est devenu pour les chefs un défi qui a fait appel à l'aspect le plus important de leur personnalité, autant que j'aie pu l'observer. L'appareil militaire canadien a toujours eu une nature fragile face aux pertes de vie. La perte d'un de nos militaires pendant une opération de maintien de la paix a plongé les unités dans le chagrin, et l'histoire et la mémoire des régiments ont mis l'accent sur les dates et les endroits où ils avaient perdu des membres, même si cela avait été dû à un accident. En vouant presque un culte aux disparus, on a créé une culture mal équipée pour accepter la réalité des combats prolongés. Nous avons dû apprendre à nous endurcir, à prendre le temps de rendre hommage à nos camarades tombés au combat, puis à reprendre le collier sans tarder. Il n'était pas question de se complaire dans le chagrin. Cela était difficile pour le soldat, mais ce l'était encore plus pour le commandant. Les soldats pleuraient la mort de deux ou trois de leurs camarades, mais je devais composer avec celle de tous les disparus de la FO. Il a fallu beaucoup de rationalisation (étudier le contexte où chacun avait trouvé la mort) et de détermination pour faire face à ces situations

et pour aller de l'avant, surtout quand on se souciait profondément de chaque membre de l'équipe. C'est dans le contexte de la mort de soldats au combat que l'affirmation du Feldmaréchal Wavell prend tout son sens : la qualité primordiale du commandant à la guerre, c'est la robustesse, la force de l'âme et de l'esprit face aux chocs de la guerre et au chagrin engendré par la mort de compagnons d'armes. C'est là une vérité que les commandants entrant dans un théâtre de guerre doivent bien assimiler.

### **La détermination morale, le processus décisionnel et le chef de combat**

Le moral des troupes dépendait fondamentalement de ceci : elles savaient que les commandants de la FO Orion voulaient qu'elles combattent et vainquent l'ennemi en le détruisant. Au fil du temps, les soldats en sont venus à savoir que leurs commandants cherchaient constamment des contacts avec l'ennemi pour qu'ils puissent le tuer ou le capturer, et les commandants croyaient en la capacité des soldats de remplir précisément cette tâche. Par exemple, en avril et mai, la compagnie A a eu la malchance d'être affectée dans les montagnes du Shah Wali Kot, où l'ennemi évitait tout contact avec elle, mais où il recourait au maximum aux IED. Le moral de la compagnie A en a souffert. Afin de remédier à cela et pour montrer que je faisais confiance à cette unité, je lui ai ordonné de participer aux combats dans le Zhari et le Panjwayi et dans la province d'Helmand en juillet; elle a alors manifesté ses compétences militaires et châtié les talibans. Le moral est remonté en flèche. Les membres de la compagnie A ont réaffirmé leurs qualités professionnelles, à titre de combattants individuels et, collectivement, en tant qu'unité combattante cohésive. Ils ont acquis l'ascendant moral sur l'ennemi.

Offerte gracieusement par le Cpl « Stitch » Hayward, chauffeur du 9 Tac



**PHOTO 9 : Le partage des risques  
(le VBL du 9 Tac, après l'explosion d'un IED)**

La FO Orion appliquait les principes du commandement de mission. Le plus souvent, les compagnies fonctionnaient indépendamment, et le 9 Tac circulait entre elles pour remplir des fonctions de coordination. Pendant les échanges de feu, mon travail consistait à collaborer avec le commandant de chaque sous-unité pour coordonner les tirs et les manœuvres, trouver les ressources nécessaires à ces fins, faire appel à l'appui aérien et au soutien des services de renseignement, assurer la liaison avec les FSNA et surveiller l'évacuation des blessés, des tués et des prisonniers. En coordonnant directement les fonctions de soutien, je permettais aux commandants subalternes de se concentrer sur le travail brutal que supposaient les combats rapprochés. Je comptais sur eux pour manifester la détermination, l'ardeur et le courage nécessaires afin d'exécuter cette tâche difficile. En retour, les chefs subalternes savaient que leurs supérieurs coordonneraient le soutien de la meilleure façon possible. La FO Orion a eu recours à des dizaines de tirs de soutien

(parfois, des tirs « amis à proximité »), sans subir aucune perte due à des tirs fratricides (sauf le Sdt Adam qui a été victime d'une légère commotion), grâce aux efforts que tous les commandants déployaient activement pour contrôler le combat. Souvent, des compagnies livraient des combats distincts. Au moment où la cadence a atteint son paroxysme, en juillet, la FO a mené simultanément des opérations dispersées dans le Panjwayi, à Sangin et à Hyderabad, puis de nouveau dans le Panjwayi, à Nawa et à Garmser (de 50 à 100 kilomètres séparaient alors les compagnies les unes des autres). Des chefs de sous-unité solides, appuyés par une bonne coordination opérationnelle assurée par le remarquable état-major du groupement tactique, ont dirigé tous ces combats distincts. Au cours de cette période prolongée de combats dispersés, je n'ai jamais été mis au courant de la situation tactique de chaque sous-unité, et je n'avais pas besoin de l'être, car j'étais sûr que chaque sous-unité continuerait d'appliquer notre concept des opérations axé sur des manœuvres offensives qui visaient à réduire les moyens de l'ennemi, à conserver l'initiative et à créer constamment des conditions que je pourrais exploiter avantageusement dans les opérations d'information.

Cela ne veut pas dire que je m'attendais à la perfection. Tous les commandants de la FO Orion ont commis des erreurs pendant les opérations, surtout en raison de leur inexpérience des combats prolongés et du fait que nous n'avions aucun modèle ni guide de référence. Tout comme d'autres, j'ai commis des erreurs tactiques qui ont entraîné des pertes humaines. Ceux d'entre nous qui devaient prendre les décisions et donner les ordres ont dû composer immédiatement avec les conséquences, en dépit des pressions opérationnelles constantes et sans miner la confiance nécessaire pour que le commandement de mission continue à fonctionner. La FO Orion a institué des processus d'apprentissage pour profiter des leçons

retenues après chaque engagement d'envergure et pour diffuser ces leçons dans toute la ZO. Quant à moi, j'insistais pour qu'à tous les niveaux, on utilise les AAR, et j'en ai parfois fait moi-même, sur le terrain même, une fois le combat terminé.

Pendant tout ce temps, nous ne nous sommes pas attardés aux erreurs. Parfois, nous n'en parlions même pas. Rien ne torpille davantage la confiance en soi d'un homme qui a agi de façon décisive au combat mais qui a été victime de malchance que de se voir interrogé par un commandant qui n'était pas sur les lieux et qui n'avait pas dû faire face aux pressions et à la complexité du moment. Certes, je voulais que les commandants cernent rapidement ce qui avait fonctionné et ce qui avait mal tourné, mais je ne voulais pas par-là que le blâme fût jeté sur quelqu'un en particulier. Le fait de savoir que des soldats avaient été blessés ou tués suffisait assurément pour inciter le commandant concerné à apprendre rapidement sa leçon. En faisant rapidement preuve d'indulgence les uns envers les autres, nous adoptions une démarche qui nous préservait de la tentation de chercher quelqu'un à blâmer.

La confiance dans les supérieurs hiérarchiques était essentielle à la cohésion de toute la force opérationnelle. Tacitement, tous comprenaient que la confiance et la cohésion nécessitaient un partage équitable des risques. Je me rendais partout à bord de mon véhicule, je dormais par terre et j'évitais de circuler en hélicoptère, à cause de l'impression que cela suscitait chez les troupes. En effet, je dirigeais personnellement tous les mouvements par route jusqu'au point où j'estimais que nous allions amorcer la marche finale à l'ennemi. Je crois que le commandant doit commander le véhicule de tête, naviguer et prendre les décisions tactiques à toutes les étapes du mouvement, et ce, pour plusieurs raisons : cela soulage un

commandant subalterne de la tâche supplémentaire consistant à naviguer sur le terrain avant une bataille (de la sorte, il peut se concentrer sur le combat rapproché qu'il va bientôt livrer, une fois rendu sur place); cela met à profit les compétences de l'équipage le plus expérimenté du GT (mon 9 Tac a parcouru plus de 9 700 km pendant la période de service et connaissait les itinéraires et le terrain mieux que n'importe quel autre); pareille méthode aide aussi à éviter les erreurs de navigation inutiles et épargne les embarras personnels aux chefs subalternes, car ils ont besoin d'être totalement sûrs d'eux-mêmes avant le combat; une telle démarche montre aussi que les commandants n'hésitent pas à partager les risques. Cette formule a toutefois un prix : le VBL du 9 Tac a été touché quatre fois par des IED et des RPG, ce qui a entraîné la perte de deux membres de mon équipage, les Cplc Loewen et White, tous deux grièvement blessés par des éclats en deux occasions différentes. Cette volonté manifeste de partager les risques a contribué beaucoup plus que n'importe quelle autorité allant de pair avec le grade et le titre à promouvoir la confiance essentielle pour nourrir l'esprit de combat de la FO Orion. Cette attitude a conféré une autorité morale aux chefs. Les commandants de compagnie étaient toujours à l'avant au cours des combats. Je leur faisais confiance pour diriger personnellement les combats rapprochés et pour m'aider à coordonner ces derniers.

Nous courrions tous le risque d'être blessé ou tué; les commandants de sous-unité et moi en sommes venus à éprouver en notre for intérieur la peur qui se manifeste quand on franchit cette ligne imaginaire entre ce qui constitue un terrain sûr et un endroit dangereux. Nous en sommes venus à comprendre pourquoi les soldats posaient un baiser sur leur talisman personnel avant un combat, l'acceptation fataliste de la mort, comment chasser les idées noires qui surgissaient avec l'affreuse question « Reverrai-je mes enfants un jour? »,

et comment dissiper la peur et poursuivre notre travail. Ces doutes psychologiques n'existent pas pendant l'entraînement en temps de paix, mais ils accompagnent constamment ceux qui vivent en dehors du périmètre et ils les différencient à jamais de ceux dont la sécurité relative les met à l'abri des sombres pensées de ce genre. La plupart des officiers qui venaient en visite ne comprenaient pas, quand ils s'entretenaient avec nos soldats, que ceux-ci avaient commencé à juger leurs chefs en fonction des risques personnels qu'ils étaient disposés à prendre. Les visites faites à la course, en hélicoptère, par des officiers supérieurs qui repartaient ensuite dormir dans un endroit confortable n'ont jamais fait bonne impression sur les soldats. En revanche, un général qui acceptait de dormir par terre avec les soldats, dans un endroit dangereux, gagnait leur confiance sur-le-champ. De la même manière, les soldats acceptaient mal qu'on leur impose les techniques de gestion et les règlements des garnisons canadiennes, alors qu'ils enduraient l'opposé de la vie de garnison, dans un environnement inhospitalier et dangereux. Ils critiquaient de même les règlements interdisant le port des lunettes de soleil sur le front, ne serait-ce que pendant quelques minutes. La seule façon de réduire les conneries de ce genre, c'est de passer du temps avec les soldats dans leur milieu, pour cerner les règles et procédures à modifier afin de maintenir le moral et la cohésion. Les commandants qui ont passé du temps sur le terrain ont commencé à comprendre que, pour faire en sorte que ces soldats réagissent bien dans un combat, il fallait être présent et franc avec eux et leur montrer que le grade n'immunisait personne contre les affreuses conséquences du combat. Les officiers supérieurs doivent apprendre à partager et à comprendre les risques courus par les soldats s'ils veulent gagner leur confiance.

Enfin, je dois aussi affirmer que le leadership de combat judicieux repose sur des bases morales qui sont essentielles à la profession des

armes. Au cours de cette longue période de combat, j'ai compris que, dans presque tous les cas où j'ai eu à prendre une décision, j'avais des choix moraux clairs. Les décisions que je prenais pouvaient avoir des conséquences pour ma carrière ou reposer sur un impératif moral. Dans le premier cas, je prenais en compte les effets de mes décisions sur ma carrière, ou sur la carrière et la réputation d'autres personnes. En revanche, les décisions axées sur des impératifs moraux faisaient intervenir un raisonnement moral sur ce qui s'imposait sur le plan tactique, sur ce qui était moralement permis à la lumière des RE et du droit de la guerre, et sur ce que mes subalternes attendaient de moi, leur chef. Les décisions inspirées par le souci de la carrière débouchaient sur une démarche sûre et prudente, tandis que celles axées sur des impératifs moraux s'accompagnaient toujours de risques et de tension. À mesure que les jours passaient, j'ai constaté que, pour moi, il n'y avait d'autre voie possible que celle des décisions fondées sur des impératifs moraux.

Nous devons compenser notre infériorité numérique par une agressivité et un dynamisme constants. Mon état-major et moi avons réclamé à cor et à cri toutes les formes de soutien imaginables (HA, UAV, appui aérien rapproché, ANA, etc.) pour mener les opérations offensives continues de la FO, et nous avons excédé bien des personnes avec nos demandes incessantes. Nous avons l'impression que nos interlocuteurs ne comprenaient pas notre exaspération (car nous voulions exécuter continuellement d'agressives opérations offensives), notre tristesse à l'idée d'envoyer nos soldats, sans moyens habilitants et sans soutien, dans un terrain très complexe où les talibans disposaient de troupes plus nombreuses et d'une puissance de feu supérieure. La plupart de nos opérations ont été exécutées sans moyens habilitants, et cela nous a irrités. On aurait dit que trop peu d'interlocuteurs comprenaient que la victoire était loin de nous

être acquise dans le Zhari et le Panjwayi et que nous risquions fort bien d'y perdre la bataille, que nous devions faire preuve d'agressivité pour conserver l'initiative, et que nos ressources étaient insuffisantes. Je n'ai jamais eu l'impression que les supérieurs comprenaient ce que je ressentais en envoyant mes subalternes affronter un danger certain sans aucun appui hormis celui de notre propre artillerie. Cette expérience m'a endurci sur le plan moral.

Mon souci des fondements moraux a grandi quand j'ai été témoin des actes de plusieurs officiers d'état-major supérieurs : certains avaient peur de militer en notre nom, car cela « aurait fait des vagues »; des officiers de divers pays ont demandé simultanément des opérations et des visites, uniquement pour faire du tourisme de guerre et pour pouvoir dire qu'ils étaient allés « au combat »; d'autres s'empressaient de dire à nos supérieurs que nos soldats étaient des « plaignards », car nous réclamions constamment un soutien accru. Ce n'était pas là des actions qui violaient l'éthique. L'officier soucieux de l'éthique connaît la différence et comprend que la dérobade, la fanfaronnade et la fustigation sont des comportements répréhensibles. L'officier qui obéit aux principes moraux ignore ces distinctions; il ne se dérobe jamais à ses obligations, il s'abstient de faire le fanfaron et il ne jette jamais le blâme sur autrui. On peut respecter l'éthique tout en poursuivant des visées carriéristes. Mon affection pour les décisions fondées sur des impératifs moraux m'a permis de faire ces distinctions très clairement. Les commandants et les officiers d'état-major ne sont pas tous égaux à la guerre; le carriérisme et la politique se portent très bien dans le contexte des opérations de combat. La compréhension de ces réalités a suscité en moi un profond sentiment de solitude. Le silence éloquent des autorités canadiennes entre avril et juillet a donné à penser que nos choix fondés sur des impératifs moraux les mettaient

mal à l'aise. La visite d'un général canadien de niveau supérieur à la mi-juillet a confirmé cela. Fatigué et éprouvant l'effet des pressions subies pendant sept jours de combat (huit des nôtres avaient été tués ou blessés), j'ai reçu cet officier, mais il a écarté mon breffage de combat du revers de la main et s'est aussitôt mis à me dire que la FO Orion et moi avions un effet négatif sur l'image de l'aérodrome de Kandahar. Je me suis senti trahi. J'ai aussi constaté à quel point cet officier ignorait tout du commandement face au danger et de tous les dilemmes moraux qui l'accompagnaient. Les commandants subalternes ont besoin d'entendre deux questions de la part des supérieurs qui leur rendent visite : « Quelle est votre évaluation de la situation? » et « Qu'attendez-vous de moi? » Au lieu de cela, j'ai eu droit à un sermon sur les moyens à prendre pour avoir la faveur des états-majors supérieurs – une attitude typique d'un officier de garnison canadien! Par la suite, j'ai maintes fois vu ce général raconter à d'autres qu'il « avait été sous le feu ennemi » dans les Balkans; c'était une tentative éloquente de la part de quelqu'un qui cherchait à se faire valoir auprès de ceux qu'il avait antérieurement décrits comme étant des « plaignards » et à mériter leur respect. Cette expérience m'a enseigné comment le carriérisme et des complexes d'infériorité profondément enracinés peuvent anéantir le raisonnement moral. En revanche, la visite du commandant du Commandement de la Force expéditionnaire du Canada (COMFEC), au début de juillet, a été excellente; il nous a personnellement assurés que la FO Orion avait obtenu de bons résultats et, ayant pris note de nos besoins, il s'est immédiatement employé à nous procurer d'autres ressources.

Nous avons l'impression d'être incompris, mais nous avons persisté dans notre cheminement. De mai à août, toutes les décisions prises ont été fondées sur des principes moraux, et, à titre de commandant,

j'ai vécu totalement dans un présent on ne peut plus solitaire. Je crois que cela m'a permis de me concentrer davantage sur ma tâche, à savoir procurer aux superbes hommes et femmes qui relevaient de moi le meilleur leadership dont j'étais capable, même si j'ai souvent échoué. Plus tard, lors des séances de rationalisation qui ont naturellement lieu après les combats, j'ai commencé à comprendre que rien n'importe plus au combat que le raisonnement moral et qu'il doit devenir le fondement du commandement sur le champ de bataille. Le carriérisme, si manifeste dans le culte du commandement au sein des Forces canadiennes, la tendance à récompenser les inconditionnels (quel que soit leur rendement), les nominations en série, la déférence automatique manifestée pour le grade, la subordination des besoins des soldats aux tendances de bon ton, la peur de « faire des vagues », l'indécision inspirée par la crainte des conséquences pour la carrière, l'attribution arbitraire de récompenses et la loyauté présumée, voilà autant d'éléments qui sont aux antipodes du raisonnement moral. Ces attributs carriéristes risquent fort de constituer la pire menace pour nous, au moment où nous opérons la transition entre une armée de terre de garnison et une armée qui participe à la guerre. Je ne dis pas cela parce que nous sommes en mauvaise posture, mais parce que nous devons améliorer notre situation. La leçon primordiale que je retiens ici, c'est que le bon leadership de combat a besoin d'une présence et d'un engagement moraux du plus haut calibre. Les soldats canadiens ne s'attendent à rien de moins et ils ne méritent rien de moins.

## Épilogue

J'ai essayé, dans le présent ouvrage, de transmettre au lecteur mes réflexions sur ce qu'est le commandement d'une organisation de combat dans un environnement de combat. Je ne suppose pas que tout ce que j'ai vécu au cours de ces combats a une application universelle, ou que j'ai agi correctement à tous égards. Je sais que bon nombre de mes déclarations détonnent pour certains lecteurs et risquent de m'attirer leurs foudres. Cependant, j'affirme avec une conviction inébranlable le thème sous-jacent de mon récit, et je l'énonce tout simplement comme suit : la personnalité et les qualités de chef d'un commandant et la façon dont il comprend la guerre deviennent, plus que tout autre élément, les facteurs déterminants fondamentaux au combat. Ils se conjuguent en lui ou elle pour former le cœur et le cerveau de l'organisation combattante. Quand la violence extrême, le chaos, la soif et la peur se combinent pour écraser la détermination du soldat et de l'unité, un seul atout peut permettre à celle-ci d'accomplir sa tâche : la force de la personnalité du commandant de section, de peloton, de compagnie et de bataillon. Aucun autre facteur n'est aussi décisif à la guerre. À ceux et celles qui veulent réussir au combat, je dis ceci : étudiez à fond la théorie et la pratique de la guerre; perfectionnez vos compétences techniques; apprenez à faire preuve de courage moral; étudiez l'éthique de la profession avec ardeur et observez de près vos supérieurs et les chefs qui vous entourent afin de faire la distinction entre les impulsions carriéristes et le raisonnement moral qu'exige le commandement; domptez vos émotions tout en sachant manifester de la compassion pour vos subalternes. Faites tout cela bien et vous serez prêts à jouer votre rôle dans « l'interminable guerre », quand le moment viendra.



## Abréviations et acronymes

Adj	adjudant (le signe désigne aussi l'ensemble des adjudants, adjudants-maîtres et adjudants-chefs quand il a sens pluriel dans la phrase)
Adjuc	adjudant-chef
ASV	absence de signes vitaux
BOA	base d'opérations avancées
C2	commandement et contrôle
CACOI	contrôle aérospatial et contrôle des objectifs interarmées
CAE	Commandement allié en Europe
CDP	comité de développement provincial
COT	Centre des opérations tactiques
Cplc	caporal-chef
CR-S	Commandement régional de Sud
Dét EM	détachement des explosifs et munitions
DSN	Direction de la sécurité nationale
EDC	évaluation des dommages de combat
EEl	équipe d'entraînement intégrée
EGEM	équipe de guerre électronique mobile
EPI	équipement de protection individuel
ERP	équipe de reconstruction provinciale opérations psychologiques
ESN	élément de soutien national
ESV	exploitation de site vulnérable
EVASAN	évacuation sanitaire
FIAS	Force internationale d'assistance à la sécurité
FO	force opérationnelle
FRR	force de réaction rapide
FS	force spéciale
G19	1) Glock 19 (pistolet semi-automatique compact conçu par la société autrichienne Glock GmbH) 2) véhicule dans le convoi du Lcol Hope
G-Wagon	Gelandewagen (Véhicule polyvalent léger Mercedes)
GdA	gouvernement de l'Afghanistan

GE	guerre électronique
Gén	général
GRC	Gendarmerie royale du Canada
GSA	Groupe de soutien avancé
HUMINT	enseignement humain
IED	dispositif explosif de circonstance
IFF	indentification ami/ennemi
IPO	instructions permanentes d'opération
IRD	indemnité de retour au domicile
ISTAR	renseignement, surveillance, acquisition d'objectifs et reconnaissance
JDAM	munition interarme d'attaque directe
L de C	lignes de communications
Lcol	lieutenant-colonel
Lt	lieutenant
M777	obusier remorqué de 155 mm
MAECI	ministère des Affaires étrangères et du Commerce international
Maj	major
NEM	neutralisation des explosifs et munitions
Nord	
Nyala	véhicule polyvalent de modèle RG31 et de conception sud-africaine; il est résistant aux mines et est communément employé par les forces de maintien de la paix et les forces de sécurité
OEF	opération <i>Enduring Freedom</i>
OGI	objectif de grande importance
OOA	officier d'observation avancé
OPSPSY	opérations psychologiques
OTAN	Organisation du Traité de l'Atlantique
PKM	Pulemyot Kalashnikova Modernizirovanniy (mitrailleuse polyvalente de conception russe)

PM	police militaire
PPCLI	Princess Patricia's Canadian Light Infantry
PPIED	dispositif explosif de circonstance déclenché par plateau de pression
QG	quartier général
RE	règles d'engagement
Reco	reconnaissance
RPG	grenade propulsée par fusée
RSR	renseignement, surveillance et reconnaissance
S/off	sous-officiers (tous les militaires depuis le grade de caporal à celui de sergent, inclusivement)
SCC	Service correctionnel du Canada
Sdt	soldat
Sgt	sergent
SMR	sergent-major régimentaire
SSS	soutien des services de santé
Tac	tactique
TACSAT	radio par satellite tactique
TTP	tactiques, techniques et procédures
TUAV	véhicule aérien tactique sans pilote
UAV	véhicule aérien sans pilote
US AID	United States Agency for International Development
VBSIED	dispositif explosif de circonstance suicide placé dans un véhicule
VBL	véhicule blindé léger
VHU	véhicule hors d'usage
VULR	véhicule utilitaire léger à roues
ZO	zone d'opération
ZOSI	zone d'opérations spéciales interarmées







Le Lieutenant-colonel Ian Hope dans la province d'Helmand.

**Le livre « Danser avec le *Dushman* » décrit avec sagacité et un style qui interpelle les exigences du commandement et du leadership au combat. Le Lieutenant-colonel Hope y raconte sur un ton très personnel ce qu'il a vécu à la tête de la Force opérationnelle Orion, dans l'instable province de Kandahar en Afghanistan, de février à août 2006. Il y décrit, du début à la fin, les défis, la fierté et la peine allant de pair avec le commandement de troupes de combat dans un milieu hostile et accablant contre des insurgés talibans implacables et impitoyables.**

